L'Avant-Scène

femina-théâtre 223

Sommaire

LA MARIEUSE
de Thornton Wilder - Adaptation de Louis Ducreux

VIEUX-SOLEIL
1 acte de Louis Ducreux

Molière fait le tour du monde en 80 représentations
par Jean de Rigault

L'actualité théâtrale par André Camp



La Comédie de l'Est, à laquelle ce numéro de « L'Avant-Scène » est consacré, est venue à Paris — invitée par Jean Vilar au Théâtre Récamier — pour présenter deux spectacles de son répertoire : *Le Canard Sauvage,* d'Ibsen, dans la mise en scène de Pierre Lefèvre, et *L'Echange,* de Paul Claudel (photo ci-contre), dans une réalisation nouvelle d'Hubert Gignoux, avec Sophie Marin et Jacques Born (photo ci-dessous).



(Photos BERNAND.)

Comédie de l'Est
Directeur général : Hubert Gignoux

Comédie en 4 actes
de Thornton Wilder

Texte français de Louis Ducreux

Mise en scène de Pierre Lefèvre

Décors et costumes de Serge Creuz

LA MARIEUSE

Distribution

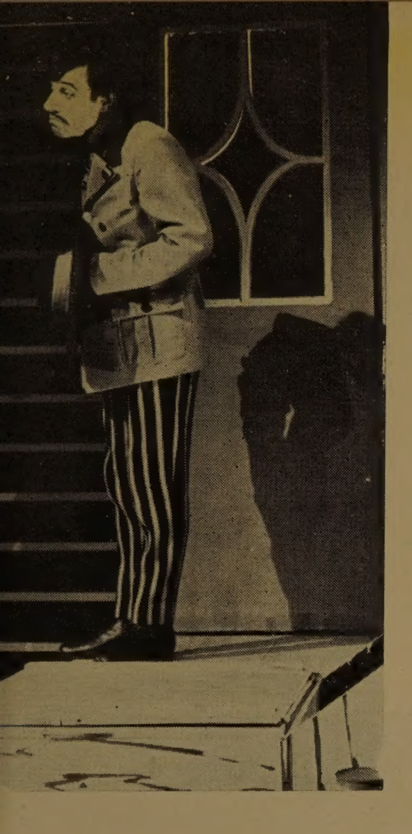
(par ordre d'entrée en scène)

Vandergelder	**Paul Bru**
Ambrose Kemper *amoureux d'Ermengarde*	**Jacques Born**
Joe, *coiffeur de Vandergelder*	**André Benichou**
Gertrude *gouvernante de Vandergelder*	**Georgette Lachat**
Cornélius, *commis de Vandergelder*	**Jean Schmitt**
Ermengarde, *nièce de Vandergelder*	**Lise Visinand**
Malachi Stack	**André Pomarat**
Madame Lévi	**Anne Le Noir**
Barnabé *second commis de Vandergelder*	**Bernard Freyd**
Madame Molloy, *modiste à New-York*	**Sylvie Artel**
Minou, *ouvrière de Madame Molloy*	**Claudine Bertier**
Rodolphe, *maître d'hôtel*	**André Benichou**
Le cocher	**Bernard Rousselet**
Auguste, *garçon de café*	**Paul Brecheisen**
Flora Van Huysen, *tante d'Ermengarde*	**Danièle Gauthier**
Sa cuisinière	**Huguette Lengagne**

« La Marieuse » a été créée en France par la Comédie de l'Est, le mardi 8 décembre 1959, au Théâtre de Comédie de Strasbourg (2.299e représentation du C.D.E.)



QUELQUES SCÈNES DE " LA MARIEUSE "

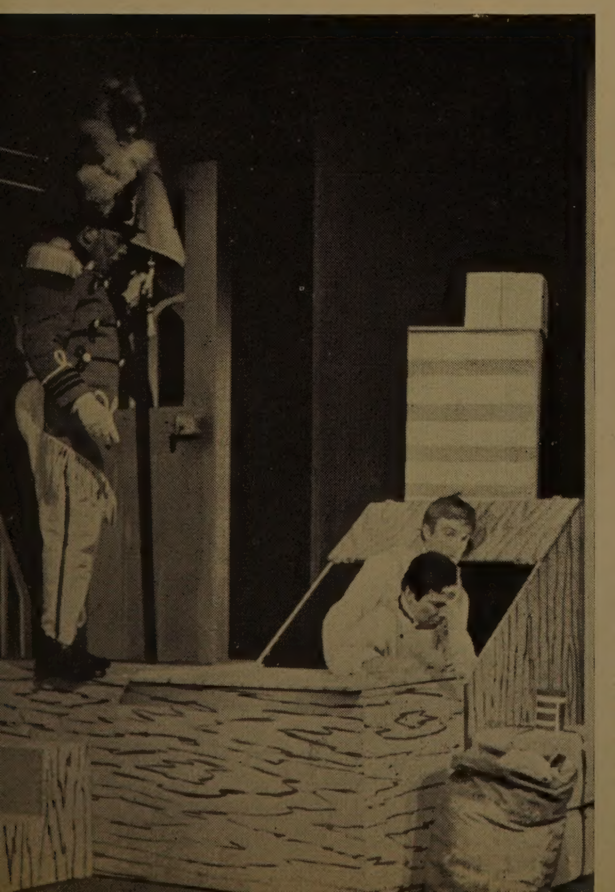


MALACHI STACK (*André Pomarat*) : Vous verrez, Monsieur, vous ne le regretterez jamais



CORNÉLIUS (*Jean Schmitt*) et BARNABÉ (*Bernard Freyd*)
CORNÉLIUS : « Bonjour, Madame Molloy ! Quelle belle journée n'est-ce pas ? »

VANDERGELDER (*Paul Bru*) à CORNÉLIUS (*Jean Schmitt*) et BARNABÉ (*B. Freyd*) : « Le monde est sur la pente savonneuse ! »



AMBROSE KEMPER (*Jacques Born*), Mme LÉVI (*Anne Le Noir*), ERMENGARDE (*Lise Visinand*)
Mme LÉVI : Présente-moi ce Monsieur qui te paraît si attaché. »

Page précédente :
VANDERGELDER (*Paul Bru*) et Mme LÉVI (*Anne Le Noir*) : « Dolly O' Hara, vous êtes folle ! »

(Photos Michel VEILHAN.)



Ci-contre :

MINOU (*Claudine Bertier*), Mme MOLLOY (*Sylvie Artel*), BARNABÉ (*Bernard Freyd*), CORNÉLIUS (*Jean Schmitt*) :
MADAME MOLLOY : « Si vous voulez que nous allions avec vous, il faut chanter. »

Ci-dessous, à gauche :

BARNABÉ (*Bernard Freyd*), Mme MOLLOY (*Sylvie Artel*), CORNÉLIUS (*Jean Schmitt*), AUGUSTE (*Paul Brecheisen*)
CORNÉLIUS : « Aux Femmes ! »





Ci-dessus :

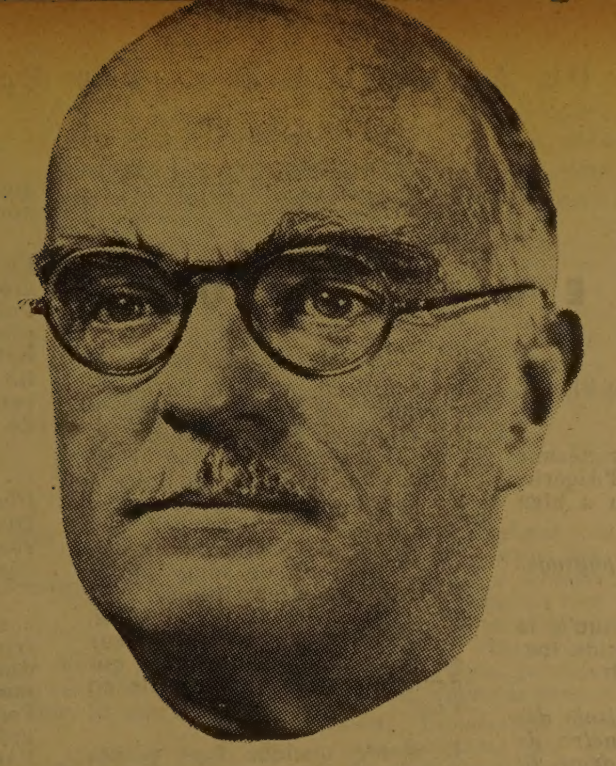
FLORA VAN HUYSEN (*Danièle Gauthier* ET SA CUISINIÈRE (HUGUETTE LENGAGNE)
FLORA VAN HUYSEN : « Qu'est-ce que je te disais ! Notre vie : un tissu d'illusions ! »



Ci-contre :

ERMENGARDE (*Lise Visinand*), Mme LÉVI (*Anne Le Noir*) et AMBROSE KEMPER (*Jacques Born*)
ERMENGARDE : « Je ne veux pas manger dans un restaurant, ce n'est pas convenable. »

THORNTON WILDER



L'écrivain américain type est, à l'ordinaire, un travailleur manuel ou un aventurier qui... a mal tourné. Ancien cow-boy, marin sur un voilier, bookmaker, chercheur d'or, charpentier ou voleur d'huîtres, il a fait tous les métiers même les plus ardus, les plus humbles avant d'en venir à écrire. Son expérience n'est pas celle des livres, mais celle d'un homme à qui la faim, l'insécurité, l'effort physique ont appris ce qu'il sait et ce qu'il veut transmettre.

Tels sont — ou ont été — Mark Twain, Melville, Jack London, Hemingway, Faulkner, Steinbeck, Caldwell, Saroyan, etc.

Tel n'est pas Thornton Wilder.

Il est né en 1897 à Madison (Wisconsin).

Il avait neuf ans quand son père fut nommé dans le service consulaire des Etats-Unis en Chine. Toute la famille partit pour ce pays et y resta pendant sept ans. Après quoi, B. Wilder père se fixa en Californie.

Le jeune Thornton fit ses études à Yale, puis — en 1920 — s'en alla étudier l'archéologie à l'Académie américaine de Rome. Revenu dans son pays, il reçut le diplôme de docteur en Littérature Française à l'Université de Princeton et commença simultanément une carrière de professeur et d'écrivain.

Un premier roman « The Cabala » (1925. Sujet : la vie des classes aristocratiques dans la Rome moderne) et une première pièce, « The Trumpet shall sound » (joué par l'American Laboratory Theatre) n'obtinrent qu'un fort maigre succès.

Un second roman, « Le Pont du Roi Saint-Louis », obtint un accueil triomphal. Il reçut le Prix Pulitzer (l'équivalent américain du Prix Goncourt en France), 300.000 exemplaires furent vendus en un an...

Pendant six ans, Wilder fut professeur de littérature à l'Université de Chicago. Puis il alla vivre un an en France (1936) et revint en Amérique faire jouer sa pièce « Notre Petite Ville », nouveau Prix Pulitzer et succès mondial (joué par les Tréteaux du C. D. E. la saison passée). Un troisième Prix Pulitzer alla à « The Skin of our Teeth » (1942), présenté il y a quelques années au Festival des Nations, et qui fit, avec Vivian Leigh dans le rôle de Mme Antrobus, les beaux soirs de Londres. Ajoutons à ces œuvres, **La Marieuse** (en anglais, « The Matchmaker-1956 ») et deux recueils de pièces en un acte.

Avec les droits d'auteur du « Pont du Roi Saint-Louis », Thornton Wilder avait acheté une maison à New Haven. Il n'y a fait que des séjours temporaires. Professeur et conférencier, depuis 1938 il n'a pas cessé de parcourir le monde, tantôt en Europe, tantôt dans les deux Amériques — avec un petit entracte passé sous l'uniforme de lieutenant-colonel de l'Air Force en Italie. Le dernier roman de Thornton Wilder, « Les Ides de Mars » (1948) est une relation originale de l'assassinat de Jules César.

Une telle biographie rapproche plus Thornton Wilder des écrivains français ou anglais que de ses confrères d'Amérique.

Il est pourtant un être essentiellement américain. Un de ses interviewers a dit de lui qu'il était « un de ces écrivains américains qui exagèrent quelque peu les façons d'un intellectuel européen. Car, en dépit de son long voyage spirituel dans les domaines de l'art et de la pensée de l'Ancien Monde, Wilder demeure enfant de son pays et de sa génération. » L'Amérique qui apparaît en lui, c'est celle des hommes de bonne volonté, celle du grand courant de fraternité humaine qui va de William Penn à Abe Lincoln, de Walt Whitman à Franklin Roosevelt.

Ecoutons-le parler du Théâtre : « ... Je voudrais un public qui vint au Théâtre comme à une fête, les femmes en grande toilette, les banlieusards, après s'être précipités dans le train de peur d'arriver trop tard, la foule impatiente d'entendre ma pièce, arrivant de toutes les directions. Je les préfère de beaucoup aux lecteurs de romans qui lisent seuls. »

DUCREUX LOUIS

né à Marseille (au Lapin Blanc), le 22 septembre 1911.

D'ascendance méditerranéenne père issu de Français d'Algérie, mère italienne — il en a bien l'esprit...

— ... *Mais j'aime les paysages verts !* affirme-t-il.

Il mène ses études jusqu'à la philosophie, décidé depuis toujours de faire du théâtre.

— *Tout enfant, j'organisais des spectacles entre la fenêtre de ma chambre... et le rideau. Et puis mes parents adoraient le théâtre, le théâtre lyrique en particulier. Je les accompagnais souvent. Si bien qu'à douze ans je connaissais par cœur* Carmen, Faust.

« *Je me souviens aussi d'avoir vu les dernières troupes régulières de comédie : Joseph Boulle qui, à soixante-dix ans, rassemblait un public de vieux admirateurs et de vieilles admiratrices en jouant* Le Bossu, *et Saint-Léon, acteur de comédie et d'opérette, dont les obsèques eurent à Marseille un retentissement aussi grand que celles de Sarah Bernhardt à Paris.*

En mars 1931, il fonde « *Le Rideau gris* », une compagnie d'amateurs, d'étudiants (parmi eux Henri Fluchère, le futur traducteur de « *Meurtre dans la cathédrale* », et Madeleine Cheminat). A la salle Massilia — salle de noces et banquets, qui avait une scène — il présente « *Au grand large* », de Sutton Vane.

— *Nous l'avions choisi parce que la distribution s'accordait aux possibilités de notre équipe.*

« *Louis Jouvet, qui avait révélé la pièce en France, était en tournée à Marseille pendant que nous préparions notre spectacle. Je lui rendis visite, et il vint, après ses représentations, nous faire répéter.*

« *Il m'a d'ailleurs toujours manifesté beaucoup de sympathie. En 1937, il m'offrit d'installer* « *Le Rideau gris* » *à l'Athénée pendant une de ses tournées à l'étranger et, en 1945, à son retour d'Amérique du Sud, c'est grâce à lui que j'ai pu créer à l'Athénée* « Les Clefs du ciel ».

Au début du « *Rideau gris* », Louis Ducreux ne songe pas à écrire. Comédien formé à la seule école des représentations, il est essentiellement le metteur en scène de la compagnie qui devient semi-professionnelle en 1933.

Il monte quelque sept pièces par an et s'enorgueillit d'avoir créé la première pièce d'Aldous Huxley, « *Le Monde de la lumière* », « *Le Treizième Arbre* » d'André Gide (il faillit même faire débuter sur les planches l'auteur des « *Nourritures terrestres* » qui avait accepté de jouer sa comédie et dut se récuser au dernier moment), et « *La Première Famille* » de Jules Supervielle. En tout, il aura inscrit à son répertoire une centaine de pièces.

De 1933 à 1937, « *Le Rideau gris* » est appelé à donner des représentations un peu partout en France et en Belgique, mais il lui faut attendre l'Exposition de 1937 et sa classe théâtrale, à la Comédie des Champs-Elysées, pour jouer à Paris « *La Duchesse d'Amalfi* » de Webster et « *L'Inconnue d'Arras* » de Salacrou. Trois représentations étaient prévues ; il resta trois semaines.

Depuis 1934, « *Le Rideau gris* » a pour pensionnaire et bientôt comme principal acteur et codirecteur André Roussin, et accueille un décorateur qui s'est consacré jusque-là au cinéma : George Wakhevitch.

Si Louis Ducreux poursuit sa carrière d'animateur jusque vers 1944 — à la Comédie de Lyon notamment, la saison 1941-1942 — s'il n'a jamais cessé de mettre en scène et de jouer « *Clair-Obscur* », sa première pièce, créée au Théâtre de l'Œuvre en 1938, est au départ d'une œuvre dramatique qui prend une place très importante dans son activité.

En 1940, « *Musique légère* » est créée à Marseille, au Pathé-Palace, par des comédiens repliés en zone libre : Madeleine Robinson, O'Brady, Georges Rollin ; « *La Part du Diable* », devenue « *La part du feu* » lors de sa représentation à Paris...

— ... *Simplement parce qu'un film de Fresnay,* « La Main du Diable », *passait alors sur les écrans et que je craignais la confusion...* »

... est créée à Lyon en 1943, reprise la même année au Studio des Champs-Elysées (les moyens sont si précaires que l'affiche est manuscrite), puis, grâce au succès de presse, à l'Athénée, où à lieu, en 1945, la création des « *Clefs du ciel* ».

— *Ce fut un échec,* dit-il, ... *pour diverses raisons, mais je ne regrette rien. Pour l'auteur l'essentiel est d'être joué. La représentation des* « Clefs du ciel » *m'a entraîné à écrire* « Souvenir d'Italie » *qui fut un succès !* (Théâtre de l'Œuvre, 1946).

Puis c'est « *Le Square du Pérou* », comédie avec chansons (Théâtre Saint-Georges, 1948) ; « *Le Roi est mort* » (Théâtre des Mathurins, 1949) ; l'adaptation de « *L'Héritière* », de Ruth et Arthur Goetz d'après Henry James (Théâtre des Mathurins, 1951) ; « *L'Amour en papier* » (spectacle Michel de Ré, Théâtre du Quartier Latin, 1952) ; « *Le Diable à quatre* » (Théâtre Montparnasse, 1953) ; l'adaptation de « *La Marieuse* » de Thornton Wilder (Théâtre National de Belgique, 1957, puis Comédie de l'Est, 1959) ; « *La Folie* » (Théâtre de la Madeleine, 1959).

Auteur et même compositeur de chansons, il a écrit, entre autres, les paroles de « *La Ronde* ».

— *Pour moi, conclut-il, on ne peut écrire si l'on n'est pas soumis, au départ, à une impulsion poétique.*

« *La Poésie ? C'est le plus court chemin d'un point à un autre !* »

A l'occasion de la venue à Paris au T. N. P., Théâtre Récamier, de la Comédie de l'Est, « L'Avant-Scène » est particulièrement heureuse de présenter à ses lecteurs un spectacle créé par un des Centres Dramatiques de province qui, depuis dix ans, occupent dans la vie théâtrale française une place de première importance.

acte 1

Yonkers. Etats-Unis. Fin XIXe siècle. Maison de Vandergelder. Living-room au-dessus de la boutique.

VANDERGELDER. Non, Monsieur, vous n'aurez pas ma nièce !

AMBROSE, 30 *ans, « artiste »*. Si, Monsieur ! Et plus vite que vous ne pensez !

VANDERGELDER. Jamais !

AMBROSE. Monsieur Vandergelder ! Votre nièce est majeure. Nous nous aimons ! Elle veut bien m'épouser. Nous vivons dans un pays libre. Et vous n'êtes pas un chef peau-rouge !

VANDERGELDER. Vous me le faites regretter. Si j'étais chef sioux, je vous ferais rôtir sur-le-champ. Bonne journée, Monsieur Kemper !

JOE, 50 *ans, flasque, les cheveux dans les yeux.* Monsieur Vandergelder, si vous continuez à bouger, je vous coupe la gorge sans m'en rendre compte.

VANDERGELDER. Rappelez-vous ceci : je ne donnerai Ermengarde ni à un pauvre, ni à un fainéant, ni à un chômeur.

AMBROSE. Parfait ! Je travaille et je gagne très bien ma vie.

VANDERGELDER. Laissez-moi rire, Monsieur Kemper. Et apprenez ceci : on gagne bien sa vie en vendant une marchandise dont les hommes ont besoin au moins une fois par an. Et on gagne très... très bien sa vie en leur vendant une marchandise dont ils ont besoin tous les jours... Or, vous, les artistes peintres, que vendez-vous ? Une marchandise dont personne n'a jamais besoin. Oui, je sais, vous me direz qu'il y a toujours un fou pour acheter de temps en temps un tout petit tableau... Oui, mais un oncle respectable peut-il céder sa nièce à un homme qui dépend de l'humeur des fous ?... Joe, tape trois fois... je veux parler à Cornélius.

(Joe va jusqu'à la porte et cogne trois fois.)

AMBROSE. Ecoutez-moi, Monsieur ! Pour l'instant je peux très bien faire vivre Ermengarde... Et pour plus tard, j'ai de gros espoirs !

VANDERGELDER. Des espoirs ! Monsieur, nous autres commerçants, nous ne voulons pas entendre parler d'espoirs. L'espoir, c'est invendable, même à crédit. Je ne donnerai pas ma nièce à un homme qui voudrait la nourrir d'espoirs..., fussent-ils très... très gros.

AMBROSE. Très bien. Je connais votre position. Voici la mienne : nul ne m'empêchera d'épouser votre nièce. Elle est majeure... et la loi...

(Vandergelder se lève et se précipite sur Ambrose. Joe le suit en grognant et essaie de continuer à lui couper les cheveux.)

MAQUETTES DE SERGE CREUZ POUR VANDERGELDER, GERTRUDE, AMBROSE KEMPER (*de gauche à droite*)







(Ph. Carabin et Veilhan)

VANDERGELDER. La loi ! Ecoutez-moi bien, Monsieur Kemper : la loi est faite pour éviter le crime. Je suis pour la loi. Mais si vous épousiez Ermengarde, ce ne serait pas un crime, car vous n'êtes pas un criminel, mais une imbécillité, car vous êtes un imbécile. Et comme la justice poursuit le crime, le bon sens poursuivra l'imbécillité... Compris ? En termes clairs : j'ai pris mes précautions. Ermengarde n'est plus à la maison.

AMBROSE. Ermengarde n'est plus ici... ?

VANDERGELDER. Non, Monsieur... Elle est partie... Est, Ouest, Nord, Sud... ? J'ai été très touché par votre visite.

(*Entre Gertrude, 80 ans. Sourde. A demi-aveugle. Très contente d'elle.*)

GERTRUDE, *très fort.* Monsieur Vandergelder... Nous sommes prêtes... Ermengarde et moi, nous avons fermé nos malles.

VANDERGELDER. Chut ! Tais-toi...

(*Joe en train de raser Vandergelder lui fait aussi signe de se taire en agitant sa main libre.*)

GERTRUDE. Oui, Monsieur Vandergelder, Ermengarde est tout à fait prête. Les bagages sont étiquetés... aux bons soins de Mademoiselle Van Huysen... 8, rue Jackson, New-York.

VANDERGELDER, *s'arrachant des mains de Joe et se précipitant sur Gertrude.* Vieux débris ! Je t'avais pourtant dit de tenir ta langue.

AMBROSE, *ramasse son pardessus, son chapeau et embrassant Gertrude.* Aux bons soins de la Van Huysen, 8, rue Jackson, New-York. Avec mes remerciements. Au revoir, très cher oncle. (*Ambrose sort par la porte qui donne sur la rue.*)

VANDERGELDER. Cela ne vous avancera pas beaucoup, Monsieur Kemper ! (*A Gertrude.*) Sourde et aveugle... Tu n'aurais pas pu être muette pendant que tu y étais.

GERTRUDE, *qui n'a pas compris.* Allons, allons, Monsieur Vandergelder..., ne soyez pas polisson.

(*Cornélius sort la tête de la trappe où Joe avait frappé. Il a 33 ans, déférent avec une certaine ironie. Il porte un tablier vert. Il est en bras de chemise.*)

CORNELIUS. Vous m'avez appelé, Monsieur ?

VANDERGELDER. Oui, je veux que tu prennes les bagages de ma nièce et que tu ailles les porter à la gare... Gertrude ! Une minute ! (*Hurlé à l'oreille de Gertrude.*) Madame Lévi est-elle arrivée ?

(*Cornélius entre dans le living-room et referme la trappe.*)

GERTRUDE. Vous finirez par me rendre sourde avec vos cris... Oui... c'est fait : je les ai fixées avec de la colle de poisson. (*Elle sort à gauche.*)

VANDERGELDER, *à Cornélius.* Et que la voiture soit devant le magasin dans une demi-heure. Compris ?

CORNELIUS. Oui, Monsieur Vandergelder.

VANDERGELDER. J'en aurai besoin ce matin pour le cortège d'anniversaire de ma loge « Les Honorables Innocents » et cet après-midi pour aller à New-York... Avant de partir j'aurai quelque chose de très important à vous dire, à toi et à Barnabé... De bonnes nouvelles. Je vais te donner de l'avancement. Quel âge as-tu, Cornélius ?

CORNELIUS. Trente-trois ans, Monsieur Vandergelder.

VANDERGELDER. Combien dis-tu ?

CORNELIUS. Trente-trois ans.

VANDERGELDER. C'est tout ? Eh bien ! il n'y a pas de quoi se vanter ! Moi je pensais que tu avais au moins quarante ans.

CORNELIUS. Trente-trois ans.

VANDERGELDER. Un homme ne vaut pas un centime avant quarante ans... Trente-trois ans, l'âge ingrat... N'est-ce pas, Joe ?

JOE. Il s'en est fallu de peu que je vous coupe une oreille, Monsieur.

VANDERGELDER. Trente-trois ans. Et moi qui pensais te donner le titre de premier commis...

CORNELIUS. ... Et moi qui pensais que vous m'aviez déjà donné ce titre l'année dernière. Je me trompais.

VANDERGELDER. Impertinent ! Un idiot impertinent ! Voilà ce que tu es ! (*L'imitant.*) « Je me trompais ! » Si tu te conduis bien, je te ferai passer d'idiot impertinent à premier commis en essayant d'augmenter ton salaire. Quant à Barnabé, notre apprenti imbécile, il sera promu second commis. J'admire ma faiblesse...

CORNELIUS. Nous nous confondons, Barnabé et moi, en remerciements, Monsieur Vandergelder.

VANDERGELDER. Nous en reparlerons. De toutes façons, il faut que je te revoie avant mon départ. File t'occuper des bagages de ma nièce.

CORNELIUS. Je file, Monsieur Vandergelder. (*Cornélius sort à gauche.*)

VANDERGELDER. Ah ! mon vieux Joe, le monde est chaque jour un peu plus fou... Comme le disait mon malheureux père... « Un jour les chevaux demanderont des pourboires. »

JOE, *lui présentant le miroir.* J'ai fait ce que j'ai pu, Monsieur Vandergelder..., mais vous êtes plus difficile à soigner qu'un chimpanzé nerveux. (*Il essuie les dernières traces de savon sur le visage de Vandergelder.*)

VANDERGELDER. Bien, bien, Joe. Joli travail. Exactement le même joli travail que tu me fais depuis vingt ans... Dis donc, Joe..., aujourd'hui je voudrais un traitement plus soigné..., tu ne pourrais pas me faire un petit extra... Aujourd'hui je tiens tout particulièrement à faire bonne impression... J'irai jusqu'à cinquante *cents* si tu veux... Joe, fais-moi... ce que tu fais aux jeunes gens... Essaye... Essaye de me donner l'air distingué.

JOE. Tout ce que je sais faire, je le fais pour quinze *cents*, Monsieur Vandergelder. Et cela comprend tout ce qu'un homme peut décemment faire à un homme.

VANDERGELDER. Ne t'emballes pas, Joe, je voulais seulement dire...

JOE. Ça fait vingt ans que je vous rase, Monsieur, et c'est la première fois que vous me demandez de...

VANDERGELDER. Je t'ai dit de ne pas t'emballer, Joe. Ecoute... mais c'est un secret. Tu me promets de tenir ta langue ? Et de ne rien répéter à tes clients dans ce salon de coiffure... ? Bon. Voilà... Tout ce que je voudrais... c'est un petit extra... un supplément..., un peu de parfum peut-être... parce que j'ai l'intention de me marier et que je dois voir cet après-midi la femme que je vais épouser.. et cette femme est une dame ! Voilà pourquoi un peu de parfum...

JOE. Votre mariage ne me regarde pas, Monsieur Vandergelder. pour le reste, ça coûte quinze *cents*... comme toujours. On ne fait pas de fantaisies !

(*Cornelius traverse la scène une malle sur le dos. Ermengarde et Gertrude entrent à gauche.*)

Et je ne teindrai pas vos cheveux pour cinquante *cents*... pas même pour un empire !

VANDERGELDER. Joe Scanlon... fiche le camp...

JOE. Dernièrement je vous ai entendu traiter à tort et à travers les gens d'imbéciles ! Comment faites-vous pour savoir qui est imbécile et qui ne l'est pas ? Mon père le disait toujours : « Quand on a mangé de l'ail on ne peut pas dire si son voisin sent l'oignon ! » Salutations, Mesdames... Salut, Vandergelder... (*Joe sort.*)

VANDERGELDER. Bon. Et vous, qu'est-ce que vous voulez ?

ERMENGARDE, 24 *ans, jolie, sentimentale.* C'est vous, mon oncle, qui nous avez demandées.

VANDERGELDER. Ah... oui... Gertrude va chercher mon tablier de parade... (*Hurlant.*) Mon costume « d'Honorable Innocent ».

GERTRUDE. Quoi ? Innocent ? Oui. Oui. J'y vais. Mon Dieu, ayez pitié de nous. (*Elle sort par la porte du fond.*)

VANDERGELDER. J'ai eu un entretien avec ton artiste. C'est un imbécile.
(*Ermengarde commence à pleurer.*)
Allons bon, des larmes, maintenant ! Ecoute-moi : tu pars pour New-York. Là-bas, on peut y pleurer sans déranger son voisin. (*Il s'assied sur la chaise du bureau, met sa cravate autour du cou et fait signe à Ermengarde de venir la lui nouer.*) Ermengarde ! J'ai dit à ton artiste que lorsque tu seras en âge de te marier, tu épouseras un homme capable de subvenir à tes besoins. Je crois t'avoir rendu un fameux service, crois-moi. Pleure... Quand tu auras cinquante ans, tu me diras merci.

ERMENGARDE. Mais, mon oncle, je l'aime !

VANDERGELDER. Mais non, tu ne l'aimes pas.

ERMENGARDE. Mais si, je l'aime.

VANDERGELDER. Je te dis que tu te trompes. Crois-moi sur parole.

ERMENGARDE. Si je n'épouse pas Ambrose, je mourrai. Je le sais.

VANDERGELDER. Tu mourras ? Comment ?

ERMENGARDE. Le cœur brisé.

VANDERGELDER. Ça n'existe pas ! Parlons sérieusement. Madame Lévi sera ici d'un instant à l'autre. Elle t'emmènera à New-York où tu resteras deux ou trois semaines. Tu habiteras chez Madame Van Huysen... Une vieille amie de ta pauvre mère.
(*Gertrude revient avec le costume d'Honorable Innocent : veste, épée, baudrier, etc. Par la porte de droite, celle qui donne sur la rue, entre Malachi.*)
Tu ne pourras pas recevoir de lettres... si ce n'est les miennes. J'irai à New-York moi-même aujourd'hui et je passerai te voir demain. (*A Malachi.*) Qui êtes-vous ?

MALACHI, 50 *ans, sardonique, sourire innocent, fausse humilité.* Malachi Stack, Votre Honneur. J'ai entendu dire que vous aviez besoin d'un apprenti pour les foins, la nourriture, les provisions, et pour ravitailler au magasin.

VANDERGELDER. Apprenti à ton âge ?

MALACHI. Oui, Votre Honneur. Disons un apprenti plein d'expérience.

VANDERGELDER. Et tu as des lettres de recommandation ?

MALACHI. Je pense bien, Votre Honneur. Des certificats de premier ordre.

VANDERGELDER. Ermengarde, tu es prête pour le départ ?

ERMENGARDE. Oui.

VANDERGELDER. Bon. Eh bien ! va te préparer encore un petit peu. Et dès que Madame Lévi sera là, dis-le-moi.

ERMENGARDE. Oui, oncle Horace.

(*Ermengarde et Gertrude sortent. Vandergelder examine les lettres une à une. Au fur et à mesure, il les laisse tomber sur la table.*)

VANDERGELDER. Je n'ai pas besoin d'un marin... qui a pêché la morue... je ne veux pas de comptable. Qu'est-ce que je ferais d'un cuisinier d'hôpital ?

MALACHI. Rien, Votre Honneur, mais avouez que ce sont des expériences intéressantes. Vous permettez ? (*Prenant une lettre dans le paquet.*) Voici un certificat de votre ancien associé, Josué Van Tuyl, qui réside actuellement en Albanie. (*Il remet dans sa poche les certificats que Vandergelder avait laissés tomber sur la table.*)

VANDERGELDER, *parcourant le certificat.* «...relativement honnête et digne de confiance... Fait preuve parfois de bonne volonté, rarement de mauvaise humeur... » Ce certificat me semble bourré de réticences.

MALACHI. Un homme d'affaires n'est pas forcément un bon écrivain, Votre Honneur. Et pour tout dire, je n'en connais pas beaucoup qui soient capables de m'écrire un certificat convenable, Votre Honneur... M. Van Tuyl m'a chargé de vous faire part de ses meilleures pensées... Il espère, en outre, que vous pourrez m'utiliser pour l'approvisionnement ou pour l'emmagasinage.

VANDERGELDER. Pas si vite ! Tout d'abord pourquoi m'appelez-vous tout le temps « Votre Honneur » ?

MALACHI. M. Van Tuyl m'avait dit que vous étiez président de la H.R.P.D.R.M.B.S.

VANDERGELDER. Je le suis. Je suis aussi vice-président des Honorables Innocents. Et pourtant personne ne m'a jamais appelé « Votre Honneur ». Pourquoi êtes-vous venu à Yonkers ?

MALACHI. Comme je vous le disais, j'ai appris que l'un de vos apprentis était un bon à rien, et que vous vous donniez un mal de chien pour le remplacer.

VANDERGELDER. Un mal de chien, il ne faut pas exagérer. C'est pas les apprentis qui manquent à Yonkers. Surtout les bons à rien.

MALACHI. C'est juste ce que vous dites, mais il serait encore plus juste de dire que nous allons manquer de patrons. C'est vrai, tous les jours, il y en a un ou deux qui meurent.

VANDERGELDER. Qu'est-ce que vous dites ? Vous feriez mieux de vous taire... Je vois que vous avez été coiffeur... et valet de chambre ! Pourquoi avez-vous changé si souvent de métier ?

MALACHI. Ma passion pour les expériences, Monsieur.

VANDERGELDER. Vous buvez ?

MALACHI. Pas maintenant, merci..., je viens de prendre mon petit déjeuner.

VANDERGELDER. Ce n'est pas ça que je vous demandais, idiot... Je voulais savoir si vous étiez alcoolique.

MALACHI. Non, Monsieur... Pour tout vous dire, je pourrais même me passer de bière. Bien sûr, par courtoisie, je ne refuse jamais un petit verre.

VANDERGELDER. Rassurez-vous... je n'en offre jamais... Eh... bien, je crois qu'avec tous vos défauts, je pourrai vous prendre... à l'essai.

MALACHI. Vous ne le regretterez jamais, Monsieur Vandergelder, vous ne le regretterez jamais.

VANDERGELDER. En attendant, aujourd'hui, je vais t'envoyer à New-York. Tu connais bien New-York, tu ne te perdras pas ?

MALACHI Si je connais New-York ! Comme une mère connaît son enfant, Monsieur Vandergelder...

VANDERGELDER. Bien, voilà un dollar. Il y a un train qui part dans une minute. Prends cette valise et va la porter à l'Hôtel Central où tu me réserveras une chambre. L'Hôtel Central est dans la rue des Réservoirs. Bon. Attends-moi là-bas. J'y serai vers quatre heures.

MALACHI. Entendu, Monsieur. (*Il ramasse la valise, commence à sortir, puis revient.*) Oh ! mais avant de m'en aller, j'aimerais rencontrer vos autres commis. Faire connaissance avec mes futurs collègues.

VANDERGELDER. Tu te moques de moi, le train part... Dépêche-toi... la gare est juste en face.

MALACHI. Entendu, Monsieur. (*Il s'en va, et revient encore une fois.*) Vous verrez, Monsieur... vous ne le regretterez jamais.

VANDERGELDER. Je le regrette déjà. Et maintenant file. Débarrasse-moi le plancher.
(*Malachi sort à droite.*)
(*La réplique suivante se dit face au public. Tout en parlant, M. Vandergelder enlève sa robe de chambre, met sa ceinture rouge, son épée et son veston haut en couleurs; il portait déjà sur lui le pantalon d'uniforme bleu pâle, bandes rouges...*)
Quatre-vingt-dix-neuf pour cent des gens sont idiots. Quant aux autres, ils peuvent être contaminés à tout instant. Mais, tenez, moi-même, je n'ai pas toujours été protégé contre l'idiotie. Ecoutez : j'ai été jeune, c'était idiot. Je suis tombé amoureux. C'était idiot. J'ai épousé ma femme, c'était encore plus idiot. Non ? Et pendant quelque temps, j'ai été pauvre, ça c'était le comble de l'idiotie; un jour ma femme est morte, idiot de sa part, n'est-ce pas ? Je décidai alors de commencer à vieillir, ça, vous voyez, c'était intelligent; de vieillir et de devenir un homme riche, c'était encore plus intelligent. Oui, oui, je sais que vous allez me dire : comment un homme aussi remarquable peut-il songer à se remarier ? Eh bien, je vais vous expliquer. Il veut se remarier pour deux raisons. D'abord parce qu'il aime que sa maison soit propre, bien tenue, confortable et qu'il ne veut pas que tout cela lui coûte les yeux de la tête. L'intérieur de la maison, c'est l'affaire de la femme. Pas de n'importe quelle femme. De l'épouse ! Une femme que vous payez rechigne, elle vous casse une assiette... L'épouse, jamais. Pourquoi ? Parce que vous lui avez donné l'impression qu'elle était chez elle. Le bon mari est celui qui donne à son épouse l'impression qu'elle est propriétaire... Avez-vous jamais regardé une fourmi porter sur ses épaules un paquet deux fois grand comme elle ?... Quelle patience ! Quelle volonté !... Quelle secrète jouissance ! Eh bien ! moi, je pense aux fourmis quand je vois une épouse mener ce qu'elle croit sa maison... Ah ! les fantastiques passions qui bouleversent ces petits corps de femmes. Oui... ces extraordinaires disputes avec le boucher dont elles attendent le meilleur morceau..., ces retentissantes colères à la vue d'une simple mite dans un placard... Ah ! croyez-moi, si les femmes abandonnaient leur balai ou leur marmite... pour des tâches plus exaltantes encore... elles changeraient le monde.
Et la deuxième raison, Mesdames et Messieurs ? Ah !... je lis sur vos visages que vous avez deviné... Certes, en voyant des femmes l'homme risque d'être contaminé... Il peut attraper l'idiotie et perdre son bon sens..., mais c'est un risque que je suis prêt à courir... Parce que je viens de dépasser la soixantaine... et le premier demi-million de dollars ! Alors, si je perds un peu la tête, j'aurai toujours assez d'argent pour la retrouver !...
Voilà pourquoi après trente années de travail épuisant et de bon sens, je pense avoir le droit de goûter un peu à l'aventure... bref, lâchons le mot : de prendre femme... Oui, comme vous tous, autres idiots, j'ai décidé de risquer un peu de ma tranquillité pour avoir ma part d'aventure... Réfléchissez-y !
(*Vandergelder sort par le fond, au centre. Ambrose entre venant de la rue, il siffle doucement; Ermengarde entre par la gauche.*)

ERMENGARDE. Ambrose !... Si mon oncle vous voyait !

AMBROSE. Chut ! Allez chercher votre chapeau !

ERMENGARDE. Mon chapeau... ?

AMBROSE. Oui, vite; votre malle est déjà à la gare. Vite ! Nous fuyons !

ERMENGARDE. Nous fuyons ! ?... ! ?

AMBROSE. Chut !

ERMENGARDE. Où ?

AMBROSE. A New-York, pour nous marier.

ERMENGARDE. Oh ! Ambrose, je ne veux pas faire ça. Ambrose chéri, ce ne serait pas convenable.

AMBROSE. Ecoutez. Je vous déposerai chez un ami. Sa femme prendra soin de vous.

ERMENGARDE. Mais, Ambrose, une jeune fille ne peut pas voyager seule dans un train avec un homme. Il me semble que vous ignorez jusqu'où une jeune fille peut aller !

AMBROSE. Mais puisque nous allons nous marier.

ERMENGARDE. Nous marier. Mais que dira mon oncle ?

AMBROSE. Tant pis pour votre oncle... Je vous enlève !

ERMENGARDE. Oh !... Ambrose Kemper, comment osez-vous prononcer ce mot ?

AMBROSE. Ermengarde, vous avez l'âme d'une brebis.

ERMENGARDE. Brebis ! (*Pleurant.*) Oh ! Ambrose, pourquoi êtes-vous si cruel avec moi... une brebis !
(*Madame Lévi entre, venant de la rue par la droite. Elle s'arrête pour écouter.*)

AMBROSE. Pour la dernière fois, je vous demande... de prendre votre chapeau et votre manteau. Le train part dans quelques minutes. Ermengarde, demain nous serons mariés.

ERMENGARDE. Oh ! Ambrose... Je vois que vous ignorez tout ce qu'est un mariage pour une jeune fille respectable... Ambrose, pourquoi ne me respectez-vous pas ?

MME LEVI, *âge incertain, masse de cheveux blonds. Elégance un peu voyante. Grande, mais plantureuse. Sous le cynisme mondain se dissimule un intarissable goût pour la vie. Elle porte un sac à main et une sacoche de papier brun.* Bonjour, ma petite chérie...
(*Elles s'embrassent.*)

ERMENGARDE. Oh !... bonjour, Madame Lévi.

MME LEVI. Présente-moi ce monsieur qui te paraît si attaché...

ERMENGARDE. Monsieur Kemper, Madame Lévi. Ambrose... c'est Madame Lévi..., une vieille amie de...

MME LEVI. Madame Lévi, née O'Hara. Ravie de vous avoir rencontré, Monsieur Kemper.

AMBROSE. Mes hommages, Madame.

MME LEVI. Ambrose Kemper, l'artiste ! Je suis enchantée... (*Changeant de ton.*) Monsieur Kemper, puis-je vous dire ce que j'ai sur le cœur ?

AMBROSE. Je vous en prie, Madame.

MME LEVI. Vous alliez faire une grosse bêtise, Monsieur Kemper; j'ai l'impression d'être arrivée à temps.

ERMENGARDE. Oh !... Madame Lévi, soyez gentille de lui expliquer... Dites-lui que je ne demande pas mieux que de l'épouser..., mais je ne veux pas être *enlevée !*

MME LEVI. Bien... alors, ma chérie, tu vas aller chez ton oncle... et tu vas le surveiller pendant que je parlerai avec Monsieur Kemper. S'il vient ici, tu nous préviens...

ERMENGARDE. Bien, Madame Lévi. (*Ermengarde sort.*)

MME LEVI. Monsieur Kemper, j'étais la plus vieille amie de la mère de cette pauvre enfant... Croyez-moi donc quand je vous dis que je suis de votre côté... J'espère que vous vous marierez très vite... Et je pense pouvoir vous dire que je suis en mesure de vous rendre un grand service... Monsieur Kemper, j'entre toujours droit dans le vif du sujet... C'est une habitude.

AMBROSE. Et quel est le vif du sujet... ?

MME LEVI. Le voici... Vandergelder est très, très riche... Ermengarde est sa seule héritière.

AMBROSE. Mais je n'ai pas besoin de l'argent de M. Vandergelder. J'en ai assez pour faire vivre une femme et une famille...

Mme Levi. Vous avez dit « assez » ? Comment peut-on dire que l'on a assez d'argent... lorsqu'on pense aux enfants et à l'avenir ? Ah ! l'avenir, se payer un avenir, je ne connais pas de luxe plus coûteux.

Ambrose. Vous m'aviez dit que vous entreriez dans le vif du sujet... je ne vois pas...

Mme Levi. Faites-moi confiance... et écoutez-moi : Vandergelder cherche à se débarrasser d'Ermengarde... Si vous êtes disposé à suivre mes conseils, je crois qu'il finira par vous laisser l'épouser... Il faut vous dire que le cher Monsieur Vandergelder a, lui aussi, l'intention de se marier...

Ambrose. Quoi ? Ce gros monstre !

Mme Levi. Monsieur Kemper !

Ambrose. Se marier ? Avec vous, Madame ?

Mme Levi, *gênée*. Non... non... pas exactement... Disons que je m'occupe de son mariage... Que je l'aide à trouver la femme qui lui conviendra.

Ambrose. Alors, vous croyez vraiment qu'une femme puisse... ?

Mme Levi. Je crois que nous pouvons assurer sans craindre de nous tromper que M. Vandergelder aura épousé quelqu'un d'ici la fin de la semaine prochaine.

Ambrose. Et en ce qui nous concerne, quel est votre programme ?

Mme Levi. J'emmène Ermengarde à New-York par le prochain train. Elle ne descendra pas chez Mademoiselle Van Huysen, comme il était convenu... *mais chez moi*, où vous viendrez la voir vers cinq heures et demie... Voici ma carte.

Ambrose, *lisant*. ...« Madame Dolly O'Hara Lévi fait disparaître les varices en six semaines. »

Mme Levi, *essayant de reprendre la carte*. Excusez-moi.

Ambrose, *gardant la carte*. Excusez-moi... (*Lisant*.) Oh ! « Consultations gratuites. »

Mme Levi. Simple erreur. Voici la bonne carte.

Ambrose, *lisant*. « Madame Dolly O'Hara Lévi... dite Hosiery..., initiation à l'art de la mandoline et de la guitare... » Eh bien ! Madame... Vous en savez des choses !

Mme Levi. Tous les chemins mènent à Rome, Monsieur Kemper... Pour ce qui est de vous, disons plutôt New-York, cinq heures et demie... Vers dix heures, je vous emmènerai, Ermengarde et vous, aux Jardins Harmonia. Vous connaissez ? C'est très cher, mais on y mange très bien. M. Vandergelder y sera et... Et tout s'arrangera !

Ambrose. Comment ?

Mme Levi. Oh ! je n'en sais rien... Tout s'enchaîne, Monsieur Kemper, vous verrez... tout s'enchaîne !

Ambrose. Est-ce que je peux vous faire confiance, Madame ? N'allez-vous point nous mener à une catastrophe ?

Mme Levi. Mais, cher Monsieur Kemper, vous êtes dans une situation catastrophique. Et arranger les catastrophes, c'est mon affaire.

Ambrose. Admettons. Mais pourquoi voulez-vous arranger les affaires des autres ? Quel est votre intérêt ?

Mme Levi. Première question intelligente ! Voici ma réponse : je tire de ces besognes le sel de la vie :... l'argent et le plaisir !

Ambrose. Comment faites-vous ?

Mme Levi. Comment ? Eh bien, voilà. Je vous l'ai dit. J'arrange les catastrophes et j'organise le bonheur. Pour l'instant j'organise le bonheur de ce cher Monsieur Vandergelder... Et je retire de ce travail quelques comment dirai-je... quelques avantages matériels... Il n'y a pas de petits profits, Monsieur Kemper... et j'ai besoin de gagner de l'argent... aujourd'hui en particulier... pour ne rien vous cacher... dans mon sac je n'ai pas de quoi prendre mon billet de retour pour New-York... vous voyez... je suis franche avec vous...

Ambrose. Pour ce qui est de tirer de l'argent... je vois... j'imagine comment vous faites... mais vous parlez de plaisir... ?

Mme Levi. Mon plaisir ?... Il doit ressembler à celui que vous éprouvez en peignant... Un artiste est toujours en train de transposer, d'interpréter la nature..., de corriger ce qui ne lui plaît pas. Eh bien ! moi, c'est la vie qui ne me plaît pas, alors je la corrige... Quand je trouve la vie ennuyeuse, je m'efforce de la rendre amusante en créant des incidents, des rencontres, des surprises...

Ambrose, *se levant*. Ne cherchez pas à rendre ma vie « amusante »... Madame Lévi !

Mme Levi. Attendez, je n'ai pas fini. Il y a autre chose... Tout ce qui touche à cette maison m'intéresse... et plus particulièrement la fortune de Monsieur Vandergelder qui dort bêtement dans un coffre... L'idée que tout cet argent reste entassé à la banque... m'horripile, Monsieur Kemper. L'argent doit se répandre, circuler. L'argent doit pleuvoir. L'argent doit couler, inonder les couturières, les restaurants, les fiacres, les bijoutiers... et tout ce qui est luxe... submerger les uns d'or..., les autres de bonheur. Vous voyez ce que je veux dire, Monsieur Kemper ?

Ambrose. Je vois ce que vous voulez dire et j'entrevois ce que vous voulez faire.
(*Ermengarde entre.*)

Ermengarde. Madame Lévi, mon oncle arrive.

Mme Levi, *à Kemper*. Il me semble que vous auriez intérêt à filer.
(*Ambrose va à la trappe, disparaît en descendant l'échelle et referme la trappe derrière lui.*)
Mon enfant chéri, Monsieur Kemper et moi venons d'avoir un entretien très prometteur... et je crois pouvoir t'annoncer que très bientôt Monsieur Vandergelder et moi nous danserons à ton mariage.
(*M. Vandergelder entre au fond de la scène. Il porte le magnifique costume des « Honorables Innocents ». Un chapeau à plume sur la tête, et un étendard marqué H. I. à la main.*)
Oh ! Monsieur Vandergelder ! Vous êtes splendide ! Quelle allure ! Voilà un bel homme ! (*A Ermengarde.*) Va, ma petite fille, à tout à l'heure.
(*Ermengarde sort par le fond.*)
Mais il faudrait que la chère Irène Molloy puisse vous voir ainsi ! C'est fou ! Qu'est-ce qui peut bien vous arriver en ce moment ? Vous rajeunissez tous les jours.

Vandergelder. N'exagérons pas, Madame Lévi. Disons plus simplement qu'un homme qui se nourrit rationnellement n'a aucune raison de vieillir.

Mme Levi. Comme c'est intelligent ce que vous venez de dire !

Vandergelder. Seulement voilà, je frise la soixantaine...

Mme Levi. La soixantaine... et alors ? Il suffit de vous regarder pour voir que vous êtes le type d'homme qui devient centenaire, et en mangeant cinq repas par jour comme mon oncle Harry. A soixante ans, mon oncle Harry avait la santé et le moral d'un tout jeune homme. Montrez-moi vos mains... faites-moi confiance, je sais lire dans les lignes. (*Elle regarde ses mains.*) Oh !... oh !... Ah !... mais c'est fou ! Quelle admirable ligne de vie !

Vandergelder. Où çà ?

Mme Levi. Elle commence ici, elle finit là. Quand je dis, elle finit : c'est une façon de parler, car vous avez une ligne de vie extraordinaire..., presque interminable. Pour vous tuer, il faudra cogner pen-

dant des heures sur votre tête avec un marteau... ou vous laisser sous l'eau dix minutes... Mais revenons à nos moutons, Monsieur Vandergelder... Je suppose que vous avez encore une fois changé d'avis, non ? Et aujourd'hui, vous ne voulez plus vous marier ?

VANDERGELDER. Au contraire, je ne pense qu'à ça !

MME LEVI. Diantre...

VANDERGELDER. Madame Lévi, j'ai décidé d'épouser Madame Molloy.

MME LEVI. Décidé ? Vous ?

VANDERGELDER. Décidé ! moi !

MME LEVI. Vous... Parfait, pour une bonne nouvelle, on peut dire que c'est une bonne nouvelle. Eh bien ! mon cher il ne me reste plus qu'à vous souhaiter d'être heureux et à vous dire au revoir... (*Elle traverse la pièce comme pour s'en aller.*)

VANDELGERDER, *se précipitant pour la retenir.* Pas si vite... moi, je pensais que...

MME LEVI. Vous pensiez ?... (*Revenant sur ses pas.*) Bien sûr, j'avais une merveilleuse idée à vous soumettre... mais !... Mais vous allez épouser Madame Molloy !... Alors !

VANDERGELDER. Quel genre d'idée, Madame Lévi ?

MME LEVI. Oh ! je peux bien vous la dire... Voilà : je vous avais trouvé une autre femme.

VANDERGELDER. Une autre ?

MME LEVI. La plus extraordinaire jeune fille qui soit, l'épouse rêvée...

VANDERGELDER. Une autre... fichtre !... Quel est son nom ?

MME LEVI. Son nom ?

VANDERGELDER. Oui.

MME LEVI, *prise de court.* Eh bien !... oui... comme je vous le disais... elle s'appelle... euh ! Ernestine... Parfait... Mademoiselle Ernestine Parfait ! Mais à quoi bon tout cela, maintenant... Vous allez épouser Madame Molloy... et je ne veux pas vous donner de regrets...

VANDERGELDER. Epouser, épouser ! Les bans ne sont même pas publiés.

MME LEVI. ... Ah ! si seulement vous étiez libre... La jeune fille que j'ai découverte est un véritable petit bijou... Bien sûr, je savais que j'étais en train de trahir la malheureuse Irène Molloy... Mais c'était plus fort que moi. Ne me condamnez pas, oui, oui, je lui ai parlé de vous comme si vous étiez libre... comme si la vieille Irène Molloy n'existait pas... Bref, la charmante enfant est déjà folle de vous...

VANDERGELDER. Ernestine ?

MME LEVI. Ernestine Parfait. Evidemment, ce n'est pas le genre d'Irène Molloy. Je dirais même que c'est le type de femme opposé. Ernestine porte bien son nom : Parfait. Femme d'intérieur, esprit pratique...

VANDERGELDER. Et... elle sait faire la cuisine ?

MME LEVI. La cuisine ! Hier encore, chez elle, j'ai mangé un ragoût... Ah, taisez-vous... divin !

VANDERGELDER. Elle doit être dépensière ?

MME LEVI. Dépensière, Ernestine ? Dans son quartier, on dit qu'elle arrive à gagner de l'argent en faisant son marché.

VANDERGELDER. Gagner de... ? Vous exagérez, je ne vous crois pas.

MME LEVI. J'exagère à peine. En un mot, disons que sur le plan de l'économie, elle vous donnerait des leçons.

VANDERGELDER. ... Intéressant... et quel âge a-t-elle, Madame Lévi ?

MME LEVI. Dix-neuf... Enfin, disons vingt, vingt et un.

VANDERGELDER. Et elle connaît le mien ?

MME LEVI. Le vôtre ?

VANDERGELDER. Mon âge ?

MME LEVI. Elle croit que vous avez cinquante ans. Or, vous en paraissez quarante-cinq.

VANDERGELDER. Je frise la soixantaine.

MME LEVI. Elle frise la trentaine.

VANDERGELDER. Mais vous me disiez qu'elle avait vingt et un ans.

MME LEVI. Oui. A partir de vingt on frise la trentaine. Et puis, pourquoi s'attarder sur son âge ?

VANDERGELDER. Parce que je pourrais être son père.

MME LEVI. Justement. Voilà le sercret d'Ernestine. Elle cherche un père.

VANDERGELDER. Un père ?

MME LEVI. Oui, orpheline à trois ans, elle veut un père.

VANDERGELDER. Je ne veux point de fille. Je veux une femme.

MME LEVI. La différence ?

VANDERGELDER. Madame Lévi !... Tout de même...

MME LEVI. De ce côté-là, Ernestine est prête à tout. et vous serez son père et son mari. Je le promets.

VANDERGELDER. Et pour l'argent ?

MME LEVI. Quel argent ?

VANDERGELDER. Son argent !... Je ne veux point de femme qui soit une charge. Je veux une femme riche.

MME LEVI. Ernestine, une charge ! Vous m'amusez, Horace Vandergelder... Croyez-moi, avec elle vous économiserez 5.000 dollars par an.

VANDERGELDER. Comment cela ?

MME LEVI. Sur ce que vous aurait coûté la pauvre et vieille Irène Molloy..., mais tout cela n'est rien.

VANDERGELDER. Et si, justement...

MME LEVI. Rien, vous dis-je. Rien à côté de son physique. Ah ! si vous l'aviez vue marcher dans la rue ! A vous couper le souffle... mais elle n'en demeure pas moins modeste, réservée... virginale... Vous ne pourriez pas venir à New-York aujourd'hui ?

VANDERGELDER. Si, justement je comptais y aller cet après-midi.

MME LEVI. Non... mais c'est extraordinaire... Ah ! il faut absolument arranger quelque chose... Elle a tellement envie de vous connaître... Attendez, attendez que je réfléchisse...

VANDERGELDER. Je pourrais peut-être vous inviter à souper, un petit, un très petit souper....

MME LEVI. Hélas !... plus j'y pense... plus je me demande comment j'arriverai à trouver le temps d'organiser tout cela aujourd'hui... Voilà ce que nous allons faire. Je l'emmènerai ce soir aux Jardins Harmonia...; c'est un restaurant qui se trouve sur la Battery... vous voyez ?... Non, il n'est pas luxueux, luxueux, mais il est bien. Bon. Vous ! Faites un effort, commandez un bon dîner ,pour une fois... Non ? Vous en avez bien les moyens !

VANDERGELDER. Une fois n'est pas coutume...

MME LEVI. Alors, un petit poulet... promis ?

VANDERGELDER. Un poulet ! Vous l'aurez... mais vous m'étranglez !

MME LEVI. Et, naturellement, une bouteille de bordeaux.

VANDERGELDER. Pour quoi faire ?

MME LEVI. Pour boire ! Le bordeaux, c'est du vin !

VANDERGELDER. DU VIN ! Mais vous avez juré de me ruiner. Enfin, je me laisse entraîner, vous l'aurez !

MME LEVI. Quant à la pauvre Molloy, si nous lui disions que c'est une affaire terminée, qu'en pensez-vous ?

VANDERGELDER. Non, non, il n'en est pas question,

Madame Lévi. Naturellement, je dînerai volontiers avec Mademoiselle... Mademoiselle...

MME LEVI. « Parfait ».

VANDERGELDER. Avec Mademoiselle Parfait. Mais je ne veux pas manquer mon rendez-vous avec Madame Molloy.

MME LEVI. Molloy et Parfait ! Vous avez tort de courir deux lièvres à la fois... Mais je ne veux pas vous contrarier... Je vous attendrai donc sur l'un des bancs qui se trouve en face de la boutique de Madame Molloy vers quatre heures et demie, comme d'habitude.

(*La trappe se soulève et la tête de Cornélius apparaît.*)

CORNELIUS. Monsieur le Vice-Président, votre voiture est prête pour le défilé des Honorables Innocents.

VANDERGELDER. Appelle Barnabé. J'ai à vous parler.

CORNELIUS. Bien, Monsieur le Vice-Président. (*Et il sort en laissant la trappe ouverte.*)

MME LEVI. Essayez de vous décider vite, Monsieur Vandergelder. Il n'y a aucune raison que je passe ma vie à vous chercher les plus ravissantes New-Yorkaises et que je déçoive ces malheureuses après leur avoir mis l'eau à la bouche !

VANDERGELDER. Tout sera réglé bientôt.

MME LEVI. Je l'espère, parce que vous jouez un drôle de jeu !

VANDERGELDER. Un jeu. Pourquoi un drôle de jeu ?

MME LEVI. Vous jouez avec le système nerveux de ces femmes exquises. Elles entrevoient un instant le paradis et fffrrr... vous partez butiner ailleurs comme un gros papillon !... Il faut que cela finisse et que vous soyez marié avant la fin de la semaine. Pesez bien mes paroles. A tout à l'heure. (*Elle sort par le fond.*)

(*Cornélius et Barnabé entrent par la trappe.*)

VANDERGELDER. Ce matin je défile avec mon association et cet après-midi, je vais à New-York. Quand je serai de retour, il y aura quelques changements dans la maison. Je veux bien vous dire quels seront ces changements, mais je vous interdis d'en parler autour de vous. Quand je reviendrai, vous aurez une maîtresse !

BARNABÉ, 17 *ans, un visage tout rond. Des yeux candides. Un tablier vert.* Mais je suis trop jeune pour avoir une maîtresse, Monsieur Vandergelder !

VANDERGELDER. Il ne s'agit pas de toi, crétin, mais de moi. Je vais prendre une femme et vous aurez une maîtresse. Maîtresse dans le sens : patronne... Compris ? Alors, tenez vos langues.

CORNELIUS, *allant vers lui, la main tendue.* Félicitations, Monsieur Vandergelder, et présentez mes hommages à la dame.

VANDERGELDER. Je ne te paie pas pour présenter des hommages. Retournez au magasin.

(*Les deux commis descendent l'échelle. Barnabé le premier.*)

Avez-vous une question à me poser avant mon départ ?

CORNELIUS. Oui, Monsieur Vandergelder, j'aimerais savoir si le premier commis a bien droit à un soir de sortie par semaine.

VANDERGELDER. Et puis quoi, encore ? Quand j'avais ton âge, je me levais à cinq heures du matin, je ne fermais jamais le magasin avant dix heures du soir, et je restais debout encore une heure ou deux pour faire les comptes ! Le monde est sur la pente savonneuse ! Vous restez au lit comme des courtisanes jusqu'à six heures ! Et le soir, hop ! dès neuf heures, vous vous précipitez pour fermer la porte du magasin sans penser un seul instant au client retardataire ! C'est du propre ! Non, monsieur, vous resterez au magasin comme d'habitude, et les vendredis et samedis, vous laisserez le magasin ouvert jusqu'à dix heures du soir ! Tu as bien compris ? C'est la première fois que je quitte le magasin pour vingt-quatre heures. En revenant, je veux que tout soit impeccable. Si jamais je découvre la moindre bêtise, je te fous à la porte ! C'est clair ! Une soirée libre ? Est-ce que tu crois que j'en ai eues moi, des soirées libres ?... (*Avec complaisance.*) Si j'avais eu des soirées libres, je ne serais pas où j'en suis aujourd'hui !... (*Il sort à droite.*)

BARNABÉ, *le regardant partir.* Oh ! il a fait peur aux chevaux. Ils ont manqué s'enfuir. Hou ! Hou ! Cornélius ! A quoi penses-tu ?

CORNELIUS, *ne pouvant sortir de sa rêverie.* Premier commis ! Le premier commis a été promu premier commis...

BARNABÉ. Ça ne te plaît pas ?...

CORNELIUS. Et si tout se passe très, très bien, dans dix ans, je serai encore une fois promu premier commis ! A trente-trois ans, je n'ai toujours pas droit à une soirée libre ! A quel âge pourrais-je commencer à vivre ?

BARNABÉ. Mais ne pourrais-tu pas commencer à vivre le dimanche ?

CORNELIUS. Le dimanche ? Impossible. D'abord il faut aller deux fois à l'église. Ensuite, le dimanche est un jour respectable où chacun passe sa journée à épier son voisin. Tu me diras : et les vacances ? Parlons-en ! Qu'avons nous fait, l'an dernier, pour Noël ? Ah ! oui ! Toutes les boîtes de tomate étaient pourries et elles ont explosé... et il a fallu tout nettoyer... Dis-moi, Barnabé, c'est cela que tu appelles vivre ?

BARNABÉ, *que le seul souvenir de l'odeur incommode et, se pinçant le nez.* Non ! ! !

CORNELIUS, *se levant et soudain résolu.* Combien as-tu d'argent ? Je veux dire d'argent dont tu puisses disposer tout de suite.

BARNABÉ. Dans les trois dollars. Pourquoi, Cornélius ?

CORNELIUS. Toi et moi, nous partons pour New-York.

BARNABÉ. Cornélius ! C'est impossible ! Nous ne pouvons pas fermer le magasin...

CORNELIUS. Barnabé... Il y a un grand nombre de boîtes de tomates qui ne demandent qu'à exploser.

BARNABÉ. Oh ! là là... Comment le sais-tu ?

CORNELIUS. Je sais qu'elles sont gonflées à craquer, tu comprends ? A craquer ! Et qu'il suffira de jeter une petite allumette enflammée par en-dessous ! Alors, crois-moi, cela sentira si mauvais que les clients ne pourront même pas approcher du magasin pendant au moins vingt-quatre heures... Et cela nous fait une soirée de libre ! Partons pour New-York, Barnabé ! Viens, nous allons vivre ! Je veux faire mon plein d'aventures pour tenir le coup jusqu'au moment où je serai associé ! File... mettre tes habits du dimanche...

BARNABÉ. Qu...oi ?

CORNELIUS. Oui, je ne blague pas. Nous allons faire un bon repas. Et puis après nous vivrons dangereusement. Cela se terminera peut-être en tôle, mais nous nous serons bien amusés.

BARNABÉ. Oh ! là là !

CORNELIUS. J'oubliais le principal. Nous ne rentrerons pas à Yonkers avant d'avoir embrassé une fille !

BARNABÉ. Oh ! là là ! Mais, Cornélius, ce n'est pas possible, tu n'en connais pas !

CORNELIUS. J'ai trente-trois ans. Il est temps de faire connaissance.

BARNABÉ. Oui, mais je n'ai que dix-sept ans, et je suis moins pressé...

CORNELIUS. Pas de veulerie s'il te plaît ! Ecoute, Barnabé, dans le pire des cas, qu'est-ce qui peut nous arriver, hein ? D'être fichus à la porte ? Eh bien ! on s'engagera dans l'armée.

BARNABÉ. Et moi qui croyais que tu voulais devenir associé de Vandergelder ?

CORNELIUS. Pourquoi pas ? Il vieillit, c'est dans l'ordre des choses. Un jour il aura besoin de moi, que je le veuille ou non.

BARNABÉ. Associé ! Tu te rends compte !

CORNELIUS. C'est naturel. A force de monter, on arrive au sommet. Un jour, toi et moi, nous serons des Vandergelder.

BARNABÉ. Moi, un Vandergelder ! Oh ! là là ! Jamais de la vie ! Je veux bien monter en grade... ça oui ! mais de là à devenir un Vandergelder ! Jamais !

CORNELIUS. Ça va ! On connaît la chanson ! Tu dis, moi, quand je serai riche, je ne changerai pas, je resterai le même homme. Et puis, tu deviens riche et, au bout de trois mois, tu es un Vandergelder.

BARNABÉ. Oh !... pas moi, moi je...

CORNELIUS. Toi, comme les autres. Vois-tu, Barnabé, ce qui serait merveilleux, ce serait un bonhomme qui aurait le cœur d'un pauvre et qui pourrait manger comme un riche.. seulement, voilà, on n'a jamais vu ça et on ne le verra jamais. Un jour, nous serons des Vandergelder. Alors, pourquoi ne pas essayer d'en profiter tout de suite, pendant que nous sommes encore jeunes... Tu viens, Barnabé ?

BARNABÉ, *aux prises avec ses craintes.* Je... mais Vander... je... Oh !... voil... Gert... l'horrible Gertr.., (*Se décidant soudain.*) Oui, Cornélius !
(*Entrent Gertrude, Mme Levi et Ermengarde. Les commis descendent par la trappe, Cornélius en dernier.*)

MME LEVI. Monsieur Hackl ? Les bagages de Mademoiselle sont bien à la gare ?

CORNELIUS. Oui, Madame Levi ! (*Il ferme la trappe.*)

MME LEVI. Jette un dernier coup d'œil, Ermengarde !...

ERMENGARDE. Quoi ?

MME LEVI. Un dernier coup d'œil sur la maison de ton enfance ! Je me souviens très bien du jour où j'ai quitté ma maison... J'ai henni comme une jeune pouliche... et je suis partie.
(*Ermengarde et Gertrude sortent.*)

ERMENGARDE, *en chemin.* Dis-moi, Gertrude, tu crois vraiment que je peux me marier ainsi... ? Une pouliche... je veux dire une jeune fille doit prendre toutes les précautions...
(*Mme Levi est seule. Elle s'adresse au public.*)

MME LEVI. Vous savez, plus j'y pense, plus je crois que je ferai tapisser cette pièce avec du papier bleu... Oui, avec du papier bleu !
(*Elle sort et rejoint les autres femmes. Barnabé remonte du sous-sol, regarde de tous côtés, puis s'étend sur le plancher, en regardant par la trappe ouverte.*)

BARNABÉ. Tout va bien ici, Cornélius... Cornélius ! Tiens la bougie droite un moment. La rangée du fond, non ! maintenant celle d'en haut... Oui ! Elles sont gonflées..., mais gonflées à craquer... Ah !
(*Bang ! Détonation.*)
Oh ! là là là !
(*Bang ! Bang !*)
Cornélius, vite, cela commence déjà à sentir... (*Il se lève et danse dans la pièce en se pinçant le nez.*)

CORNELIUS, *sortant rapidement de la trappe.* Va mettre tes habits du dimanche, Barnabé ! Nous partons pour New-York !
Tandis qu'ils quittent la scène, on entend une grande explosion et des dizaines de boîtes de conserves jaillissent de la trappe et retombent sur le plancher et tombe le

RIDEAU

acte 2

New-York. L'après-midi. Le magasin de chapeaux de Madame Molloy.

MME MOLLOY. Que tu es bête, Minou ! C'est Horace Vandergelder que je vais épouser. Te voilà fixée.

MINOU. Mais, Madame Molloy, je ne vous avais rien demandé. Jamais je n'aurais osé vous poser une question aussi intime !

MME MOLLOY. Allons, allons, voilà une heure que tu m'agaces avec tes allusions. Eh bien ! maintenant, tu sais. Si Horace me demande d'être sa femme, je lui dirai : « Oui ». (*Elle rentre dans la pièce en passant sous le store. Elle chante bruyamment*).

MINOU. Je sais que ce ne sont pas mes affaires, mais...

MME MOLLOY. Parle plus fort, Minou, je ne t'entends pas...

MINOU. Je vous demandais si vous... si vous...

MME MOLLOY, *qui se trouve maintenant affairée derrière le comptoir.* Minou, tu recommences ! Si tu veux parler, parle... Tu voulais me demander si j'aime Horace Vandergelder. Evidemment non. Mais j'ai deux bonnes raisons pour l'épouser. Minou mets quelque chose sur cette capeline... Elle n'est pas assez laide.

MINOU, *attrapant le chapeau sur la table.* Pas assez laide !

MME MOLLOY. Pour être vendue. Je connais mes clients. Attends..., mets... mets... Ah oui ! mets cette vieille éponge.

MINOU. Une éponge sur un chapeau ! Madame Molloy, vous n'êtes pas de bonne humeur, aujourd'hui !

MME MOLLOY. Tout d'abord, je veux l'épouser parce que j'en ai par-dessus la tête d'être modiste ! Je hais ce métier depuis le premier jour... et pour te dire tout ce que j'ai sur le cœur : les chapeaux me dégoutent ! (*Elle recommence à chanter.*)

MINOU. Moi, il y en a que je trouve très jolis.

MME MOLLOY, *traversant la scène pour aller jusqu'à la devanture avec deux chapeaux.* Deuxièmement, je ne veux plus passer pour une gourgandine. Alors que je suis tout juste le contraire ! (*Elle se faufile à nouveau sous le store.*)

MINOU. Personne n'a jamais dit que vous étiez une gourgandine !

MME MOLLOY, *à genoux, regardant par-dessus le store.* Minou, tu es trop bête. Qui dit modiste dit gourgandine ! Voilà pourquoi, la plupart du temps, les femmes qui entrent au magasin ne viennent pas pour acheter des chapeaux, mais pour voir de quoi j'ai l'air !

MINOU. Oh !

MME MOLLOY. Cela les excite de me soupçonner. Mais elles ne sont pas tout à fait sûres, alors elles reviennent. Si elles avaient la preuve de ma « mauvaise conduite », elles ne remettraient plus les pieds ici. Crois-moi. Est-ce que je vais au restaurant ? Non. Cela me ferait du tort. Est-ce que je vais au bal, au théâtre, à l'Opéra ? Pas davantage ! Cela me ferait du tort ! Voilà ma vie ! Et si tu me vois avec un homme, tu peux être sûre que c'est un plumassier ou un marchand de peaux de lapins. Dégoûtant ! (*Regardant à travers la vitre.*) Tiens ! qui sont ces deux jeunes gens assis sur un banc ? Crois-moi sur parole, Minou... De deux choses l'une : ou bien j'épouse l'horrible Vandergelder... ou je change d'existence en moins de temps qu'il ne faut pour le dire ! Et je ferai tous les bals, tous les théâtres, et tous les opéras de New-York ! (*Elle retourne au centre du magasin en chantant.*)

MINOU. Je ne trouve pas M. Vandergelder séduisant.

MME MOLLOY. Parle plus fort, je n'entends rien.

MINOU. Je dis que je ne le trouve pas séduisant.

MME MOLLOY. Horace ? Evidemment, mais je crois qu'il sera un ennemi idéal.

MINOU. Quoi ?

MME MOLLOY. Je te choque ? Et pourtant, à ton âge, tu devrais savoir que ce qu'il y a de meilleur dans le mariage, ce sont les haines, les disputes, les conflits entre époux. Le reste est sans intérêt.

MINOU, *mettant ses doigts dans les oreilles.* Je ne veux pas entendre de pareilles horreurs.

MME MOLLOY. Feu Peter Molloy, Dieu ait son âme, était un champion de la querelle. Moi je plains la femme dont le mari fiche le camp au moment où la dispute va commencer. Peter Molloy, lui, restait, et il était capable de se quereller avec moi pendant des heures. Il lui arrivait de m'envoyer à travers la figure tout ce qui lui tombait sous la main ! Ah ! il m'a donné de grandes joies... Quand je me sentais lasse, j'entamais une discussion avec Peter et aussitôt le sang commençait à circuler dans mes veines et je rajeunissais de dix ans. Je suis persuadée qu'Horace Vandergelder sera un adversaire redoutable... Voilà pourquoi je l'épouse...

MINOU. Tout ce que vous dites est abominable.

MME MOLLOY. Tu manques d'imagination... ou d'expérience, Minou !

MINOU, *à la fenêtre.* Oh ! Madame Molloy, les deux hommes qui sont dans la rue...

MME MOLLOY. Eh bien ! dis !

MINOU. On dirait qu'ils se dirigent vers la boutique...

MME MOLLOY. Bravo, qu'ils viennent ! Mieux vaut tard que jamais ! Je te donne le plus jeune...

MINOU. Vous avez mangé du tigre, aujourd'hui !

MME MOLLOY, *s'est assise sur la table pendant que Minou enlève les pantoufles de feutre qui recouvraient ses chaussures.* Je ne sais pas si j'ai mangé du tigre, mais je te promets que je vais m'occuper du plus âgé. Et nous allons nous payer une de ces aventures ! Ah ! avoir des aventures ! Pourquoi la terre entière aurait-elle des aventures, sauf moi ? Dis-moi, Minou. Est-ce que je ne suis pas assez drôle, ou est-ce que je manque de technique ? Minou... Ils vont entrer. Viens dans l'atelier. Nous allons les faire attendre deux ou trois minutes.

MINOU. Mais, Madame... et mon travail ?

MME MOLLOY, *courant vers l'atelier.* Allons, Minou, dépêche-toi !

(*Elles disparaissent dans l'atelier. Barnabé et Cornelius entrent en courant. Ils laissent la porte ouverte derrière eux. Ils ont leurs habits du dimanche et paraissent guindés. Cornélius porte un chapeau melon et Barnabé un chapeau de paille trop grand pour lui.*)

BARNABÉ. Personne !

CORNELIUS. Pourtant j'ai vu deux femmes. Elles étaient ici. (*Il retourne vers la porte et regarde dans la rue.*) D'où il est, il ne peut pas nous voir... (*Ils reviennent dans la pièce.*) En tout cas, on doit rester ici jusqu'à ce qu'il s'en aille.

BARNABÉ. Qu'est-ce qu'il peut bien faire, sur ce banc ? Ça peut durer longtemps !

CORNELIUS. Si les femmes reviennent, nous leur ferons la causette jusqu'à ce qu'il ait quitté son banc. On leur dira qu'on est entré pour acheter un chapeau. Combien te reste-t-il ?

BARNABÉ, *comptant ses sous.* 40 cents pour le train, 70 pour le dîner, 20 cents pour voir la baleine... et 1 dollar que j'ai perdu, reste 70 cents !

CORNELIUS. Et moi, j'ai un dollar 75. Si au moins, je savais combien ça peut coûter, un chapeau !

BARNABÉ. Ça c'est une aventure, Cornelius, hein ?

CORNELIUS. Pas encore, mais ça peut en devenir une...

BARNABÉ. Pour moi, c'en est déjà une. Tu te rends compte !... On se balade toute la journée dans New-York, rien n'arrive. Puis on prend la rue la moins fréquentée de la ville et quelle est la première personne qu'on rencontre ? Monsieur Vandergelder ! (*Il va à la porte.*) Et tu n'appelles pas ça une aventure... Mais ! Cornelius ! Voilà Madame Lévi, maintenant ! Oh ! Elle va s'asseoir à côté de lui...

CORNELIUS. Et alors ? Il n'y a rien d'étonnant... Nous ne connaissions qu'une personne qui habite New-York, et hop !... la voilà ! C'est tout.

BARNABÉ. En tout cas, si notre aventure ne faisait que commencer maintenant, je serais trop fatigué pour en profiter... Dis, Cornelius, pourquoi n'est-ce pas une aventure ce qui nous arrive ?

CORNELIUS. Pose pas de questions. Quand tu auras une vraie aventure, tu le sauras, crois-moi.

BARNABÉ. C'est pas sûr... Cornélius, sois gentil, convenons d'un signal pour le cas où nous aurions une *vraie* aventure... Je ne sais pas moi, tu me dirais... « pudding » par exemple... Oui, c'est cela, « pudding »... Tu diras « pudding » quand l'aventure commencera.

CORNELIUS. Je me demande où peut être la patronne de ce magasin. Quel est son nom, déjà ?

BARNABÉ. Madame Molloy, chapeaux pour dames.

CORNELIUS. Ah oui ! il faudrait tout de même que je sache ce que je vais lui dire quand elle viendra... (*S'adressant au comptoir vide.*) « Bonjour, Madame Molloy ! Quelle belle journée, n'est-ce pas ? Mon ami et moi, nous cherchons depuis des heures de jolis chapeaux... »

BARNABÉ. Tu es épatant, Cornélius.

CORNELIUS. « Bonjour, Madame Molloy. Quelle belle journée !... » Dis donc, il faudra lui faire croire que nous sommes très riches... (*Il met une main dans sa poche, et l'autre sur le dossier d'une*

chaise.) « Bonjour, Madame Molloy... » Toi, tu surveilleras la porte pendant que je lui parlerai. « Quelle belle journée. Mon ami et moi, nous cherchons depuis des heures... »

(*Madame Molloy entre, venant de l'atelier, et s'installe derrière le comptoir.*)

MME MOLLOY. Excusez-moi de vous avoir fait attendre. Bonjour, Messieurs.

CORNELIUS, *enlevant son chapeau.* Hackl, Cornélius !

BARNABÉ, *enlevant le sien.* Tucker, Barnabé !

MME MOLLOY. Très honorée, Messieurs. Puis-je faire quelque chose pour vous ? Voulez-vous vous asseoir ?

CORNELIUS. Volontiers !

(*Les deux commis mettent leur chapeau sur la table et s'asseyant devant le comptoir, face à Mme Molloy.*)

Voyez-vous, Madame Molloy, nous cherchons des chapeaux. Nous en avons cherché partout. Et partout, on nous a dit : « Allez chez Madame Molloy. » Et nous voilà !

MME MOLLOY. C'est très flatteur pour moi... Alors, vous aimeriez choisir quelques petits chapeaux.

CORNELIUS. De grands chapeaux, oui, Madame Molloy !

(*Coup de pied à Barnabé qui, aussitôt.*)

BARNABÉ. Oui, Madame Molloy, de grands chapeaux...

CORNELIUS. Il nous en faudra cinq ou six, n'est-ce pas, Barnabé ?

BARNABÉ. Six ou cinq. Plutôt cinq.

CORNELIUS. Il faut vous dire, Madame, que le prix de ces chapeaux nous est indifférent...

MME MOLLOY. Pourtant, Monsieur Hackl.

CORNELIUS. Absolument indifférent... (*Se levant et allant regarder par la porte d'entrée.*) Ah ! voilà une vue extraordinaire ! Et animée !... Il y a tout le temps quelque chose de nouveau. Des passants, des...

(*Barnabé court le rejoindre.*)

MME MOLLOY. Vous êtes de New-York, Monsieur Hackl ?

CORNELIUS. Non, Madame, des environs ! Barnabé, surveille la rue. Tu ne verras pas ça tous les jours à Yonkers.

BARNABÉ, *s'agenouillant près de la porte d'entrée pour mieux regarder.* Si, justement !

CORNELIUS. Non, pas comme ça...

MME MOLLOY. Votre... votre «amie » ne pourrait-elle vous accompagner un de ces jours pour essayer les chapeaux ?

CORNELIUS, *s'asseyant sur le comptoir.* Surtout pas ; je veux lui faire une surprise !

MME MOLLOY. Bon, je n'insiste pas, mais, vous savez, il est très difficile de choisir pour quelqu'un quand on ne connaît pas son goût...

CORNELIUS. Elle a le même goût que moi.

MME MOLLOY. Et le tour de tête ?

CORNELIUS, *passant un centimètre autour de la tête de Mme Molloy.* Le même que vous. Exactement le même.

MME MOLLOY. Dites-moi, votre jeune ami a l'air de s'intéresser énormément à ce qui se passe dans la rue, Monsieur Hackl ?

CORNELIUS. Oh oui ! Parfaitement. Il a raison, d'ailleurs.

MME MOLLOY. Vous avez dit que vous veniez de... ?

CORNELIUS. De Yonkers !

MME MOLLOY. Yonkers ?

CORNELIUS. Yonkers ! Oui, Yonkers ! (*La regardant dans les yeux.*) Ah ! il faut connaître Yonkers Madame Molloy ! La rivière Hudson ! Les tilleuls sur la place ! Une maison de sept étages ! Ah ! Yonkers, il y en a qui disent que c'est la plus belle ville du monde.

MME MOLLOY. Pas possible !

CORNELIUS, *la fixant toujours.* Si ! Et si vous aviez prochainement un dimanche de libre... je... enfin, nous aimerions vous montrer Yonkers. Vous savez, c'est aussi un lieu historique !

MME MOLLOY C'est très aimable à vous... Enfin, je ne dis pas non... je... Peut-être pourrions-nous regarder les chapeaux ? (*Elle sort deux chapeaux de sous le comptoir et va vers le fond.*)

CORNELIUS, *la suivant.* Etes-vous... je veux dire : avez-vous un... Enfin, *Monsieur* Molloy aimerait peut-être, lui aussi, visiter Yonkers... ?

MME MOLLOY. Oh !... je suis veuve, Monsieur Hackl.

CORNELIUS, *gaiement.* Vous êtes vraiment veuve ! (*Soudain, tristement.*) Comme c'est triste. Je suis sûr que Monsieur Molloy aurait aimé Yonkers.

MME MOLLOY. Sans doute... Et, maintenant, regardons un peu ces chapeaux... Votre amie est blonde ou brune ?

CORNELIUS. Ne vous frappez pas pour ça ! Le chapeau que vous choisirez lui ira à merveille.

MME MOLLOY. Vous croyez ? (*Lui en montrant un.*) Que dites-vous de celui-ci ?

CORNELIUS, *baba d'admiration.* Barnabé... (*Soudain agacé.*) Barnabé, regarde...

(*Barnabé tourne la tête, regarde, rit bêtement et reprend sa faction à la porte.*)

Madame Molloy, je n'ai jamais vu de chapeau aussi joli...

(*Barnabé se faufile sous le store jusqu'à la vitrine.*)

MME MOLLOY. Votre ami a une conduite étrange, Monsieur Hackl !

CORNELIUS. Barnabé ! Arrête ta « conduite étrange ». Dès que la rue est calme et vide, reviens faire causette avec nous. Entendu ? Qu'est-ce que je disais ? Ah oui ! Madame Molloy, vous devriez connaître Yonkers !

MME MOLLOY, *retirant le chapeau.* Le fait est que j'ai un ami à Yonkers. Vous le connaissez peut-être ? On a toujours l'air bête quand on demande cela, n'est-ce pas ?

(*Ils se mettent à rire tous les deux et l'on sent que leur sympathie croît. Madame Molloy se dirige vers le comptoir avec des chapeaux plein les mains. Cornélius la suit.*)

C'est un Monsieur Vandergelder.

CORNELIUS, *s'arrêtant soudain.* Qui ?... avez-vous dit ?...

MME MOLLOY. Alors vous le connaissez ?

CORNELIUS. *Horace* Vandergelder ?

MME MOLLOY. Lui-même.

CORNELIUS. Le connaître ? Moi ? Non ! (*Regardant Barnabé.*) Non ! Non !

BARNABÉ. Non ! Non !

CORNELIUS, *se met à marcher de long en large, cherchant visiblement un endroit pour se cacher.* Excusez-moi, Madame Molloy, mais votre magasin est vraiment joli. (*Il la regarde fixement en souriant et se dirige vers la porte de l'atelier.*) Et cette porte donne sur quoi ? (*Il l'ouvre et est aussitôt terrorisé par la sonnette que l'ouverture déclenche.*)

MME MOLLOY. Mais ! Monsieur Hackl, c'est mon atelier !

CORNELIUS. Ici, tout est intéressant ! (*Il regarde sous le comptoir.*) Le moindre coin, la moindre porte, Madame Molloy ! Barnabé ! Admire ces portes ! et ces armoires ! (*Il ouvre la porte d'une armoire.*) Intéressant ! *Profondément* intéressant ! Manteaux

de dames (*Il rit.*) Barnabé ! Tu apprécieras la table ! Un meuble qui vaut son pesant d'or. Barnabé... Tu vois cet étonnant dessus de table qui tombe jusqu'au plancher ! (*Il étend ses jambes sous la table.*)

MME MOLLOY, *sortant un chapeau d'une boîte qu'elle a prise à gauche, dans l'armoire.* Votre petite amie aimerait peut-être ce chapeau de paille d'Italie ? D'après ce qu'on m'a dit, Monsieur Vandergelder serait à Yonkers un homme très important et très estimé.

CORNELIUS. C'est un garçon délicieux, Madame Molloy.

MME MOLLOY. Oh oui ! il est exquis.

CORNELIUS, *souriant avec une extrême douceur.* On ne lui connaît qu'un défaut : son avarice qui est déjà légendaire. Mais à part cela, comme vous le disiez vous-même : il est exquis.

MME MOLLOY. Beaucoup d'amis ?

CORNELIUS. Oh !... oui... cinq ou six.

BARNABÉ. Cinq.

CORNELIUS. Il doit venir ici de temps en temps pour vous voir, non ?

MME MOLLOY, *détachant ses yeux du miroir où elle se regardait en mettant un chapeau.* Cet été, nous porterons des rubans qui pendront dans le dos. Oui, et pour ne rien vous cacher, je l'attends cet après-midi même. (*Elle enlève son chapeau.*)

CORNELIUS. Ah !... Eh bien ! je crois que... Barnabé... je crois que nous allons...

MME MOLLOY. ...voir d'autres chapeaux, n'est-ce pas ?

BARNABÉ. Sauve qui peut ! (*D'un bond, il saute de la vitrine sous la table.*)

CORNELIUS, *entrant dans l'armoire.* En nous excusant, Madame Molloy...

MME MOLLOY. Messieurs ! Monsieur Hackl ! Cessez ce jeu et revenez...

CORNELIUS, *sortant la tête du placard.* Aidez-nous, Madame, sans chercher à comprendre. Nous vous expliquerons plus tard.

MME MOLLOY. Mais, Monsieur Hackl...

CORNELIUS. Nous sommes innocents, sachez-le.

MME MOLLOY. Cela ne m'explique pas votre stupéfiante attitude, Messieurs.

BARNABÉ. Cornélius ! Cornélius ! Pudding !

CORNELIUS, *crié.* Pudding !

(*Ils disparaissent dans leur cachette. Entrent Mme Lévi et Vandergelder. Il porte un costume à carreaux extrêmement voyant et un melon vert. Il a dans une main une boîte de chocolats, dans l'autre sa canne.*)

MME LEVI. Bonjour, ma petite Irène. Bonjour, ma chérie. (*Elles s'embrassent.*) Vous avez très bonne mine aujourd'hui.

MME MOLLOY. Je ne m'attendais pas du tout à vous voir, chérie, et Monsieur Vandergelder qui nous fait la bonne surprise de venir à New-York !

VANDERGELDER, *se balançant sur ses jambes avec une certaine complaisance.* Madame Molloy ! Bonjour ! (*Ils se serrent la main, Mme Molloy lui apporte une chaise. Il s'assied à gauche de la table.*)

MME LEVI. Oui, notre Vendergelder est à New-York. On peut donc dire que Yonkers est décapitée ! (*Changeant de ton.*) Irène, nous étions venus vous faire une petite visite, mais nous ne voulions pas vous déranger.

MME MOLLOY, *avançant une chaise pour la Lévi à droite de la table.* Mais vous ne me dérangez pas. Je suis ravie, au contraire. (*Elle aperçoit soudain, sur la table, les chapeaux des garçons ; elle met des fleurs sur le melon de Cornélius et drape un morceau d'étoffe autour du panama de Barnabé.*)

VANDERGELDER. Nous avons attendu dehors un bon moment.

MME LEVI. Oui, figurez-vous que notre ami avait cru voir entrer chez vous deux clients... *deux hommes.*

MME MOLLOY. Des hommes, Monsieur Vandergelder ! Et puis, quoi encore ?

MME LEVI. Alors, nous allons nous asseoir une minute ou deux.

MME MOLLOY, *essayant de les entraîner vers l'atelier.* Avant de vous asseoir... (*Elle les pousse littéralement.*) avant de vous asseoir, j'aimerais vous montrer... mon atelier.

MME LEVI. Ah ! Alors moi je reste ici... je le connais par cœur, votre atelier. Ne vous occupez pas de moi, j'essaierai des chapeaux...

MME MOLLOY. Non, Dolly, venez aussi... J'ai quelque chose à vous montrer...

(*Mme Lévi entre dans l'atelier.*)

Quant à vous, cher Monsieur, j'ai un conseil à vous demander. Vous ne pouvez pas savoir comme il est difficile pour une femme seule d'être dans les affaires. A chaque instant, j'ai besoin des conseils d'un homme compétent, d'un homme... d'un homme comme vous !

(*Vandergelder entre dans l'atelier. Mme Molloy le suit après avoir crié à l'intention de nos compères.*)

Je ferme la porte ! (*Elle la ferme...*)

(*Cornélius risque un œil, puis la tête. Enfin, il sort prudemment de l'armoire en laissant la porte ouverte. Armoire ou placard.*)

CORNELIUS. Psst !

BARNABÉ, *sortant la tête de dessous la table.* On file, hein ?

CORNELIUS. Pas question. Si on filait, comme tu dis, Madame Molloy serait en droit de nous trouver bien mal élevés. Non, j'ai simplement besoin de me dégourdir les jambes.

BARNABÉ. Qu'est-ce qu'on fera, Cornélius, lorsqu'il sera parti ? Il faudra bien rentrer.

CORNELIUS. Je n'en sais rien encore. Tout ce que je peux te dire, c'est qu'elle me plaît... Je ne veux pas qu'elle me prenne pour un mufle... Je crois que je vais lui acheter un chapeau. On pourra toujours rentrer à pied même si ça nous prend toute la nuit. Ah ! si je pouvais savoir combien ça coûte, un chapeau ! Barnabé, donne-moi tout l'argent que tu as sur toi.

(*Comme il se penche pour prendre l'argent, il éternue. Tous les deux retournent dans leur cachette, affolés, mais en ressortent bientôt.*)

Zut ! c'est tous ces parfums dans l'armoire qui m'ont chatouillé le nez... mais, tu sais, j'aime bien être là-dedans... ça sent... ah ! ça sent... mon vieux, ça sent l'éternel féminin !

BARNABÉ. Eh bien ! moi, sous la table, ça sent le tapis ! Si j'avais un oreiller, ce serait le paradis.

CORNELIUS, *prenant un manteau dans l'armoire.* Tiens, voilà un oreiller ! Je le plie pour qu'il ne soit pas chiffonné... Là. Tu sais, les femmes n'aiment pas que leurs manteaux soient chiffonnés.

BARNABÉ. Magnifique. Maintenant, je me couche. Je pourrai écouter tranquillement ce que dira Monsieur Vandergelder.

(*Cornélius se dirige lentement vers le psyché, répétant sur un ton rêveur les paroles de Madame Molloy.*)

CORNELIUS. Cet été nous porterons des rubans qui pendront dans le dos...

BARNABÉ. Je peux me déchausser, Cornélius ?

(*Cornélius ne répond pas. Il se dirige vers la

rampe et s'adresse au public avec la sincérité la plus naïve et la plus totale.)

CORNELIUS. Ce n'est pas merveilleux, le monde ? Allons, c'est formidable ! Pendant que nous croupissons dans des trous comme Yonkers, des créatures exceptionnelles comme Madame Molloy se promènent dans New-York et nous ne soupçonnons même pas leur existence ! C'est fou ! Je ne sais pas si vous pouvez voir de votre place (*Il montre le coin de son œil droit.*) l'endroit où son œil, sa joue et son front se rejoignent. Vous pouvez ? N'est-ce pas ! Et son regard qui est une sorte de feu d'artifice permanent ! Je vous le dis tout net : la plus grande réussite de Dieu, c'est la jolie femme. Vous me direz : et les chutes du Niagara ? Et les pyramides ? Je vous réponds : zéro. Bien, à Yonkers, il y en avait tout le temps qui venaient au magasin pour faire leurs achats, je leur disais : « Oui, Madame » ou « Cela fait soixante-quinze cents, Madame » et je les contemplais. Mais, aujourd'hui, j'ai enfin pu parler avec une femme, d'égal à égale... et quelle femme ! Selon moi, la plus belle qui ait jamais existé ! Elles sont si différentes des hommes ! Tout ce qu'elle disent est si... inattendu que vous avez toujours envie de rire. (*Il rit.*)
Elles ne sont pas différentes des hommes, les femmes ? Je vous le dis, c'est fou. Et elles sont terriblement mystérieuses, aussi ! Vous ne pouvez jamais savoir ce qui se passe dans leurs têtes. Elles sont masquées, elles restent masquées. Vous pourriez vivre avec une femme cent ans, le jour de sa mort, vous ne sauriez pas si elle vous a aimé ou non. En ce moment précis, je suis en danger, je cours le risque de perdre ma situation, de gâcher mon avenir, etc., etc. Eh bien ! je m'en fous. Et si tout cela se termine par les travaux forcés à perpétuité, je serai le forçat qui aura connu une fois dans sa vie une journée inoubliable. Barnabé !

BARNABÉ. Laisse-moi dormir.

CORNELIUS, *s'agenouillant pour être à la hauteur de Barnabé.* Non ! Nous ne pourrons pas encore rentrer à Yonkers. Tu devines pourquoi ?

BARNABÉ. Non, pourquoi ?

CORNELIUS. Ecoute, Barnabé. Jusqu'ici nous avons eu un bon repas, nous avons eu une aventure, nous avons manqué d'être arrêtés. Pour que la journée soit parfaitement réussie et que nous puissions rentrer à Yonkers il ne nous reste plus qu'à...

BARNABÉ. Cornélius ! Tu ne comptes pas embrasser Madame Molloy ?

CORNELIUS. Qui sait ?

BARNABÉ. Mais elle ne te laissera pas faire...

CORNELIUS. Innocent Barnabé ! Innocent Barnabé qui ne sait pas que les gens n'ont qu'une idée en tête : embrasser, embrasser, embrasser !

BARNABÉ, *après avoir réfléchi et, humblement.* Je commence à comprendre les rêves que je fais.

(*Mme Lévi entre, venant de l'atelier.*)

MME LEVI. Une seconde, Irène, mais il faut absolument que je retrouve mon mouchoir.

(*Cornélius, surpris par l'arrivée de Mme Lévi, commence à se diriger tout doucement et à quatre pattes vers l'armoire, comme si la lenteur de ses mouvements le rendait invisible. Mme Lévi se penche par-dessus le comptoir et le regarde faire. Généralement les rires du public permettent à Cornélius d'atteindre l'armoire puis de s'y enfermer, pour enfin rouvrir la porte et sortir la tête, le regard implorant.*)

MME LEVI. Mais, Monsieur Hackl, je vous croyais à Yonkers.

CORNELIUS. J'y suis souvent, Madame Lévi. Oh ! Madame Lévi, soyez gentille, ne dites rien à Monsieur Vandergelder. Je vous expliquerai tout plus tard.

BARNABÉ, *sortant la tête de la table.* Nous n'avons rien fait de mal, Madame Lévi !

MME LEVI. Qui est cet affreux galopin ?

BARNABÉ. C'est Barnabé Tucker... Je suis en visite !

MME LEVI, *regardant derrière le comptoir et sous ses jupes.* Où sont les autres ?

CORNELIUS. Il n'y a pas d'autres. Seulement nous deux.

MME LEVI. Deux vieux amis d'Irène Molloy, n'est-ce pas ?

CORNELIUS. Pas du tout. Nous ne la connaissions pas, il y a cinq minutes... Mais nous l'aimons déjà..., beaucoup, n'est-ce pas, Barnabé ? Je crois qu'elle est la plus belle femme du monde. Je suis prêt à le crier sur les toits.

MME LEVI. Et naturellement, de son côté, elle trouve que vous êtes le plus beau mâle des deux Amériques ?

CORNELIUS. Absolument pas. Je ne sais même pas si elle me considère comme un être vivant...

MME LEVI. Rassurez-vous : elle n'a pas indiqué le chemin de son armoire à un mort. Au fait, Monsieur Hackl, à votre place, je retournerais très vite dans cette armoire. Quelqu'un peut entrer ici d'une minute à l'autre.

(*Cornélius disparaît dans l'armoire. Mme Lévi s'assied nonchalamment sur le siège de droite. Entre Mme Molloy.*)

MME MOLLOY, *laissant la porte ouverte et regardant autour d'elle avec inquiétude.* Vous avez besoin de quelque chose, Dolly ?

MME LEVI. Non. Non. Non. Je me mouchais.

(*Entre Vandergelder, venant de l'atelier.*)

VANDERGELDER. Madame Molloy, je vais vous donner un conseil au sujet de vos affaires.

(*Mme Molloy prend le chapeau de Barnabé et le met dans la vitrine. Puis elle pose celui de Cornélius sur le comptoir.*)

MME LEVI. Un conseil du célèbre Vandergelder. Eh bien ! il vous gâte !

VANDERGELDER, *sur le seuil de la porte de l'atelier, solennel.* Premier principe ; on fait des affaires pour gagner de l'argent !

MME MOLLOY. Vous croyez ?

MME LEVI. Comme c'est intelligemment dit !

VANDERGELDER. Deuxième principe : il ne faut pas payer les ouvrières autant que les ouvriers et il faut payer les ouvriers le moins possible. Plus les salaires seront petits, plus votre bénéfice sera grand.

MME LEVI. Bravo ! Et voilà comment Vandergelder mène sa maison de Yonkers.

VANDERGELDER, *tapotant la main de Mme Molloy.* Madame Molloy, vous devriez venir à Yonkers !

MME MOLLOY. J'en serais ravie. (*Il lui tend les chocolats.*) Oh !... merci, il ne fallait pas... Mais vous savez, je connais déjà quelqu'un à Yonkers... Oui, oui, un autre homme que vous !

VANDERGELDER, *accrochant son chapeau au grand miroir.* Ah ! oui. Qui ça ?

MME MOLLOY, *après avoir mis les chocolats sur la table, elle prend une chaise, la met au centre et s'assied face au public.* Quelqu'un de tout à fait bien, je crois, bien qu'il soit du genre désinvolte. Vous le connaissez peut-être : Cornélius Hackl !

VANDERGELDER. Je le connais comme si je l'avais fait... C'est mon premier commis.

MME MOLLOY. Pas possible...

VANDERGELDER. Voici dix ans qu'il travaille chez moi.

MME MOLLOY. Ça, par exemple.

VANDERGELDER. Je suis curieux de savoir comment vous avez bien pu faire sa connaissance.

(*Mme Molloy, prise de court, se tait et fait appel du regard à Mme Lévi qui se trouve de l'autre côté de la table.*)

MME LEVI, *cherchant un moyen d'aider Mme Molloy.* Eh !... Bah !... c'est... oui... oh ! c'est sûrement une de ces rencontres qui sont dues au hasard.

MME MOLLOY. Voilà... Exactement... un hasard sûrement dû à ces rencontres.

VANDERGELDER. Qu'est-ce que vous racontez ? Le hasard !... mais je ne veux pas qu'il y ait de hasard dans la vie de mes commis. Où cela s'est-il passé, Madame Molloy ?

MME MOLLOY. Je n'ai pas l'impression que cette question soit très aimable, Monsieur Vandergelder. Quant à Monsieur Hackl, je pense qu'il est beaucoup plus connu que vous ne l'imaginez.

VANDERGELDER. Cornélius ! Absurde !

MME MOLLOY. Mais non, il vient à New-York souvent et on l'apprécie à sa juste valeur.

VANDERGELDER. Enormes sottises !

MME LEVI, *qui a enfin trouvé son idée, avec autorité.* Très bien. Autant vous dire la vérité tout de suite. Monsieur Vandergelder, Irène a raison. Votre premier commis vient souvent à New-York. Il y est reçu partout. Il y a des amis à ne savoir qu'en faire. Bref, Cornélius Hackl est une des toutes premières personnalités new-yorkaises !

VANDERGELDER, *mort de rire sur la chaise, à gauche de la table.* Il n'a jamais mis les pieds à New-York, il travaille toute la journée au magasin et à 9 heures, il monte se coucher au grenier.

MME LEVI. Ça ! c'est ce que vous croyez ! Mais ce n'est pas vrai.

VANDERGELDER. Dolly O'Hara, vous êtes folle.

MME LEVI. Et vous, vous êtes aveugle. Un homme qui passe sa vie à éplucher des livres de comptes ne peut se rendre compte de rien. Oui, bien sûr, pendant la journée, Cornélius Hackl est votre premier commis. Un employé fidèle, sûr et travailleur. Tout cela est vrai. Mais la nuit ! La nuit, tout change ! Cornélius mène une double vie ! Voilà tout ! Il va à l'Opéra, dans les grands restaurants ! Il est de toutes les réceptions mondaines. Trois fois par semaine, il dîne aux Jardins Harmonia. Bref, il mène la vie d'un homme à la mode... Les femmes disent qu'il est le plus charmant, le plus adorable et le plus canaille des New-Yorkais ! Et il paraît qu'il adore faire des farces !

VANDERGELDER, *sûr de lui.* Mais ce n'est pas le même ! Si j'avais su que Cornélius allait à New-York, il y a belle lurette que je l'aurais flanqué à la porte !

MME LEVI. On ne flanque pas Cornélius Hackl à la porte. Il s'en va !

VANDERGELDER. ... Et où trouverait-il l'argent ? Voulez-vous me le dire ?

MME LEVI. Mais il est richissime !

VANDERGELDER, *se levant.* Richissime ! Je garde son argent dans mon coffre. Il a, actuellement... 140 dollars cinq cents !

MME LEVI. Allons, Monsieur Vandergelder, ne dites pas de bêtises. Cornélius est un Hackl !

VANDERGELDER. Un Hackl ?

MME LEVI. De la famille des Hackl.

VANDERGELDER. Des Hackl !

MME LEVI. Les Hackl qui ont financé le canal de Washington !

VANDERGELDER. Mais, alors, pourquoi travaillerait-il dans mon magasin ?

MME LEVI. Eh bien ! je vais vous le dire...

VANDERGELDER, *marchant de long en large.* Je ne veux pas le savoir. Tout cela me donne la migraine. Je rentre chez moi. Ce n'est pas le même homme ! Il dort au grenier. Dans mon grenier ! Il ne peut tout de même pas... Non, c'est impossible ! Et je viens d'en faire mon premier commis...

MME LEVI. Avec un peu plus de jugeote, vous en auriez fait votre associé. (*S'adressant à Mme Molloy.*) Quant à vous, Irène, je constate que vous avez subi le charme de Cornélius, comme tout le monde.

MME MOLLOY. Vous savez, je ne l'ai vu qu'une fois, et très rapidement...

MME LEVI. Il suffit d'une fois... Tout cela peut très bien se terminer par un mariage.

MME MOLLOY. Dolly ! Qu'insinuez-vous ?

MME LEVI. Eh bien ! quoi ? Ce ne serait pas une mauvaise idée. Seulement, réfléchissez bien avant de vous décider : il tord les cœurs comme les serpillières.

VANDERGELDER. Qui ça ?

MME LEVI. Cornélius, naturellement.

VANDERGELDER. Madame Molloy... combien de fois ce Monsieur est-il venu vous voir ?

MME MOLLOY. Mais je vous l'ai dit : une seule fois ! Dolly exagère tellement qu'elle finira par me faire rougir.

(*Entre Minou, venant de l'atelier et qui va jusqu'à la devanture.*)

MINOU. Excusez-moi, Madame, mais il faut que je fasse le paquet pour Madame Parkinson...

MME MOLLOY. J'oubliais. Il doit être livré ce soir.

MINOU. J'enverrai le commissionnaire... (*Prenant un chapeau dans la devanture.*) le chapeau... et le manteau.

MME MOLLOY, *en se précipitant.* Oh ! non... Minou... laisse-moi faire.. Je vais m'occuper du manteau.

(*Mais elle arrive trop tard. Minou a déjà ouvert l'armoire et, terrorisée, pousse un cri.*)

MINOU. Madame Molloy ! Au secours ! Un homme !

(*Durant les répliques suivantes, Madame Molloy pousse Minou vers l'atelier. Mais celle-ci, en reculant, garde un doigt pointé vers l'armoire et continue de crier.*)

Un homme ! Un homme !

MME MOLLOY, *refermant bruyamment la porte de l'armoire.* Tu as des visions, Minou ! C'est la fatigue, ma chérie. Va t'étendre dans l'atelier. (*Et comme Minou continue de crier.*) Idiote, vas-tu te taire !

(*Minou sort.*)

VANDERGELDER. S'il y a un homme, là-dedans, nous allons l'en faire sortir. Homme ! qui que vous soyez, sortez ! (*Il dit cela en frappant la table avec sa canne.*)

(*Mme Lévi va à l'armoire et, à l'aide de son parapluie, remue un peu tous les manteaux en prenant soin de laisser toujours l'une des portes de l'armoire fermée.*)

MME LEVI. Pas un chat ! Et pas d'homme à plus forte raison ! La petite Minou Fay devrait soigner ses nerfs. Ou se marier. Ce qui est encore le meilleur moyen de ne plus prendre ses désirs pour des réalités... Et maintenant, asseyons-nous, et bavar-

dans... Où en étions-nous, Monsieur Vandergelder ? (*Ils s'asseyent. On entend quelqu'un éternuer dans l'armoire. Ils se lèvent tous, regardent l'armoire, puis se rasseyent.*)
Voilà... voilà... voilà...

(*Nouvel éternuement plus fort que le premier. Mme Lévi a un geste d'impuissance indiquant qu'elle ne peut plus rien faire et dit :*)
A ses souhaits !
(*Tout le monde se lève. Mme Molloy s'adosse à l'armoire.*)

MME MOLLOY, *à Vandergelder.* Eh bien ! oui, il y a un homme dans l'armoire. Je vous expliquerai tout un autre jour. Votre visite m'a beaucoup touchée. A bientôt, Dolly. A bientôt, Monsieur Vandergelder.

VANDERGELDER. Alors ! vous avez un amant que vous cachez dans les armoires !

MME MOLLOY. Les apparences sont contre moi. Je le regrette, mais je ne peux pas en dire plus. Au revoir.

(*C'est au tour de Barnabé d'éternuer. Il éternue deux fois et chaque fois la table se soulève. Vandergelder arrache le dessus de table. Barnabé l'attrape et s'enroule dedans. Mme Molloy ramasse la boîte de chocolats qui était tombée par terre.*)

MME LEVI. Eh bien !... mais les hommes poussent ici comme de la mauvaise herbe.

VANDERGELDER, *à Mme Molloy.* Vous êtes sur la pente savonneuse, Madame ! Je n'en crois pas mes yeux !

MME LEVI. Venez, Horace. Ernestine Parfait nous attend.

VANDERGELDER, *mettant son chapeau.* Madame Molloy, je ne remettrai plus jamais les pieds chez vous... (*Un temps.*) Et vice versa !

(*Mme Molloy se tient debout devant l'armoire, transfigurée, la boîte de chocolat contre sa poitrine. Vandergelder lui arrache la boîte en passant et sort.*)

MME LEVI, *s'approchant de Mme Molloy.* Irène, quand je pense à toutes ces... choses passionnantes qui sont dans votre magasin... Ah ! (*Elle l'embrasse.*) Profitez-en. La vie est courte. (*Donnant un coup contre l'armoire avec son parasol.*) Au revoir, vous... (*Coup sur la table.*) Au revoir, cher... (*Et elle sort.*)

MME MOLLOY, *ouvrant l'armoire et libérant Cornélius.* Alors, Monsieur Hackl, vous avez voulu faire une farce à la petite Irène Molloy ?

CORNELIUS. Une farce ! Jamais de la vie, je...

MME MOLLOY. Allons, sortez de là-dessous, Barnabé Tucker... Vilain fripon... (*Minou entre.*) N'aie pas peur, Minou... ces messieurs sont très bien !

CORNELIUS. Madame Molloy, nous n'avions pas prévu les conséquences de...

MME MOLLOY. Alors vous croyez que vous pouvez tout vous permettre parce que vous êtes un Hackl ? Vous croyez que vous pourrez toujours réparer le mal que vous faites avec des millions ? Non ?

CORNELIUS. Non, non, nous ne le croyons pas.

BARNABÉ, *assis par terre et remettant ses souliers.* Nous ne le croyons pas.

MME MOLLOY. Minou, je te présente le célèbre Cornélius Hackl, un des rois de New-York... et Monsieur Barnabé Tucker, un joyeux drille ! Messieurs, Mademoiselle Minou Fay.

BARNABÉ. Salut, Mademoiselle Minou.

MME MOLLOY. Minou, prends le chapeau et le manteau que tu préfères... Nous allons dîner. Cornélius Hackl dont on dit qu'il est si riche, si charmant, et si canaille sera ce soir très riche, très charmant et très canaille avec nous ! Il dîne, paraît-il, trois fois par semaine aux Jardins Harmonia... Eh bien ! soit, je n'y suis jamais allée.

MINOU. Vous êtes sûre que ce n'est pas trop risqué, Madame ?

MME MOLLOY. Qu'est-ce que tu racontes... Minou ? Si cela devenait trop risqué, comme tu dis naïvement, je les ferais mettre en prison.

CORNELIUS. En prison ?

MME MOLLOY. En prison. Le commissaire Cosarty se mettrait en quatre pour me rendre service... Dis donc, Minou, cela fait des années que nous sommes très sages toutes les deux... alors... comme notre réputation est maintenant compromise... je crois que l'on pourrait peut-être en profiter pour rattraper le temps perdu... Viens avec moi dans l'atelier... Je vais te montrer comment une femme peut se rendre plus désirable... Messieurs, nous sommes à vous dans une minute.

CORNELIUS. Je ne sais plus qui m'a dit que le buffet de la gare était excellent, qu'en pensez-vous ?

MME MOLLOY, *indignée.* Le buffet de la gare ! Vous déraillez, Monsieur Hackl... Vous allez nous payer un bon dîner dans un grand restaurant. Viens, Minou. N'oubliez pas, jeunes gens, qu'à cause de vous nous sommes maintenant des femmes perdues... des gourgandines... et une gourgandine qui se respecte préfère les Jardins Harmonia au buffet de la gare. (*Elle sort.*)

BARNABÉ. Elle a l'air fâchée. On ferait peut-être mieux de s'en aller.

CORNELIUS. Non, Barnabé. J'irai jusqu'au bout de cette aventure. Cette femme m'a tourné la tête.

BARNABÉ. C'est pas à moi que ça arriverait !

CORNELIUS. Pas moyen de s'en tirer autrement : il faut les emmener dîner. Je suis désolé, Barnabé, mais prépare-toi à passer un mauvais moment avec moi en fin de soirée.

BARNABÉ. Tu veux dire le moment où il faudra payer ?

CORNELIUS. Tu l'as dit.

(*Mme Molloy et Minou entrent.*)

MME MOLLOY. Messieurs, nous trouverons un fiacre au coin de la rue. (*Elle prend un chapeau, qui sera celui de Barnabé à la fin de l'acte III et le donne à Minou.*) Eh bien ! maintenant, allons-y.

CORNELIUS. Oui, Madame.

(*Barnabé, debout, secoue ses poches vides.*)

Dites-moi, Madame Molloy... le restaurant n'est pas si loin. Nous pourrions peut-être y aller à pied.

MME MOLLOY, *hésite une seconde, puis.* Minou, enlève tout ça... Nous ne sortons pas !

LES GARÇONS. Madame Molloy !

MME MOLLOY. Monsieur Hackl, je ne suis pas une femme qui s'impose. Bonne nuit. Je regrette de vous avoir rencontré. (*Elle traverse la scène en direction de l'atelier.*)

LES GARÇONS. Madame Molloy !

MME MOLLOY. Vous ne nous trouvez pas assez élégantes pour vous, sans doute ? Eh bien ! nous n'en ferons pas un drame... Bonne nuit, Monsieur Tucker.

(*Tous la suivent derrière le comptoir, Cornélius, Barnabé, puis Minou.*)

CORNELIUS. Si vous ne venez pas, nous mourrons de douleur, Madame Molloy.

MME MOLLOY, *se retourne, repousse les trois et dit, face au public.* Vous mentez, cela se voit. Regardeles, Minou, ils mentent.

CORNELIUS. Je jure que nous disons la vérité.

MME MOLLOY. Prouvez-le... Souriez ! (*A Barnabé.*) Vous aussi, souriez. Allons, souriez... Minou, viens avec moi, nous irons dîner seules.

CORNELIUS. Souris, Barnabé, souris, Caïn, Judas, salaud !

BARNABÉ. Je peux pas sourire plus... c'est physique !

MME MOLLOY. Bien, alors, faites quelque chose d'autre... mais manifestez-nous votre intérêt... Chantez, par exemple !

CORNELIUS. Chanter ! Cela m'est impossible.

MME MOLLOY. Ils se moquent de nous. Viens, Minou.

CORNELIUS. Qu'est-ce que tu pourrais chanter, Barnabé ? Madame Molloy... Nous ne connaissons que des chansons tristes.

MME MOLLOY. Cela n'a pas d'importance. Mais si vous voulez que nous allions avec vous, il faut chanter.

(*Tout cela a été très rapide. Les deux garçons s'adossent au comptoir, rapprochent leurs têtes, discutent une seconde et, raides comme des piquets, commencent à chanter. Le refrain est repris à quatre dans une harmonie douce. Cette chanson doit donner une impression de grande sincérité. Elle ne doit pas faire rire ou amuser. Le metteur en scène doit choisir une chanson populaire, de préférence une chanson d'autrefois, qui soit mélancolique et qui puisse être chantée à quatre voix.*

A la fin de la chanson, après un petit silence, Mme Molloy dit :)

Nous venons ! (*Les garçons poussent des cris de joie.*) Vous, les garçons, partez devant.

(*Cornélius prend son chapeau sur le comptoir et il s'aperçoit qu'il est couvert de fleurs. Barnabé prend le sien dans la vitrine. Ils sortent en sifflant. Minou met son chapeau devant le miroir.*)

MME MOLLOY. Minou ! prends la clef de la porte d'entrée. Moi, je ferme l'atelier.

(*Elle ferme l'atelier. Minou prend la clef qui se trouvait « au crochet », près de l'armoire. Minou s'approche de Mme Molloy, lui tourne le visage.*)

MINOU. Mais !... Madame Molloy !... Vous pleurez !

(*Mme Molloy prenant Minou dans ses bras.*)

MME MOLLOY. Oh ! Minou, le monde est merveilleux ! Regarde, chérie..., dis-moi si mon jupon dépasse...

Elle se dirige vers la porte, suivie par Minou, tandis que tombe le

RIDEAU

acte 3

Une véranda aux Jardins Harmonia. Fin de l'après-midi.

Quand le rideau se lève, Vandergelder est debout en train de donner ses ordres à Rodolphe, maître d'hôtel. Malachi Stack est assis à la table de gauche.

VANDERGELDER. Maintenant, écoutez-moi et retenez bien ce que je vais vous dire. Il me faut une table pour trois.

RODOLPHE, *maître d'hôtel froid, élégant, snob, passant alternativement de la supériorité glaçante à la rage contenue.* Nous disons donc trois personnes.

VANDERGELDER. Deux dames et moi.

MALACHI. Mauvaise combinaison, Monsieur Vandergelder. Vous vous en mordrez les doigts.

VANDERGELDER. Et je veux un poulet.

MALACHI. Un poulet ! La folie des grandeurs !

VANDERGELDER. Ta gueule ! Ecrivez : poulet.

RODOLPHE. Bien, Monsieur. Poulet Nantua, poulet Belle-Aurore, poulet Esterhazy, poulet demi-deuil... ?

VANDERGELDER, *explosant.* Pas d'histoires : un poulet ! Et avec le poulet, je veux une bouteille de vin.

RODOLPHE. Saint-Emilion, Mouton-Rothschild, Nuits-Saint-Georges ?

MALACHI. Je crois qu'il a mal compris. Il doit être sourd.

VANDERGELDER, *épelant.* V-I-N !

RODOLPHE. Vin !

VANDERGELDER. Vin ! Et débarrassez-moi de cette table. Nous voulons dîner seuls.

(*Rodolphe sort par la porte de service, fond.*)

MALACHI. Tiens ! des clients qui arrivent, Monsieur Vandergelder.

(*Vandergelder va au fond de la scène, droit, pour voir arriver les clients.*)

VANDERGELDER. Nom de ! Ma nièce ! Ermengarde ! Qu'est-ce qu'elle peut bien foutre ici ? Tu vas voir de quel bois je me chauffe !

MALACHI, *le rattrapant.* Monsieur Vandergelder ! gardez votre sang-froid...

VANDERGELDER. Et cette crapule de peintre l'accompagne ! Mais c'est un complot ! Je vais les flanquer en prison, tu vas voir !

MALACHI. Monsieur Vandergelder ! Calmez-vous. Ce ne sont plus des gosses ! Et ils ne sont pas interdits de séjour à New-York. Alors ?

VANDERGELDER. Et voilà Madame Lévi ! Mais qu'est-ce qu'elle fiche avec eux ! Ce n'est plus un complot, c'est une conspiration. Qu'est-ce qu'elle peut bien raconter à ce cocher de fiacre. Va écouter ce qu'elle dit.

MALACHI, *écoutant près de la porte de droite.* Elle lui dit d'attendre... Elle dit aux jeunes gens d'entrer... et elle leur souhaite un bon dîner.

VANDERGELDER. Ils n'auront pas le temps de prendre leur potage, crois-moi !

MALACHI. Monsieur Vandergelder, si vous perdez votre sang-froid vous n'arriverez à rien, croyez-moi. Venez par ici et suivez mes conseils.

VANDERGELDER. Tu vas cesser de tirer mon pardessus, oui ? Alors, ce conseil ?

MALACHI. Cachez-vous, Monsieur Vandergelder, cachez-vous derrière ce paravent et écoutez ce qu'ils vont dire.

VANDERGELDER, *tandis que Malachi le tire derrière le paravent.* Ne me tire pas comme ça !

(*Ils se cachent derrière le paravent. Entrent Mme Lévi, Ermengarde et Ambrose. Ambrose porte les bagages d'Ermengarde.*)

ERMENGARDE. Je ne veux pas manger dans un restaurant. Ce n'est pas convenable.

MME LEVI. Mais, fillette chérie, c'est très convenable de manger dans un restaurant. Aussi convenable que d'être à New-York. Oui, je sais, le pasteur a dit ! Mais tu sais bien que les pasteurs disent n'importe quoi pour que leurs sermons aient la longueur voulue.

ERMENGARDE. Oh ! je voudrais être à Yonkers... A Yonkers où il n'arrive jamais rien.

MME LEVI. Crois-moi, c'est parce que tu meurs de faim que tu te poses toutes ces questions. Quand tu auras bien mangé... psst ! tu verras !

ERMENGARDE. Promettez-moi au moins de me mener chez ma tante Flora tout de suite après dîner. Elle m'a attendue toute la journée. Elle doit être morte d'inquiétude !

MME LEVI. C'est entendu, mais je dois vous rappeler que chez Mademoiselle Van Huysen vous retomberez entre les mains de votre oncle.

AMBROSE, *levant les bras au ciel.* Je commence à en avoir par-dessus la tête.

MME LEVI. Ne vous frappez pas. Elle est ravissante à vingt ans. Elle sera intelligente à quarante. Ne demandez pas tout à la fois.

AMBROSE, *à gauche de la table.* Ecoutez, Ermengarde, vous ne pouvez tout de même pas retourner chez votre oncle... Ce vieillard a un pied dans la tombe.

MME LEVI. ... et les trois autres dans son tiroir-caisse !

AMBROSE. Ce vieillard qui sent l'avoine...

MME LEVI. ... Et la lampe à pétrole...

MALACHI. C'est très exagéré !

VANDERGELDER, *assez fort.* Tais-toi donc, imbécile. Je vais leur apprendre à vivre, moi ! Tu vas voir !

MALACHI, *à voix basse.* Un peu de sang-froid, Monsieur Vandergelder ! Ecoutez plutôt ce qu'ils disent...

MME LEVI, *qui a entendu jette un coup d'œil en direction du paravent. Son comportement change aussitôt.* Oh ! béni soit le ciel qui m'a permis de vous rencontrer, odieuse enfant, au moment où vous alliez briser le cœur de ce pauvre cher Vandergelder.

AMBROSE. Aucun risque, il n'en a pas.

MME LEVI, *lui faisant vainement des signes.* Monsieur Vandergelder est beaucoup plus tendre que vous ne le croyez.

AMBROSE. Tendre ! Ce crocodile !

MME LEVI. Vous ne le connaissez pas. C'est un homme sage et bon qui mène une vie très mélancolique. Et je veux vous empêcher de lui faire du mal... Pour commencer, vous irez dîner au premier étage dans un de ces salons particuliers qui semblent avoir été créés pour rassurer les jeunes filles timides comme Ermengarde... Venez avec moi... (*Plus fort, en direction du paravent.*) Quand vous serez mariés, Monsieur Vandergelder sera tout seul et il faudra que nous songions tous aux moyens de le rendre heureux et de lui faire retrouver sa jeunesse.

(*Elle pousse les deux jeunes gens devant elle et sort avec eux, Ambrose portant toujours les bagages d'Ermengarde. Vandergelder sortant de derrière le paravent.*)

VANDERGELDER. Je vais leur montrer de quel bois je me chauffe. (*Il s'assied à la table de droite.*)

MALACHI. Je dis toujours que les gens auraient intérêt à écouter aux portes, au moins une fois dans leur vie. Il n'y a rien de tel pour nous montrer que le monde est en réalité assez différent de ce qu'on imagine.

VANDERGELDER, *sortant un crayon et du papier de sa poche.* Il faut que j'écrive un message. Appelle le cocher. Je voudrais lui parler.

MALACHI. On ne demande pas de conseils à un cocher. Monsieur Vandergelder. Ces gens-là voient passer trop de monde pour avoir des idées arrêtées !

VANDERGELDER. Fais ce que je te dis.

MALACHI. Oui, Monsieur... Des conseils à un cocher... (*Il sort à droite. Vandergelder écrit sa lettre.*)

VANDERGELDER. « Chère Mademoiselle Van Huysen. » (*Au public.*) Chère Mademoiselle ! cher Monsieur ! cher ami ! toujours cher ! Jamais bon marché... C'est vrai, cela m'enlève l'envie d'écrire des lettres... Bon. « Chère Mademoiselle Van Huysen. Voici Ermengarde et cette fripouille d'Ambrose Kemper. Ils sont en train de manigancer une fuite. Enfermez-les dans votre maison et attendez-moi, j'arrive. » (*Malachi revient avec un énorme cocher vêtu d'une longue houppelande. Sur la tête un gibus. A la main, un fouet.*)

LE COCHER, *entrant.* Qu'est-ce qu'il veut, celui-là ?

VENDERGELDER. Te parler.

LE COCHER. Suis pas libre. J'attends du client.

VANDERGELDER. Je sais. Veux-tu gagner cinq dollars ?

LE COCHER. Vous dites ?

VANDERGELDER. Je te demande si tu veux gagner cinq dollars ?

LE COCHER. Comment on fait ? J'ai jamais essayé !

VANDERGELDER. Quand tes clients descendront, je veux que tu les conduises à cette adresse. N'écoute pas ce qu'ils disent, hein ! mais conduis-les à cette adresse. Compris. Une fois arrivé, sonne à la porte, donne la lettre à la dame qui ouvrira. Débrouille-toi pour que tes clients entrent dans la maison... et n'en sortent plus.

LE COCHER. Je peux pas forcer des gens à entrer dans une bicoque si ils en ont pas envie...

VANDERGELDER. Tu pourrais peut-être le faire pour dix dollars ?

LE COCHER. Même pour dix dollars, je ne peux pas faire ça tout seul.

VANDERGELDER. Tu demanderas à ton cheval de t'aider... (*Montrant Malachi.*) Et puis, tiens, je te prête celui-là.

MALACHI, *assis à la table de gauche.* Allons ! Bon ! Me voilà maintenant pousseur... Et que faites-vous dans la vie ? Je pousse les gens dans les maisons où ils ne veulent pas entrer !

VANDERGELDER. L'adresse est écrite là. Mademoiselle Flora Van Huysen, 8, rue Jackson.

LE COCHER. Admettons que je puisse les faire entrer dans la baraque, hein... Bon... qui c'est qui les empêchera de sortir ?

VANDERGELDER. J'irai jusqu'à quinze dollars.

MALACHI. Vous ne connaissez pas les tarifs ! A New-York on n'assassine pas les gens pour moins de vingt-cinq dollars !

VANDERGELDER. Ça suffit ! (*Au cocher.*) La propriétaire de la maison t'aidera. Ton rôle consistera à t'installer dans le vestibule et à voir si le jeune homme ne s'en va pas avec la jeune fille... Moi je serai là-bas d'ici une heure ou deux et, sitôt arrivé, je te réglerai. D'accord ?

LE COCHER. Admettons qu'ils appellent la police... Hein... ! Qu'est-ce que je fais, moi ?

VANDERGELDER. Ne t'en fais pas. C'est un travail honnête que je te confie. Absolument honnête.

MALACHI. C'est en répétant qu'il est honnête qu'il a fini par se convaincre de son honnêteté.

VANDERGELDER, *au cocher.* Pour tout te dire, la jeune fille est ma nièce.

(*Gros rire sceptique du cocher.*)

Oui, parfaitement, ma nièce !

(*Le cocher regarde Malachi et hausse les épaules.*) Elle s'apprête à fiche le camp avec un Jean-foutre. On va essayer de l'en empêcher.

LE COCHER. Vous pouvez toujours courir. Ils finiront bien par vous avoir. Croyez-moi, Monsieur, les rivières ne remontent pas les collines !

MALACHI. Vous voyez ! Je vous avais prévenu, Monsieur Vandergelder ! Mais il vous fallait absolument les conseils d'un cocher !

VANDERGELDER, *tapant sur la table avec sa canne.* Stack ! Malachi Stack ! Je vais revenir ici dans une demi-heure. Occupe-toi de faire mettre le couvert pour trois personnes. Arrange-toi pour que personne d'autre ne mange ici. Compris ? Quand tout sera prêt, va rejoindre le cocher dans son fiacre. Moi, je reviens dans une petite demi-heure. (*Il sort à droite.*)

MALACHI. Oui, Monsieur.

LE COCHER. Lui, c'est ton copain ?

MALACHI. Ce n'est pas mon copain, c'est un patron que j'ai pris pour quelques jours à l'essai. Après, on verra.

LE COCHER. Vous n'arriverez pas à l'aimer. C'est moi qui vous le dis.

MALACHI. Ah ! on voit bien que vous êtes à votre propre compte et que vous n'avez jamais eu de patron! Sans ça, vous sauriez que, depuis la création du monde, jamais un employé n'a aimé son employeur.

LE COCHER. Ah !...

MALACHI. Vous imaginez peut-être que votre cheval vous aime ?

LE COCHER. Ma vieille Clémentine ! Elle se jetterait au feu pour moi.

MALACHI. Rêverie de patron ! Au feu, et puis quoi encore ? Si les chevaux de fiacre de New-York vous entendaient, ils crèveraient tous de rire ! Tenez, moi qui vous parle, j'ai dû avoir une cinquantaine de patrons dans ma vie... Eh bien ! celui-là, c'est le roi ! Il se croit le patron de tout le monde. Venez ! On va prendre un verre !

LE COCHER, *poursuivant son idée.* Moi, une fois, j'ai eu un patron. Il me surveillait de huit heures du matin à six heures du soir. Oui, il s'asseyait en face de moi et il me regardait ! Quand je revois ça, ça me rend tout triste ! (*Il sort par la porte de service.*)

MALACHI, *suivant le cocher.* Parbleu ! Etre employé, c'est comme être aimé... Quelqu'un pense à vous du matin au soir ! (*Il sort.*)

(*Mme Molloy, Minou, Barnabé et Cornelius entrent à droite.*)

MME MOLLOY. Regardez ! Voilà exactement l'endroit dont je vous parlais. Ce n'est pas joli ? Minou, enlève tes affaires. Je sens que nous allons rester ici des heures.

CORNELIUS, *qui s'est arrêté à la porte.* Vous aimez vraiment cet endroit ? Moi, je sens un petit courant d'air.

MME MOLLOY. Parce que vous êtes près de la porte, gros malin ! Entrez donc ! Je vous promets que nous allons nous régaler. C'est très bien ici, c'est intime, élégant. Allez, maintenant, oublions tous nos ennuis et pour commencer appelons-nous par nos prénoms. Cornélius, demandez le maître d'hôtel.

CORNELIUS, *soudain aphone.* Maître d'hôtel ! Je ne peux pas parler plus fort. J'ai dû attraper froid dans le fiacre... Maître d'hôt... Non, cela ne vient pas...

MME MOLLOY. Je ne vous crois pas, petit farceur. Barnabé allez-y.

BARNABÉ, *hardiment.* Maître d'hôtel !

(*Cornélius le foudroie du regard. Barnabé s'éloigne prudemment vers la gauche.*)

MINOU. Eh bien ! moi, si l'on m'avait dit un jour que je dînerais aux « Jardins Harmonia » je ne l'aurais pas cru.

MME MOLLOY, *assise à la table de gauche, face au public.* Vous venez souvent ici, Cornélius ?

CORNELIUS. Assez... assez souvent.

MME MOLLOY. Tous les maîtres d'hôtel doivent vous connaître ?

CORNELIUS. Tous ! Sauf ceux qui n'ont pas de mémoire, bien sûr.

(*Barnabé s'assied sur le siège de gauche. Minou est assise tournant le dos au public. Rodolphe entre, venant des cuisines.*)

RODOLPHE. Madame, Madame, Monsieur, Monsieur, Bonsoir.

CORNELIUS, *lui serrant la main.* Bonsoir, Gaston, comment ça va, mon vieux ?

RODOLPHE. Monsieur doit se méprendre, je m'appelle Rodolphe.

CORNELIUS. Rodolphe ! bien sûr ! Mon cher Rodolphe, ces dames voudraient casser la graine... Tu vois ce que je veux dire ? Mais je ne voudrais pas te déranger si tu es très occupé...

MME MOLLOY. Cornélius... Pas tant de cérémonies avec ce maître d'hôtel ! (*Elle prend le menu que lui tend Rodolphe.*)

CORNELIUS. Si, si, c'est plus prudent.

MME MOLLOY, *leur passant la carte.* Que veux-tu manger, Minou ?

(*Rodolphe ferme le paravent.*)

MINOU. N'importe quoi ! cela m'est égal.

MME MOLLOY. Ne sois pas ridicule, prends ce dont tu as envie.

MINOU. Je n'ai pas très faim vous savez. (*Elle étudie le menu, de plus en plus terrorisée par les prix.*) Je crois que je prendrai des sardines sur toast... et un verre de lait...

CORNELIUS, *prenant le menu des mains de Minou.* Bravo ! ça c'est de la discrétion ! Barnabé, tu peux serrer la main de Minou. C'est une brave fille, pleine de délicatesse. Rodolphe, mon vieux, tu nous apporteras à Barnabé et à moi deux verres de bière, un pain et du fromage.

MME MOLLOY, *prenant le menu.* Cela vous amuse peut-être de jouer les excentriques... Mais moi, je suis venue ici avec l'intention de faire un bon dîner... Minou chérie, tu as déjà mangé du faisan ?

MINOU. Du... faisan ? Jamais.

MME MOLLOY. Rodolphe, auriez-vous un bon faisan ?

RODOLPHE. Je recommande le faisan sur canapé, Madame !

MME MOLLOY. Sur canapé ! (*Elle rit bruyamment et donne un coup de coude de connivence à Cornélius. A Rodolphe.*) Eh bien ! maintenant, Rodolphe, écrivez : nous prendrons pour commencer de la bisque de homard... ensuite un faisan sur canapé... (*Elle rit encore.*) Une purée de marrons..., une bonne laitue... et du vin rouge... du français !

(*Rodolphe, avant d'écrire, répète après elle... : bisque... faisan, etc.*)

CORNELIUS, *soudain débarrassé de ses craintes et hardiment.* Barnabé ! Regarde-moi et écoute bien. (*Après avoir consulté rapidement la liste des prix.*) Ecrivez Rodolphe... Après la laitue nous prendrons des glaces napolitaines aux fruits confits... et des pêches melba. Au lieu de vin, donnez-nous votre meilleur champagne !

TOUS. Du champagne !

(*Barnabé gigote sur sa chaise.*)

CORNELIUS, *un doigt en l'air.* Et un orchestre tzigane ! Vous devez bien en avoir un ?

MME MOLLOY. Non, Cornélius, pas de tziganes ! Vous passez d'un excès à l'autre. Du champagne si vous voulez, mais pas de tziganes. Et maintenant, Rodolphe, dépêchons-nous. Je meurs de faim.

(*Rodolphe va à la cuisine. Mme Molloy se lève et se dirige vers la droite...*)

Minou, viens avec moi en haut. J'ai une idée pour ta coiffure. Deux adorables petites cornes. A tout de suite, cher excentrique. (*Elle sort.*)

MINOU, *la suivant et se retournant vers les deux garçons.* Des cornes... (*Elle sort.*)

(*Long silence, Cornélius, assis, regarde la porte par où elles sont parties.*)

BARNABÉ. Dis donc, Cornélius, dans l'armée on passe son temps à éplucher des patates, hein ?

CORNELIUS, *sans se retourner* T'en fais pas pour l'armée ! Quand on sortira de prison, on sera tout juste bon pour l'hospice de vieillards...

(*Un autre garçon entre portant sur un plateau une bouteille de champagne dans un seau et cinq verres. C'est Auguste. Mme Molloy entre de nouveau à droite, suivie par Minou. Elle appelle Auguste.*)

MME MOLLOY. Garçon ! Qu'est-ce que c'est que ça ?

AUGUSTE, *c'est un jeune garçon à la figure poupine, tremblant de peur et au bord des larmes.* C'est du champagne, sauf votre respect, Madame.

MME MOLLOY. Cornélius, voilà notre champagne.

(*Tous s'approchent et entourent Auguste.*)

AUGUSTE. Non, non, sauf votre respect ce champagne est destiné à Son Excellence Monsieur le Maire de New-York qui l'attend avec impatience !

MME MOLLOY. Le maire de New-York impatient de boire du champagne, eh bien ! c'est du propre ; vous pouvez lui dire de ma part. Cornélius, débouchez cette bouteille...

(*Cornélius prend la bouteille, la débouche et remplit les verres.*)

AUGUSTE. Mais, Madame, il me tuera.

MME MOLLOY. Ivrogne et criminel, mais, ma parole, nous avons un maire magnifique ! (*A Auguste.*) C'est bon, prenez un verre et mourez heureux.

(*Auguste, assis à la table de droite, pleure. Rodolphe met le couvert sur la table de gauche.*)

Voilà ! je retourne au restaurant après dix ans d'absence et tous les garçons se mettent à pleurer ! Tenez, tenez, mon petit, buvez ça et ne pleurez plus. (*Elle lui tapote la tête et lui donne une coupe de champagne. Puis, vivement, vers les autres.*) Pour qui levez-vous votre verre, Barnabé ?

BARNABÉ, *au centre du petit groupe, avec une grande sincérité.* Moi... Oh ! (*Il lève son verre.*) Aux dames... à toutes les dames du monde... avec l'espoir d'en connaître le plus possible... et avec l'espoir de les connaître... davantage ! (*Il y a un petit silence ému.*)

CORNELIUS, *doucement.* Aux femmes !

MME MOLLOY. Très joli, très subtil, Barnabé ! Minou, je te préviens, je vais l'embrasser pour la peine...

MINOU. Oh...

MME MOLLOY. Assez, Minou ! Je pourrais être sa mère ! Et je crois que j'aurais été une très bonne mère... Barnabé, toutes les femmes du monde vous remercient !...

(*Elle l'embrasse. Barnabé commence par se taire, puis, dans un état d'hébétude totale.*)

BARNABÉ. Cornélius, moi, je peux rentrer à Yonkers, maintenant ! Pudding ! Pudding ! Pudding !. (*Il vacille et tombe sur les genoux.*)

MME MOLLOY. Regardez Barnabé ! Il ne résiste pas à un baiser ! Ça lui tourne la tête !

(*Auguste sort vers la cuisine emportant le seau à glace. Venant de la gauche, on entend la « Valse des patineurs ». Autour de la table, Cornélius est assis face au public. Minou à gauche, Barnabé qui s'est relevé, à droite. Mme Molloy se trouve donc de dos.*)

MME MOLLOY. Minou, tu sais, je suis très contente ! Quand je pense que dans des centaines d'endroits comme celui-ci... tous les soirs... dans le monde... les gens s'amusent pendant que je reprise mes bas...

(*Mme Molloy se lève et commence à danser seule, lentement, autour de la scène.*) Cornélius, venez danser.

CORNELIUS, *se levant,* Non Irène, les Hackl ne dansent pas. Ils sont presbytériens.

MME MOLLOY. Minou, viens.

(*Minou commence à danser avec elle tandis que Cornélius se rassied.*)

MINOU. Quelle jolie musique !

MME MOLLOY. Mais, Minou, tu danses comme un dieu !

MINOU. Je danse dans l'atelier avec les autres filles quand vous n'êtes pas là, Irène.

MME MOLLOY. Vous pensez que je serais fâchée si je vous voyais ? Ah ! décidément, en ce bas monde, personne ne comprendra jamais personne !

(*Les jeunes femmes se séparent. Minou rejoint sa place en dansant... Mme Molloy va s'asseoir pensivement à la table de droite. La musique s'adoucit, diminue et s'arrête.*)

Cornélius, combien de femmes y a-t-il dans votre vie ?

CORNELIUS, *se lève et va la rejoindre.* Il n'y en a plus, Irène, plus qu'une seule...

(*Rodolphe entre en scène par la porte de service et commence à mettre la nappe entre eux, sur la table de droite.*)

MME MOLLOY. Rodolphe, qu'es-ce que vous fabriquez ?

RODOLPHE. Cette table-ci a été réservée. Par ordre spécial.

MME MOLLOY. Par ordre spécial ! Eh bien, par ordre spécial vous ferez diner vos clients à l'intérieur. La véranda nous est réservée.

RODOLPHE. Je suis navré, Madame, mais la véranda est ouverte à tout le monde. Voici, du reste, l'homme qui m'a donné les ordres.

(*Malachi entre venant de la cuisine. Il est ivre.*)

MME MOLLOY, *à Malachi.* Prenez votre table et mettez-la ailleurs ! Nous sommes arrivés ici les premiers ! Cornélius, dites à cet homme de s'en aller avec sa table !

MALACHI. Madame, mon patron a retenu cette table à quatre heures de l'après-midi... Si vous voulez manger, c'est à l'extérieur... Mon patron a dit qu'il désirait être seul ici.

MME MOLLOY. Non, Monsieur. Nous sommes aussi arri-

vés les premiers... et nous désirons rester seuls nous aussi.

(*Minou et Barnabé s'approchent.*)

RODOLPHE. Je vous en prie, Mesdames... Messieurs...

MME MOLLOY, *à Rodolphe.* Toi, tu vas la fermer, hein ! (*A Malachi.*) Vous êtes un insolent personnage, un sinistre empêcheur de danser en rond...

MALACHI, *amusé.* Mais, elle m'insulte !

MME MOLLOY. Et ce n'est qu'un commencement... nous sommes loin de compte avec vous... (*A Cornélius.*) Cornélius ! Faites quelque chose... Retournez-la ! La table !

CORNELIUS. La table ?

(*Cornélius, après une seconde d'hésitation, retourne froidement la table. Auguste remet la table sur ses pieds et replace le couvert en pleurant abondamment.*)

RODOLPHE, *colère contenue.* Je suis désolé, mais la véranda ne peut être réservée par personne... Si vous désirez être seuls, vous pouvez monter au premier et prendre un cabinet particulier... Je suis navré, mais c'est le règlement.

MME MOLLOY. Nous dînerons seuls et nous resterons ici. Cornélius ! La table !

(*Cornélius retourne la table. Les deux femmes crient de joie. Auguste ramasse à nouveau l'argenterie.*)

MALACHI. Vous serez moins gais quand mon patron sera là.

RODOLPHE, *déplaçant le paravent.* Mesdames, Messieurs ! Je sais ce qu'il faut faire. Vous voyez ce paravent ? Eh bien ! nous allons le mettre entre les deux tables ! Auguste ! aide-moi.

MME MOLLOY. Manger derrière un paravent, jamais ! Minou, crie avec moi, fais du scandale ! Nous ne sommes pas venues au restaurant pour nous cacher ! Pas de paravent ! Minou, je sens ma colère monter ! Pas de paravent ! Tu te rappelles, nous parlions de dispute... celle qui se prépare peut être extraordinaire ! Je me sens rajeunir de vingt ans. Pas de paravent !

(*Pendant qu'ils se disputent le paravent, tout le monde parle en même temps.*)

MALACHI, *parlant haut et fort en montrant la porte d'entrée.* Et voici le coup de théâtre attendu : l'arrivée de mon patron ! Il descend de fiacre.

CORNELIUS, *allant vers la porte après avoir enlevé son manteau.* Où çà ? Je vais lui casser la gueule, moi !

BARNABÉ, *s'étant précipité à l'entrée, s'écrie.* Cornélius, c'est lui !

CORNELIUS. Qui ça, lui ? Lui... !

BARNABÉ. Oui. Lui !

CORNELIUS. Lui ! Nom de ! Vous savez, les amis, tout bien pesé, je ne le trouve pas si mal ce paravent... Dis, Rodolphe, tu n'en aurais pas deux ou trois autres parce que nous pourrions en avoir besoin !

(*Il arrange lui-même le paravent.*)

MME MOLLOY. Du calme, du calme, Cornélius, et essayez de ne pas changer d'avis encore une fois... Dépêchez-vous, Rodolphe, nous attendons la bisque !

(*Pendant la scène suivante, Rodolphe les servira le plus discrètement possible. La scène est divisée en deux. La table de 4 est à gauche. Vandergelder entre, venant de la droite, il porte un pardessus et tient une boîte de chocolats à la main.*)

VANDERGELDER. Stack ! Qu'est-ce que c'est que cette plaisanterie ? Je vous avais dit que nous voulions dîner seuls. Qu'est-ce que c'est que ça ?

(*Il tape deux fois le paravent avec sa canne. De l'autre côté Mme Molloy tape deux fois le paravent avec une cuillère. Les quatre jeunes gens s'asseyent, Barnabé face au public, Mme Molloy à droite, Minou à gauche et Cornélius le dos au public.*)

MALACHI. Croyez-moi, Monsieur Vandergelder, j'ai fait ce que j'ai pu. Mais vous ne pouvez pas imaginer à quel point les New-Yorkais sont grossiers. De vrais sauvages. Il y a derrière le paravent une bonne femme qui déshonore la civilisation !

VANDERGELDER. La vérité c'est que tu es incapable de te débrouiller seul ! Allez, aide-moi à enlever mon manteau ! Eh ! là... tu me *désarticules*... Je te que tu me désarticules !

(*Pendant que Malachi se bat avec le manteau dans l'espoir de le retirer, le portefeuille de Vandergelder tombe près du paravent. Le manteau enlevé, Vandergelder va le suspendre au portemanteau.*)

MME MOLLOY. Parlez plus fort, on n'entend pas un mot de ce que vous dites !

CORNELIUS, *jouant l'aphonie.* Ma voix encore... cassée... J'ai dû prendre froid. Et toi, Barnabé... comment ça va ?... Tu peux parler, toi ?

BARNABÉ. Non, j'ai attrapé ton mal !

MME MOLLOY. Eh bien, puisque c'est comme ça... rapprochons-nous, on va parler tout bas.

VANDERGELDER. Qui sont ces gens... derrière le paravent... hein ?

MALACHI. De jeunes fêtards avec leurs petites amies... Je le dis toujours, plus les villes sont grandes, plus les gens sont corrompus !

VANDERGELDER. Et le jeune couple qui est au premier, il n'est pas encore descendu ?... Vous les avez bien surveillés, hein !

MALACHI. Rassurez-vous. Le cocher et moi, nous n'avons pas cessé de les espionner.

VANDERGELDER, *s'asseyant à droite de la table de droite en sorte qu'il se trouve de profil par rapport au public.* Moi, je vais m'asseoir ici en attendant mes invitées. Toi, tu n'as qu'à aller sur le fiacre. Exécution !

MALACHI. Entendu, Monsieur.

(*Vandergelder déplie son journal et commence à le lire. Malachi voit le portefeuille et le ramasse.*)

Tiens ! qu'est-ce que c'est que ça ? Un portefeuille ? Monsieur Vandergelder..., vous n'auriez pas laissé tomber quelque chose ?

VANDERGELDER. Non. Fous-moi la paix et fais ce que je t'ai dit...

MALACHI, *s'avançant vers le centre de la scène.* Un portefeuille. Le type d'à côté a dû le perdre pendant qu'il se battait avec le paravent. Non, je ne regarderai pas à l'intérieur... Mazette, des billets de vingt dollars en pagaille ! Bon, eh bien ! je vais aller le lui rendre. (*Il se dirige vers Cornélius, puis il s'arrête, se retourne et s'adresse au public.*) Ça vous en bouche un coin que je lui rende son fric aussi vite ! Vous n'en croyez pas vos yeux, hein ! Je vais vous expliquer. Bien sûr, il y a des années, je volais l'argent des autres. J'aimais voler. Vous me direz que la loi protège la propriété, c'est vrai ! Voler est certes une... faiblesse et les gens disent que l'on doit se dominer... oui, évidemment..., mais, moi, je crois qu'un homme sans vices, sans faiblesses, finit par transformer ses vertus en horribles défauts. La vertu tourne au vinaigre. Vous voyez ce que je veux dire. Les fanatiques de la philanthropie, les militaires de la charité ! Ah, là, là ! Et ces vieilles championnes de la pureté qui ont des toiles d'araignée dans le cœur. Et les maniaques de la vérité ! ! Je crois que je préfère encore les gens qui vous jettent à la figure du

vitriol. C'est moins méchant et moins douloureux qu'une sale petite vérité décochée au bon moment... Croyez-moi, les amis, nourrissez un vice dans votre sein, donnez-lui le lait et l'attention qu'il mérite et laissez vos vertus s'épanouir modestement autour de lui. Moi, j'ai commencé par le vol et puis j'ai découvert un vice bien plus fascinant : le whisky... Mais, attention : jamais deux vices à la fois. Un voleur alcoolique déshonore le vol et le whisky. Etc., etc. Vous comprenez pourquoi j'ai renoncé à voler ? Et pourquoi je vais rendre son portefeuille à ce godelureau ? Parce que j'ai choisi le whisky ! Mesdames, Messieurs, n'oubliez pas : un vice à la fois ! C'est un conseil que je vous donne gratis ! (*Il se dirige vers Cornélius.*) Je peux vous parler un instant ?

CORNELIUS, *se levant.* Mais certainement... Je vais en profiter pour vous demander de nous excuser pour cette absurde histoire de paravent !

(*Ils se lèvent tous et s'excusent.*)

A qui ai-je l'honneur ?

MALACHI. Stack, Monsieur. Malachi Stack. Avec la permission des dames, j'aimerais vous dire un mot en particulier. (*Entraînant Cornélius vers la rampe.*) Dites donc, mon garçon, vous n'avez pas perdu quelque chose ? Venez par ici... (*Il l'emmène le plus loin possible de Vandergelder.*) Alors, avez-vous perdu quelque chose ?

CORNELIUS. Oui, Monsieur. Aujourd'hui, en une seule journée, j'ai perdu tout ce que j'avais.

MALACHI. Eh bien ! voilà... (*Il lui donne le portefeuille.*) Ne me remerciez pas !

CORNELIUS. Mais, Monsieur Stack... vous savez ce que vous avez fait ? Vous avez fait un miracle !

MALACHI. Tout de suite, les exagérations !

CORNELIUS. Barnabé, viens ici une minute. Je voudrais que tu serres la main de Monsieur Stack !

(*Barnabé, la serviette enfoncée dans son col, les rejoint.*)

Monsieur Stack vient de retrouver mon portefeuille, celui que j'avais perdu ! Tu sais... le portefeuille où il y avait beaucoup d'argent.

BARNABÉ, *prenant la main de Stack et la serrant.* Vous êtes un homme merveilleux, Monsieur Stack !

MALACHI. Mais non, mais non. C'est tellement naturel.

CORNELIUS. Je ne regrette pas d'être allé à l'Eglise ces dernières années, Monsieur Stack ! Et je suis heureux d'avoir rencontré un ange. Dites-moi... vous volez ?

MALACHI. Je volais, maintenant c'est le whisky.

CORNELIUS. Oui, c'est vrai, vous n'avez pas d'ailes. Votre travail est terrestre. Où travaillez-vous ?

MALACHI. Je travaille à Yonkers pour Vandergelder. (*Cornélius est comme foudroyé. Il jette un coup d'œil à Barnabé puis regarde Malachi avec terreur. Tous les trois, gênés, mais pour des raisons différentes, se balancent bêtement sur leurs jambes.*)

CORNELIUS. Vous... c'est bien un miracle. (*Pointant un doigt vers le ciel.*) Merci. Monsieur Stack, je ne sais pas si vous en avez besoin..., mais j'aimerais cependant vous donner quelque chose pour...

MALACHI, *tendant la main.* Je vous en prie, ce n'est pas la peine.

CORNELIUS, *lui tendant un billet.* Prenez tout de même ceci.

MALACHI, *prenant le billet.* Mais non, je vous en prie...

CORNELIUS, *lui tendant un second billet.* Encore un !

MALACHI, *le prend et commence à s'en aller.* Malachi, c'est le moment de t'en aller !

CORNELIUS. Un instant. Prenez encore ceci. (*Il lui tend un troisième billet.*)

MALACHI, *refusant le troisième billet.* Non, merci, je pourrais me mettre à les aimer !

(*Et il sort à gauche. Cornélius, surexcité, bondit vers la table.*)

CORNELIUS. Irène, si vous saviez comme je me sens bien, maintenant, Je me sens si bien que je vais vous dire la vérité.

MME MOLLOY. Tiens, Minou, encore un détail que j'avais oublié. Les hommes ne sont pas saouls comme les femmes. Elles mentent... les hommes... Alors, Cornélius, cette vérité ?

CORNELIUS. Si je dis la vérité, voulez-vous me laisser... voulez-vous me laisser mettre un bras autour de votre taille ?

(*Minou pousse un cri et se cache dans sa serviette.*)

MME MOLLOY. Tais-toi, Minou ! Oui, vous pouvez mettre votre bras autour de ma taille, ne serait-ce que pour montrer à Minou comment se comporte un gentleman... Mais autant vous le dire tout de suite : un corset est un corset !

CORNELIUS. Ah ! vous êtes divine, Madame Molloy !

MME MOLLOY. Merci. (*Elle retire le bras de Cornélius de sa taille.*) Et, maintenant, soyons sérieux : dites-moi la vérité...

CORNELIUS. Irène, je ne suis pas aussi riche que Madame Lévi le disait... Je ne suis pas riche du tout.

MME MOLLOY. Du tout ?

CORNELIUS. Je ne suis presque jamais venu à New-York ! Et je ne ressemble en rien au noceur dont Madame Lévi a fait le portrait. D'autre part, pour ne rien vous cacher, je dois vous dire qu'en cette minute présente Monsieur Vandergelder est assis de l'autre côté du paravent !

MME MOLLOY. Quoi ! Qu'à cela ne tienne, il ne m'empêchera pas de m'amuser... Ah ! c'est pour cela que vous nous forciez à parler tout bas... tout s'explique... Allez... oublions ce vieux grigou et donnez-moi du champagne !

(*Ils commencent à chanter doucement une vieille chanson populaire, de préférence mélancolique. Mme Lévi entre, venant de la rue. Elle porte une robe très « étudiée ». Vandergelder se lève.*)

MME LEVI. Bonsoir, mon cher.

VANDERGELDER. Où... où se trouve Mademoiselle Parfait ?

MME LEVI. Monsieur Vandergelder, je ne ferai plus jamais confiance à aucune femme. On ne m'y reprendra plus.

VANDERGELDER. Qu'est-ce qui est arrivé ?

MME LEVI. La petite Parfait s'est mariée.

VANDERGELDER. Non ?

MME LEVI. Oui, mon cher. Avec un jeune homme de cinquante ans.

VANDERGELDER. Oh !

MME LEVI. Les femmes ! Changeantes comme la mer ! Je suis déçue ! Ah ! Et tout cela m'a coupé l'appétit. Qu'avez-vous commandé ?

VANDERGELDER. Ce qu'on avait décidé. Un poulet...

(*Auguste entre, venant de l'office.*)

MME LEVI. Cela m'étonnerait que je puisse manger du poulet... Garçon ! Hé, garçon ! Bonjour... Comment t'appelles-tu ?

AUGUSTE. Je m'appelle Auguste, Madame.

MME LEVI. Auguste, je te présente à Monsieur Vandergelder, de Yonkers... l'homme le plus important de Yonkers... Il faut lui donner ce que vous avez de meilleur et le servir vite... Nous ne serons que deux à dîner...

(*Elle donne à Auguste les troisièmes couverts tandis que Vandergelder cache la boîte de chocolat sous la table.*)

AUGUSTE. Oui, Madame. (*Il sort.*)

VANDERGELDER. Je ne vous adresse pas mes félicitations pour votre travail d'aujourd'hui !... Ratage général ! Moi, quand j'entreprends quelque chose, je réussis !

(*Ele se lève.*)

Où allez-vous encore ?

MME LEVI. J'aimerais savoir qui sont ces gens... qui chantent derrière le paravent...

(*Madame Lévi traverse la scène, voit les quatre amis. Ils sont épouvantés et se taisent.*)

CORNELIUS, *se levant enfin.* Bonsoir, Madame Lévi.

(*Madame Lévi ne répond même pas, mais elle reprend le refrain à l'endroit même où ils l'avaient laissé, puis elle retourne à la table de Vandergelder.*)

VANDERGELDER. Alors, votre sale curiosité est satisfaite ? Qu'est-ce ?

MME LEVI. Deux godelureaux en joyeuse compagnie !

VANDERGELDER. Vous êtes bien avancée, maintenant ! C'est vrai, vous êtes tout le temps en train de fourrer votre nez dans les affaires des autres. Si quelqu'un vivait avec vous, il deviendrait aussi nerveux qu'un chat...

MME LEVI. Qu'est-ce que vous dites ?

VANDERGELDER. Je dis que si quelqu'un vivait avec vous...

MME LEVI. Horace Vandergelder, je vous arrête tout de suite et je veux que cette idée vous sorte de la tête immédiatement. Il faut que vous compreniez une fois pour toutes que je n'ai nullement l'intention de vous épouser...

VANDERGELDER. Vous m'avez mal compris, je...

MME LEVI. Ta, ta, ta, ta, je vous ai parfaitement compris. Il y a belle lurette que je vous vois venir...

VANDERGELDER. Vous vous trompez. Je n'ai jamais pensé à ça.

MME LEVI. Espérons. Parce qu'il faut que vous compreniez que vous suivez une route, votre route... (*Elle pointe son doigts dans une direction,* et que je suis la mienne ! (*Elle pointe le doigt dans la même direction.*) Ne me prenez pas pour Irène Molloy à qui l'on peut tourner la tête avec un pot de géraniums. Ah ! Horace ! qu'une idée pareille ait pu vous traverser l'esprit !...

VANDERGELDER. Madame Lévi, je vous répète que vous vous trompez.

MME LEVI. Je voudrais vous croire... Dites-vous bien, Horace, que si j'avais l'intention de me remarier, ce serait pour trouver dans mon lit un amant fougueux... et pas un grognon de votre espèce... Tenez, avant de songer à vous, je penserais à Cornélius...

(*Cornélius tend l'oreille. Les autres s'arrêtent de manger et écoutent.*)

Quoi qu'il en soit, n'en parlons plus jamais...

(*Auguste entre avec un plat.*)

Dépose tout là, je servirai moi-même.

AUGUSTE. Bien Madame. (*Il sort.*)

MME LEVI. Voici une aile et deux morceaux de blanc bien tendres pour vous. Buvez un peu de vin, je suis sûre que vous vous sentirez mieux. Puisque vous avez soulevé cette question, je dois vous dire que...

VANDERGELDER., *se levant, hors de lui.* Je n'ai soulevé aucune question ! !

MME LEVI. Asseyez-vous... C'est l'affaire d'une minute.

(*Vandergelder s'assied.*)

Il est vrai que j'aime organiser la vie des autres et me mêler de ce qui ne me regarde pas. Je le reconnais. Cela dit, je puis vous donner ma parole que je n'ai absolument pas l'intention de régenter une maison aussi désordonnée que la vôtre.

VANDERGELDER. Ma maison désordonnée !

MME LEVI. Buvez, c'est bon pour les artères. Voyez-vous, Horace, je ne pourrais m'habituer à un homme de votre espèce. Vous manquez de bonté..., d'humanité ! Bref, vous suivez votre route, et moi la mienne !

VANDERGELDER. Ne me répétez pas toujours la même chose !

MME LEVI. Très bien, je me tais.

VANDERGELDER. Je ne suis pas aussi noir que vous le dites !

MME LEVI. Vraiment ! Alors vous prétendez être bon ! généreux ! Ermengarde me disait encore ce matin que vous aviez traité votre coiffeur comme du poisson pourri. Joe Scanlon ! ! Un garçon qui aurait pu vous égorger tous les jours depuis vingt ans !

VANDERGELDER. Nous avons eu une petite discussion... Je lui ai dit... Bah ! demandez donc à mes commis !

MME LEVI. Vos commis ! Cornélius et Barnabé feraient dire des messes pour demander à Dieu qu'il vous rappelle à lui d'urgence.

(*Doucement les quatre se rapprochent du paravent, le verre en main, pour écouter la conversation.*)

VANDERGELDER, *livide.* Vous mentez !

MME LEVI. Non, Horace. Tout le monde vous déteste et ce n'est pas parce que j'ai une certaine affection pour vous que vous devez vous jeter sur moi comme Adam a dû se jeter sur Eve. Une femme qui vous donnera trois repas pour un dollar, ça doit bien exister... avec des haricots, rien que des haricots. Allez, buvons, ami !

VANDERGELDER. Dolly, je vous déteste..., vous êtes horripilante.

MME LEVI. Eh oui ! voilà toute la différence entre nous. Vous me trouvez horripilante et moi, j'essaie de vous rendre adorable...

VANDERGELDER., *se levant.* Je ne veux pas être adorable !

MME LEVI. Mais vous l'êtes profondément... Ah ! si vous vouliez, vieil imbécile...

VANDERGELDER, *se rasseyant.* Dolly, vous n'avez pas le droit de me parler sur ce ton.

MME LEVI. A votre âge, vous devriez remercier celui ou celle qui a le courage de vous dire la vérité !

VANDERGELDER. Mon âge ! Mon âge ! Je ne suis pas centenaire...

MME LEVI. Vous le serez dans six mois si vous continuez à vivre et à manger comme vous le faites ! Allez, parlons d'autre chose, cela vaudra mieux... mais je voudrais vous dire encore ceci...

VANDERGELDER. Par pitié, ne le dites pas !

MME LEVI. Si ! Il faut que vous sachiez tout ! Voilà ! Parfois, *rarement,* dans un mouvement de pitié, j'envisage de... de vous épouser. Oui, mon cher, voilà où j'en suis à cause de vous !

VANDERGELDER. Je ne vous ai jamais demandé de m'épouser.

MME LEVI. Si vous m'aimez, ne me le demandez jamais ! Bien sûr, si votre maison n'allait pas à vau l'eau !

VANDERGELDER. A vau l'eau ?

MME LEVI. Parfaitement... Avec votre nièce qui se débauche dans les cabinets particuliers de ce restaurant !

VANDERGELDER. Rassurez-vous. Elle ne perd rien pour attendre.

MME LEVI. Et vos commis qui font les quatre cents coups à New-York derrière votre dos !

VANDERGELDER. Ils sont à Yonkers qu'ils n'ont jamais quitté.

MME LEVI. Pauvre cher aveugle !

VANDERGELDER. Quoi, pauvre cher aveugle ?

MME LEVI. Cornélius Hackl se trouve actuellement de l'autre côté du paravent !

VANDERGELDER. C'est un autre ! Ce n'est pas le même !

MME LEVI. Parfait. Allez voir. Poussez le paravent, renversez-le... allons !

VANDERGELDER, *se lève, se dirige vers le paravent, hésite et va se rasseoir.* Je ne le crois pas !

CORNELIUS. Irène, je crois que nous ferions mieux de nous en aller... Tenez... prenez cet argent et réglez l'addition... Oh ! ne vous frappez pas... ce n'est pas « mon » argent...

MME MOLLOY. Non, non... je vais vous dire ce que nous allons faire... Vous autres - les hommes - vous allez mettre nos manteaux et nos chapeaux... avec les voilettes... et s'il vient par ici, il vous prendra pour des filles...

CORNELIUS. Nous déguiser ?

MME MOLLOY. Oui, venez...

(*Minou et Mme Molloy prennent leurs manteaux au portemanteau ou au vestiaire.*)

VANDERGELDER, *se levant.* J'ai la migraine ! Mauvaise journée, décidément. Bon, eh bien, je vais faire un saut chez Flora van Huysen et, de là... j'irai à mon hôtel... (*Cherchant son portefeuille.*) Voilà... de quoi... payer... les dîner... (*Cherchant partout.*) ... payer... le dîner... J'ai perdu mon portefeuille !

MME LEVI. Je ne vous crois pas. Vous devez avoir une poche comme les Kangourous !

VANDERGELDER. On m'a volé ! (*Il cherche dans son pardessus.*) A moins qu'il ne soit tombé dans le fiacre... Qu'est-ce que je vais faire ? C'est la première fois que je descends dans cet hôtel... Ne touchez plus au poulet, je n'ai pas de quoi le payer !

MME LEVI, *criant gaîment.* Je vous trouverai de l'argent, Horace. Vous pourriez emprunter à Ambrose Kemper, il est là-haut.

VANDERGELDER. Plutôt mourir !

MME LEVI. Alors demandez à Cornélius Hackl...

VANDERGELDER. Il est à Yonkers... Maître d'hôtel !

(*Cornélius s'avance vers la rampe, drapé dans le manteau de Mme Molloy. Mme Lévi s'amuse énormément en suivant des yeux Vandergelder qui fouille de nouveau les poches de son pardessus.*)

MME MOLLOY. Cornélius, c'est surement le portefeuille de Vandergelder.

CORNELIUS. Il y a des chances. Et moi qui croyais que c'était de l'argent qui tombait du ciel !

VANDERGELDER. Garçon !

(*On entend à gauche un orchestre jouer une polka. Barnabé s'avance à son tour, vêtu du manteau de Minou. Sur la tête le chapeau et la voilette de la même Minou.*)

MINOU. Irène ! Tu ne trouves pas que Barnabé est ravissant en fille ? Moi, je trouve qu'il devrait rester comme ça !

(*Mme Lévi et Vandergelder déplacent la table pour chercher le portefeuille.*)

MME MOLLOY. Ne gâchons pas *notre* soirée, Cornélius ! Venez, je vous apprendrai très vite à danser. Ne craignez rien, ils ne vous reconnaîtra pas !

MINOU. Laissez-vous faire, Barnabé... Vous allez voir comme c'est facile !

(*Ils repoussent leur table contre le mur.*)

MME LEVI. Horace, nous avons dansé deux fois ensemble, le jour de votre mariage et le jour du mien. Vous vous rappelez ?

VANDERGELDER. C'est possible...

MME LEVI. Et vous étiez un merveilleux danseur... Ne me dites pas que vous êtes trop vieux pour danser !

VANDERGELDER. Je ne vous dirai pas que je suis trop vieux, je vous dirai que je n'ai pas envie...

MME LEVI. Ah ! écoutez cette musique... Rappelez-vous le bal des pompiers à Yonkers, le samedi soir... Oh ! que vous étiez délicieux !... Et la nuit où vous m'avez donné un éventail... Venez Horace, venez !

(*Vandergelder et Mme Lévi commencent à danser. Cornélius dansant avec Mme Molloy, heurte le derrière de Vandergelder... Vandergelder se retourne et, après un instant d'hésitation, finit par reconnaître son commis.*)

VANDERGELDER. A la porte ! Pas un mot ! Tu es renvoyé ! Où est cette andouille de Barnabé Tucker ? Je le renvoie, lui aussi. A la porte !

(*Les quatre jeunes gens se précipitent en criant vers la porte qui donne sur la rue.*)

VANDERGELDER. A la porte ! A la porte !

(*Venant de la gauche entrent Ambroise et Ermengarde. A Ermengarde.*)

Je te ferai enfermer dans un couvent jusqu'à la fin de tes jours, petite garce !

ERMENGARDE. Ciel !... (*Elle s'évanouit dans les bras d'Ambrose.*)

VANDERGELDER, *à Ambrose.* Quand à vous, je vous ferais coffrer !... Hors de ma vue, hors de ma vue, misérable !

AMBROSE, *emportant dans ses bras Ermengarde, sort à droite.* Vous ne pouvez rien contre moi, Vandergelder ! (*Il sort, emportant Ermengarde.*)

MME LEVI, *qui n'a pas cessé de rire de bon cœur, suit pas à pas Vandergelder, lequel recommence à rechercher son portefeuille sur la scène.* Et voilà votre vie, mon cher. Sans nièce, sans commis..., sans femme..., sans portefeuille ! *Alors ? voulez-vous m'épouser, maintenant ?*

VANDERGELDER. Non ! (*Et pour lui échapper, il s'enfuit par la cuisine.*)

MME LEVI, *riant toujours et faisant claquer ses doigts s'écrie, face au public.*) Oh !... Et puis merde ! *Elle sort à droite, tandis que tombe le*

RIDEAU

Le Club Artistique de France, dont les activités sont suivies par plus de cinquante mille membres, nous prie d'informer les auteurs que les inscriptions pour l'attribution du « Prix des Auteurs » qu'il vient de créer dans le but de découvrir de jeunes talents sont désormais closes.
Le succès a dépassé toutes les espérances, tant par la qualité des pièces reçues que par leur quantité.
Un jury composé de nombreuses personnalités a été constitué. M. Ange Gilles, fondateur des Galas de la Pièce en Un Acte en est le président. Les candidats ne tarderont pas à être fixés sur le sort réservé à leurs œuvres.



Maquette de *Serge Creuz* pour le décor du IVe acte

acte 4

La maison de Flora Van Huysen.
Mademoiselle Van Huysen est étendue sur un sofa. La cuisinière se tient près de la fenêtre à gauche. Flora Van Huysen, 50 ans, florissante, lourde et sentimentale, est en train de respirer des sels. La cuisinière, une énorme femme, tient un saladier de porcelaine.

LA CUISINIÈRE. Non Mâme. Je pourrais jurer que j'ai entendu un fiacre s'arrêter devant la maison.

MLLE VAN HUYSEN. Tu as rêvé... Rêves... Rêves ! La vie n'est qu'un rêve absurde.. et décevant ! Nos projets... nos espoirs, se dissipent en fumée. Ma vie : une fumée ! (*Elle fredonne un instant.*)

LA CUISINIÈRE. Mon Dieu, faites qu'il ne soit rien arrivé à cette chère enfant ! C'est un long voyage pour venir de Yonkers, Mâme ?

MLLE VAN HUYSEN. Qu'est-ce que ça signifie le temps, l'espace... Non, c'est un court voyage. En principe !

LA CUISINIÈRE. Cela fait des heures que nous attendons. Et si je prévenais la police ?

MLLE VAN HUYSEN. La police ne peut rien changer aux desseins impénétrables de Dieu. Et si, par malheur, quelque chose arrivait à Ermengarde, cela servirait de leçon à cet affreux individu.

LA CUISINIÈRE. Qui ça ?

MLLE VAN HUYSEN. L'oncle ! Le cruel Horace Vandergelder ! Il y a toujours un oncle qui s'oppose à l'amour. Un oncle qui veut séparer les jeunes amoureux. Je parle de tout ceci en connaissance de cause, car c'est l'histoire de ma vie. Ma vie : une fumée ! (*Elle fredonne encore.*) Tiens ! maintenant, j'entends un fiacre. Vite !

LA CUISINIÈRE. Non même. Je ne vois rien. Rien, Mâme.

MLLE VAN HUYSEN. Voilà ! Qu'est-ce que je te disais ? Notre vie : un tissu d'illusions !

LA CUISINIÈRE. S'ils avaient changé d'avis, M. Vandergelder vous aurait envoyé un message... il me semble.

MLLE VAN HUYSEN. Oh ! mais je sais très bien ce qui a dû se passer. La pauvre fille a dû penser qu'elle allait trouver ici une autre prison, un autre geôlier! Si elle avait su que je suis son amie, et l'amie de tout les amoureux, elle serait déjà là. J'en suis sûre. Je ne veux pas que la vie de cette enfant soit une suite d'obstacles et de déceptions comme la... Cuisinière, mes sels étaient sur la table, il y a une minute ! Ils ont disparu.

LA CUISINIÈRE. Vous les avez dans la main, Mâme.

MLLE VAN HUYSEN. Bonté divine ! Comment sont-ils venus là ? Je ne chercherai pas à savoir.

LA CUISINIÈRE. M. Vandergelder a dû demander à quelqu'un d'accompagner votre nièce.

MLLE VAN HUYSEN. Possible, pos... (*Elle éternue.*)

LA CUISINIÈRE. Dieu vous bénisse ! (*Elle court à la fenêtre.*) Un fiacre ! Un fiacre qui s'arrête !

(*On sonne à la porte.*)

MLLE VAN HUYSEN. Allez ouvrir, cuisinière !

(*La cuisinière sort.*)

C'est probablement une erreur... (*Elle éternue.*) Dieu vous bénisse !

(*Bruit d'une altercation dans le hall.*)

On dirait presque que j'entends des voix.

CORNELIUS, *off.* Non, je n'entrerai pas ! Nous sommes dans un pays libre, sachez-le !

LE COCHER, *off.* En avant, marche !

MALACHI, *off.* Entrez, ce sont les ordres !

CORNELIUS, *off.* Vous ne pouvez pas forcer quelqu'un à aller là où il ne veut pas aller.

(*Entre Malachi, suivi par la cuisinière. Le cocher pousse Barnabé et Cornélius dans la pièce, mais ils se débattent et essaient de regagner le hall. Cornélius a perdu le manteau de Mme Molloy, mais Barnabé porte toujours les habits de Minou.*)

MALACHI. Pardon, Madame ? Vous être bien Mademoiselle Van Huysen ?

MLLE VAN HUYSEN. Oui, c'est moi, hélas !... Pourquoi ce bruit ?

MALACHI. Voici deux personnes que M. Vandergelder m'a ordonné d'amener chez vous où ils devront rester enfermés jusqu'à son arrivée. Et puis voici une lettre pour vous.

MLLE VAN HUYSEN. Je n'enfermerai personne, sachez-le!

MALACHI. Je comprends votre point de vue, Mademoiselle. Amène-les ici, Joe.

(*Entrent Cornélius et Barnabé poussés par le cocher.*)

CORNELIUS. Je proteste. Cette jeune femme et moi, nous n'avons rien à faire ici. Nous sommes montés dans un fiacre, nous avons demandé qu'on nous con-

duise à la gare, et voilà que ces deux brutes nous amènent de force chez vous ! Non ! Ce doit être une erreur.

LE COCHER. Mademoiselle Van Huysen, c'est bien vous ?

MLLE VAN HUYSEN. Pourquoi toujours mettre en doute mon identité ? Il est déjà assez difficile d'être quelqu'un... Et maintenant, restez tranquilles un instant... que je lise cette lettre... (*Lisant.*) « Voici Ermengarde et cette fripouille d'Ambrose Kemper... Ils sont en train de manigancer une fuite... » Ah ! mon Dieu... c'est l'histoire de ma vie... « Enfermez-les dans votre maison et attendez-moi, j'arrive.» (*A Cornélius.*) Monsieur Kemper, rassurez-vous, vous n'avez rien à craindre. (*Au cocher.*) Qui êtes-vous, vous ?

LE COCHER. Joe ! Et je resterai ici jusqu'à l'arrivée du vieux. C'est vrai : il me doit quinze dollars !

MALACHI. Exact, Mademoiselle Van Huysen. Nous devons rester ici pour les empêcher de s'enfuir.

MLLE VAN HUYSEN, *à Barnabé.* Débarrasse-toi de tes affaires, ma chérie. Nous allons prendre une tasse de café. (*A Malachi et au cocher.*) Vous attendrez dans l'entrée. Je vous ferai servir le café là-bas. Cuisinière, emmène-les.
(*La cuisinière pousse Malachi et le cocher vers l'entrée.*)

CORNELIUS. Madame... nous ne sommes pas ceux que vous attendiez... et il n'y a pas de raison que...

MLLE VAN HUYSEN. Monsieur Kemper... je ne suis pas le geôlier que vous imaginez... Non... N'ayez pas peur de moi... Je sais que vous voulez enlever cette innocente enfant... Je sais... Moi aussi, un homme a voulu... et puis les autres s'en sont mêlés... et voilà ! Ma vie : une fumée ! Mais je vous aiderai à trouver le bonheur... Remettez-vous entièrement entre mes mains... (*Elle soulève la voilette de Barnabé.*) Adorable Ermengarde ! (*Elle l'embrasse sur les deux joues.*) Où sont vos bagages ?

BARNABÉ. Eh !... b..., ils..., je... voi...

CORNELIUS. Oh ! je les trouverai demain matin... s'ils ne sont pas perdus...

MLLE VAN HUYSEN. Perdue..., gâchée..., voilà ma vie ! Ne vous inquiétez pas, Ermengarde... vous prendrez mes robes...

BARNABÉ. Oh ! le bonheur... Je n'y crois pas.

MLLE VAN HUYSEN. Que dit-elle ? N'importe quoi ! Comme moi quand j'avais seize ans ! Quelle exquise timidité ! Cuisinière, donne-nous du pain d'épices et du café.

LA CUISINIÈRE. Bien, Mâme. (*Elle va à la cuisine.*)

MLLE VAN HUYSEN. Pendant ce temps-là, je ferai couler un bain pour Ermengarde..., un bon bain très chaud...

CORNELIUS. Euh !.... dites... Mademoiselle...

MLLE VAN HUYSEN. Croyez-moi, Ermengarde, voici la fin de vos ennuis. Vous serez mariés demain... (*A Barnabé.*) Oh !... ma chérie, comme vous me ressemblez et comme votre vie ressemble à la mienne... Exactement les mêmes tracas... Quand vous serez dans votre bain, je viendrai vous raconter l'histoire de ma vie !

BARNABÉ. Non, je ne veux pas prendre de bain. Je m'enrhume toujours.

MLLE VAN HUYSEN. Vous ne vous enrhumerez pas, car je vous frictionnerai le corps avec un gant de crin ! Je reviens dans un instant. (*Elle sort.*)

CORNELIUS. Dis, Barnabé, tu ne crois pas qu'on pourrait sauter par la fenêtre ?

BARNABÉ. Si... mais on se tuerait !

CORNELIUS. Alors il n'y a plus qu'à rester ici et attendre la suite des événements... Barnabé, la situation est critique !

BARNABÉ. Elle était déjà critique cet après-midi. Depuis, cela n'a fait qu'empirer... Un bain... tout nu ! Avec un gant de crin !

(*Mlle Van Huysen entre, venant de la cuisine.*)

MLLE VAN HUYSEN. Ma pauvre Ermengarde, vos vêtements sont tout humides... Le bain sera bientôt prêt... Monsieur Kemper... venez dans la cuisine... vous ferez sécher vos pieds devant le four.
(*On sonne à la porte d'entrée. La cuisinière entre.*)
Qu'est-ce que c'est ? C'est la porte d'entrée ? Je n'attends que votre oncle !

LA CUISINIÈRE, *à la fenêtre.* C'est bien la porte d'entrée... Mais c'est un autre homme et une jeune fille dans un fiacre !

MLLE VAN HUYSEN. Bon, va ouvrir, fais entrer, cuisinière. Vous deux, venez avec moi. Venez, Ermengarde.
(*La cuisinière sort, puis Mlle Van Huysen entraîne Cornélius et Barnabé, qui protestent énergiquement, vers la cuisine.*)

LA CUISINIÈRE, *off.* Non, c'est impossible ! Enfin, entrez, que voulez-vous que je vous dise !
(*Ermengarde entre, suivie par Ambrose qui porte deux valises.*)
C'est une erreur... Je veux bien prévenir Mlle Van Huysen..., mais c'est une erreur.

ERMENGARDE. Mais puisque je vous dis que je suis la nièce de M. Vandergelder ! Je suis Ermengarde !

LA CUISINIÈRE. Je suis navrée, Mademoiselle, mais c'est impossible !

ERMENGARDE. Mais... mais... me voici... vous comprenez ? Et voici mes bagages...

LA CUISINIERE. Bon, bon... Je vais annoncer à Mlle Van Huysen que... enfin ce que vous m'avez dit... mais ça ne lui plaira pas ! (*Elle sort.*)

AMBROSE. Tout va s'arranger maintenant, Ermengarde... mais il vaudrait peut-être mieux qu'elle ne me voie pas et que je m'en aille...

ERMENGARDE. Oh non ! restez, Ambrose... Ne me laissez pas seule ici... je ne me sens pas à mon aise...

AMBROSE. Je comprends ça ! Mais votre oncle va arriver d'une minute à l'autre !

ERMENGARDE. Ambrose, vous ne pouvez pas vous en aller. Vous ne pouvez pas me laisser seule dans cette maison de fous, avec ces deux ivrognes dans le vestibule ! Ambrose ! Je sais ce que nous allons dire ! Nous dirons que vous êtes quelqu'un à qui mon oncle a demandé de m'accompagner. Attendez... attendez que je vous dise... Oui, c'est ça : vous êtes Cornélius Hackl.

AMBROSE. Cornélius Hackl ?

ERMENGARDE. Mais oui, le premier commis de mon oncle !

AMBROSE. Mais je ne veux pas être Cornélius ! Non... non... Ermengarde, je vous en prie, partons ! Je vais vous conduire chez mes amis... ou, si vous préférez, chez Mme Lévi.

ERMENGARDE. Ah non ! c'est justement à cause d'elle que nous avons rencontré l'oncle Horace tout à l'heure... Oh ! mon Dieu, comme je voudrais être à Yonkers où il n'arrive jamais rien.
(*Entre Mlle Van Huysen.*)

MLLE VAN HUYSEN. Qu'est-ce que j'entends ? Qui prétendez-vous être ?

ERMENGARDE. Mais, tante Flora ! reconnaissez-moi... Ermengarde !

MLLE VAN HUYSEN. Vous êtes la nièce d'Horace Vandergelder ?

ERMENGARDE. Oui, sa nièce.

MLLE VAN HUYSEN. Bon. Mais avouez que c'est tout de même bizarre parce qu'il vient de m'envoyer une autre nièce, qui s'appelle aussi Ermengarde. Et *elle* m'a apporté une lettre me donnant tous les détails ! *Vous*, avez-vous une lettre ?

ERMENGARDE. Non...

MLLE VAN HUYSEN. Pas de lettre !... Et qui est ce monsieur ?

ERMENGARDE. Cornélius Hackl, tante Flora.

MLLE VAN HUYSEN. Jamais entendu parler de lui !

ERMENGARDE. C'est le premier commis du magasin !

MLLE VAN HUYSEN. Connais pas ! Ma petite, l'autre Ermengarde est arrivée ici avec le garçon qu'elle aime... vous comprenez... C'est une preuve, ça, non ? Oui, ma petite, l'autre Ermengarde est venue ici avec Ambrose Kemper.

AMBROSE, *hurlant*. Ambrose Kemper !

MLLE VAN HUYSEN. Oui, Monsieur Hackl ! Et M. Ambrose Kemper est dans la cuisine... en train de faire sécher ses pieds dans le four...

(*Ermengarde commence à pleurer. Mlle Van Huysen l'emmène sur le sofa. Elles s'asseyent toutes les deux.*)

Eh bien ! ma petite, qu'est-ce qui vous arrive, hein ?

ERMENGARDE. Je... je ne sais plus quoi faire.

MLLE VAN HUYSEN, *à voix basse*. Vous vous aimez tous les deux ?

ERMENGARDE. Oui !

MLLE VAN HUYSEN. Je l'aurais parié. Et *on* essaie de vous séparer ?

ERMENGARDE. Oui, on essaie.

MLLE VAN HUYSEN. Je l'aurais parié. Et qui est ce ON ? Horace Vandergelder ? N'est-ce pas ?

ERMENGARDE. Oui !

MLLE VAN HUYSEN. Je ne vous en demande pas plus... Nous allons mettre un terme aux activités criminelles d'Horace Vandergelder ! (*Elle force Ambrose à s'asseoir près d'elle.*) Monsieur Hackl, considérez-moi, dorénavant, comme votre amie. Venez vous réchauffer dans la cuisine. (*Elle se lève et commence à s'en aller.*) Nous essaierons plus tard d'éclaircir le mystère de votre identité. En attendant, mon enfant, que diriez-vous d'un bain chaud ?

ERMENGARDE. Je dirais oui !

MLLE VAN HUYSEN. Parfait. Quand Ermengarde sortira de la baignoire, vous y entrerez !

(*Entre Cornélius, venant de la cuisine.*)

CORNELIUS. Dites-moi, Mademoiselle Van H...

ERMENGARDE. Mais ! Monsieur Hackl !

CORNELIUS, *s'approchant d'elle, très vite*. Chut ! Pas maintenant ! Je vous expliquerai... Je vous expliquerai tout...

MLLE VAN HUYSEN. Monsieur Kemper ! Monsieur Kemper, permettez-moi de vous présenter M. Cornélius Hackl ! (*A Ambrose.*) Monsieur Hackl, je vous présente M. Ambrose Kemper !

(*Silence, les deux hommes se regardent.*)

Vous vous connaissiez, peut-être ?

AMBROSE. Non.

CORNELIUS. Non, nous ne nous connaissions pas.

AMBROSE, *s'échauffant*. Mademoiselle Van Huysen, cet homme n'est pas Ambrose Kemper !

CORNELIUS, *idem*. Et ce monsieur n'est pas Cornélius Hackl !

MLLE VAN HUYSEN. Allons, jeunes gens... vos noms n'ont pas d'importance. Essayez *d'être*, ce ne sera déjà pas si mal... (*A Ambrose.*) Vous êtes vivant, vous respirez, n'est-ce pas, monsieur Hackl ? (*Elle pince le bras gauche d'Ambrose.*)

AMBROSE. Aïe !

MLLE VAN HUYSEN. Cette pauvre petite croit qu'elle est la nièce d'Horace Vandergelder ! Ermengarde !

ERMENGARDE. Mais puisque c'est moi !

MLLE VAN HUYSEN. Ce qui est important, mes enfants, c'est que vous soyez tous amoureux... Le reste est silence ! (*Elle pince le bras de Cornélius.*)

CORNELIUS. Aïe ! Vous me faites mal, Mademoiselle Van Huysen !

(*Mlle Van Huysen s'approche de la rampe et s'adresse au public.*)

MLLE VAN HUYSEN, *un doute affreux naît soudain dans sa tête. Ne serait-elle pas quelqu'un d'autre.* Mais, au fait, suis-je Mlle Van Huysen ? (*Elle se pince le bras.*) Aïe !... c'est bien moi. Bon ! Et maintenant, mes garçons, vous allez vous asseoir et bavarder gentiment... pendant que nous allons prendre un bon bain chaud. Venez, ma petite.

(*On sonne à la porte d'entrée. Ermengarde sort. Mlle Van Huysen commence par la suivre, puis s'arrête. La cuisinière entre.*)

LA CUISINIÈRE. C'est encore la porte d'entrée !

MLLE VAN HUYSEN. Eh bien ! allez ouvrir.

(*Elle et Ermengarde sont sorties en passant par la cuisine. La cuisinière se précipite aussitôt à la fenêtre et regarde, encadrée par les garçons.*)

LA CUISINIÈRE, *à la fenêtre et surexcitée*. Encore un fiacre ! Avec *trois* femmes ! Ça, pour une nuit, c'est une nuit. (*Elle part pour ouvrir la porte d'entrée.*)

MLLE VAN HUYSEN, *rentrant en scène*. Messieurs, vous pouvez rester ici. Faites comme chez vous. En attendant que j'obtienne de Vandergelder qu'il vous donne ses nièces.

(*Mme Lévi entre.*)

MME LEVI. Bonsoir, Flora !

MLLE VAN HUYSEN. Dolly O'Hara ! Quel bon vent vous amène ?

MME LEVI. Dites-moi vite, Flora ! Que font ces deux ivrognes dans votre vestibule ?

MLLE VAN HUYSEN. Je voudrais bien le savoir. C'est Horace Vandergelder qui me les a envoyés !

MME LEVI. Eh bien ! moi, je vous ai amené deux femmes qui sont à peu près dans le même état... Au demeurant les plus charmantes filles du monde. (*Elle va à la porte et ramène Irène Molloy et Minou.*) Il y a longtemp que je voulais vous présenter Irène Molloy, une amie à moi.

MLLE VAN HUYSEN. Je suis ravie de vous connaître, Madame.

MME LEVI. Et voici la petite Minou Fay, la collaboratrice d'Irène... Non... vous êtes là aussi, Messieurs ? D'ailleurs, je l'aurais parié... Bonsoir, monsieur Hackl !

CORNELIUS. Bonsoir, madame Lévi... Bien, je suis prêt à tout maintenant.

MME LEVI. M. Vandergelder sera ici dans un instant. Actuellement il se trouve dans la rue. Il fait des efforts pour payer un fiacre sans argent...

MME MOLLOY, *tendant le portefeuille de Vandergelder*. Oh !... je pourrais peut-être l'aider ?

MME LEVI. Ah ! si vous pouviez... mais vous avez déjà réglé la note au restaurant. Il est vrai qu'il doit bien y avoir des centaines de dollars là-dedans !

MME MOLLOY. Vous ne comprenez pas que c'est son portefeuille, celui qu'il a perdu. Je voudrais bien le lui rendre, mais j'ai peur qu'il me prenne pour une...

MME LEVI. Donnez-le-moi. Je le lui rendrai. En attendant, prenez ça pour payer son fiacre...

(*Elle donne à Mme Molloy un billet de banque puis glisse le portefeuille sous son bras d'un air dégagé.*)

VANDERGELDER, *off*. Personne ne pourrait me rendre le service de payer mon fiacre ?

(*Mme Molloy sort.*)

MME MOLLOY, *off*. Je vais régler ça pour vous, Horace Vandergelder, ne vous inquiétez pas !

(*Vandergelder entre, suivi par Malachi et Joe le cocher, ivres. Il est en pardessus. Dans sa main droite, la canne. Dans la gauche, les chocolats.*)

LE COCHER. Et mes quinze dollars, Monsieur Vandergelder... Hein ?

MALACHI. Ho ! Ho ! Monsieur Vander... gel... derrr !

VANDERGELDER, *au cocher*. Je te fous à la porte ! (*A Malachi.*) Toi aussi !

(*Malachi et le cocher sortent et attendent dans l'entrée.*)

Ça ne s'est pas terminé comme ils espéraient ! (*A Ambrose.*) Vous ! je ne veux plus jamais vous voir. (*A Cornélius.*) Toi, je te fous à la porte. Tous les deux, je vous fous à la porte. Exécution !

(*Il tape sur le sofa avec sa canne ; une seconde après, Mlle Van Huysen frappe sur son épaule avec un journal plié en deux ou un magazine.*)

MLLE VAN HUYSEN, *avec force*. Dites donc, vous ! Vous avez fini de « foutre à la porte » des gens qui sont chez moi ? Quand vous êtes à Yonkers, vous pouvez crier et gesticuler comme un vieux singe si ça vous amuse..., mais chez moi, vous devez vous tenir convenablement... ou prendre la porte.

VANDERGELDER. Mais, Flora, ce sont deux abominables fripouilles !

MLLE VAN HUYSEN. Le chapeau ! Enlevez votre chapeau ! Quant à vous. Messieurs, je vous le répète, vous êtes ici chez vous...

CORNELIUS. Monsieur Vandergelder, il faut que je vous explique...

MLLE VAN HUYSEN. Inutile de vous expliquer... Horace, cessez d'ennuyer M. Kemper et pardonnez-lui.

VANDERGELDER. Mais ce n'est pas Kemper, c'est un petit salopard du nom de Cornélius Hackl.

MLLE VAN HUYSEN. Il est fou ! (*Désignant Ambrose.*) Voilà Cornélius Hackl !

VANDERGELDER. C'est tout le contraire ! Je connais tout de même mon premier commis, non ?

MLLE VAN HUYSEN. Et puis, après tout, qu'est-ce qu'un nom ? Quelques lettres ! Alors !... Leur nom m'est indifférent... En attendant vous allez leur serrer la main ou prendre la porte.

VANDERGELDER. Serrer la main de ces chiens ? Jamais !

MME LEVI. Allons, Monsieur Vandergelder, la journée a été assez remplie comme ça. Et dehors, il pleut. Et la pluie mouille. Qu'est-ce que cela peut vous faire de leur serrer la main... pour la forme ? Vous recommencerez à vous fâcher demain !

VANDERGELDER, *donnant à Cornélius un doigt à serrer*. Là ! Et ne prenez pas ça pour une poignée de main ! (*Puis il se tourne vers Ambrose qui lui tend un doigt en se moquant.*)

Bon ! c'est la dernière fois que je vous vois !

(*Mme Molloy entre en scène, venant de la porte d'entrée.*)

MME MOLLOY. Mademoiselle Van Huysen !

MLLE VAN HUYSEN. Oui ?

MME MOLLOY. Ça sent le café !

MLLE VAN HUYSEN. On ne peut rien vous cacher, ma chère !

MME MOLLOY. Soyez gentille, offrez-m'en une tasse. Je voudrais boire le café le plus noir du monde.

MLLE VAN HUYSEN. Allons, venez, vous ! Venez à la cuisine ! Nous allons prendre du café !

(*Tandis qu'ils se précipitent tous vers la cuisine.*)

Horace, vous allez être surpris : il y a deux Ermengarde derrière cette porte !

VANDERGELDER. Deux !

(*La dernière à sortir, c'est Minou. L'air vague, un doigt sur le front, elle fait un tour de valse dans la pièce. Mme Lévi est restée debout sur le côté. Elle s'avance vers la rampe, l'air pensif. Minou continue de valser jusqu'au moment où ses pas la conduisent à la cuisine. Mme Lévi reste seule en scène... et s'adresse tout d'abord à un Ephraïm imaginaire.*)

MME LEVI. Ephraïm Lévi, je vais me remarier! Ephraïm, je vais épouser Horace Vandergelder pour son or ! Je saurai le dépenser, ne crains rien, Ephraïm, je me souviens de tes leçons. Bien sûr, ce ne sera pas un mariage comme le nôtre ! Mais je crois que je peux rendre Horace heureux, et puis, Ephraïm, je suis si lasse, si lasse... J'en ai assez de tirer le diable par la queue, Ephraïm, s'il te plaît, rends-moi ma liberté ! (*Elle va, maintenant, s'adresser au public.*) Voyez-vous, il arrive dans la vie de chacun un moment où il faut décider si l'on va vivre parmi les êtres humains ou non. Si l'on sera un imbécile parmi d'autres imbéciles, ou un imbécile isolé et solitaire. Eh ! bien, moi, j'ai décidé de renoncer à mon indépendance et d'être une imbécile parmi les imbéciles. Nous en connaissons autour de nous des gens qui, comme Horace Vandergelder ou comme moi-même, au début de mon mariage, ont décidé de ne plus frayer avec leur prochain. Il y en a des tas. Bien sûr, ils se déplacent parmi les autres, ils leur parlent, ils les épousent même, mais leur cœur est fermé à double tour. Ils s'y sont enfermés *seuls*... Oh ! oui, je sais qu'en se mêlant aux autres, on court des risques. Cela peut se terminer par un désastre, c'est vrai ! Mais, croyez-moi, sans risque, il n'y a ni aventure, ni *plaisir*. (*En confidence.*) Et puis, il vaut toujours mieux gâcher sa vie par amour ou générosité que de perdre son temps par méfiance ou par timidité. Me voici donc, Yonkers ! Me voici, jeunes gens de Yonkers ! J'arrive avec de l'argent plein les poches parce que j'ai toujours pensé que l'argent n'a de valeur que lorsqu'il est répandu à profusion, comme un engrais, sur la jeunesse pour l'aider à pousser. C'est, en tout cas, l'opinion de Mme Vandergelder numéro deux !

(*Vandergelder entre avec deux tasses de café. Il referme les portes avec son dos.*)

VANDERGELDER. Mlle Van Huysen m'a chargé de vous apporter... ceci.

MME LEVI. Merci à vous deux... Asseyez-vous et reposez-vous un peu. Quoi de nouveau à la cuisine ?

VANDERGELDER. La cuisine est devenue le temple de l'imbécillité. Ils tombent tous amoureux les uns des autres. Quant à moi. j'ai eu la bêtise de pardonner à Ermengarde et à Ambrose. Enfin, c'est fait !

MME LEVI. J'en étais sûre. Vous avez bien fait.

VANDERGELDER. Ce n'est pas tout... J'ai pris Cornélius comme associé. Ah ! je suis le roi des imbéciles.

MME LEVI. Vous ne le regretterez pas...

VANDELGELDER. Dolly... vous avez eu des paroles très désagréables... au restaurant... sur ma maison... sur moi-même...

MME LEVI. Il faudra les oublier.

VANDERGELDER. Dolly, vous avez des tas de défauts...

MME LEVI. Oui... je sais ce que vous allez dire...

VANDERGELDER. Vous êtes agitée..., vous êtes chimérique..., vous êtes curieuse.

MME LEVI. Ah oui ! je suis... chimérique... Continuez...

VANDERGELDER. En un mot comme en cent, vous êtes une femme merveilleuse ! Dolly, épousez-moi !

MME LEVI. Horace ! (*Elle se lève.*) Ah ! taisez-vous.

VANDERGELDER. Je sais bien que je me suis conduit comme un imbécile avec Mme Molloy... et cette autre femme..., vous savez bien. Dolly, pardonnez-moi, épousez-moi. (*Il tombe à genoux.*)

MME LEVI. Je n'ose pas. Non, je n'ose pas !

VANDERGELDER. Que voulez-vous dire ?

MME LEVI. Vous savez aussi bien que moi que vous êtes le premier citoyen de Yonkers, une sorte de maire moral... Et, naturellement, votre femme devra recevoir sans arrêt... des ribambelles d'amis qui entreront comme dans un moulin... Ce sera une lourde tâche pour votre épouse...

VANDERGELDER, *un instant épouvanté par ce programme, se décide enfin*. Dolly, vous mènerez la vie qu'il vous plaira !

MME LEVI. Horace, vous ne pouvez nier que votre femme. la femme de Vandergelder doit être quelqu'un ! Répondez-moi..., suis-je quelqu'un ?

VANDERGELDER. Vous êtes... Ah ! vous êtes la femme la plus merveilleuse.

MME LEVI. Oh ! comme il est partial...
(*Elle va s'asseoir sur le sofa, il la suit, toujours à genoux.*)
Horace, il ne suffira pas de couvrir votre femme d'or et de bijoux. Il faudra aussi la pousser à devenir la bienfaitrice de Yonkers.
(*Il se lève et est, de nouveau, épouvanté. Il tousse pour ne pas entendre.*)
Oui, elle doit être quelqu'un ! Croyez-vous vraiment que j'arriverai à vous rendre encore plus populaire que vous ne l'êtes ?

VANDERGELDER. Dolly, tout le monde sait que pour vous rien n'est impossible !

MME LEVI. J'essaierai donc. Avec votre aide, j'essaierai. A propos, j'ai trouvé votre portefeuille. (*Elle le tient en l'air.*)

VANDERGELDER. Où ça ? Décidément vous êtes bien la plus merveilleuse...

MME LEVI. Il m'est tombé dans la main. Tout simplement. Je ne sais pas comment... Parfois, je m'étonne moi-même. Horace, prenez-le... Il arrive aussi que l'argent me tombe des mains...

VANDERGELDER. Gardez-le..., gardez-le...

MME LEVI. Horace ! (*Mi-riant, mi-pleurant, et avec un air de réelle affection pour lui.*) Je n'aurais jamais pensé..., mais jamais..., que vous pourriez dire une chose pareille... Horace...
(*Barnabé sort précipitamment de la cuisine. Il est très agité. Il ne porte plus les vêtements de Minou.*)

BARNABÉ. Oh ! pardon, je croyais qu'il n'y avait personne...

VANDERGELDER, *furieux*. Tu croyais,... crétin !

MME LEVI, *posant sa main sur le bras de Vandergelder pour l'apaiser*. Approche, Barnabé... Approche...
(*Vandergelder la regarde une seconde, puis imitant son ton aimable.*)

VANDERGELDER. Approche, Barnabé, approche !

BARNABÉ. Cornélius va épouser Mme Molloy !

MME LEVI. Mais c'est magnifique ! Horace ! (*Elle se lève et lui fait signe de parler à son tour.*)

VANDERGELDER. Barnabé, va dire à tout le monde que Mme Lévi a consenti...

MME LEVI. *Enfin* consenti.

VANDERGELDER. ... Enfin consenti à devenir ma femme.

BARNABÉ. Ça alors !... (*Il se précipite à la porte de la cuisine.*) Hé ! Ecoutez tous... M. Horace Vandergelder va épouser... Mme Lévi !
(*Mlle Van Huysen rentre en scène, suivie par tout le monde... Elle porte dans ses mains la boîte de chocolats.*)

MLLE VAN HUYSEN. Dolly, Horace, merci pour cette extraordinaire bonne nouvelle ! (*Elle s'adresse au public.*) Il n'y a plus de café, plus de pain d'épices, mais il y a trois couples dans ma maison qui vont se marier. Et vous savez, l'une des deux Ermengarde n'était pas une fille, non vraiment, c'était un garçon... Eh oui ! voilà la vie : malentendus, illusions !

MME LEVI, *au public*. Le café est fini, le pain d'épices est fini, *et notre comédie aussi !*
Il nous reste cependant encore quelque chose à faire, Barnabé..., viens ici. (*Elle lui chuchote quelque chose à l'oreille en lui montrant le public. Enfin elle dit au public.*) Je crois que c'est le plus jeune d'entre nous qui est le mieux qualifié pour tirer la morale de notre histoire.
(*On pousse Barnabé vers la rampe.*)

BARNABÉ. Eh bien ! je pense... oui je pense... qu'il faudrait dire quelque chose sur l'aventure ! Ce qui caractérise l'aventure c'est que... quand vous êtes en plein dedans vous vous dites : « Oh ! là là ! Oh ! là là !... comme je préférerais être à la maison bien au chaud... »
Mais, quand vous êtes à la maison, bien au chaud, si vous vous dites :
« Oh ! là là... je voudrais avoir des aventures !
Ça y est, vous finirez bien par courir les routes.
Alors, attention, hein !
Cela dit, nous vous remercions tous d'être venus ce soir et nous souhaitons à chacun d'entre vous d'avoir au moins... une aventure.
Mlle Van Huysen qui a distribué ses chocolats à toute la troupe, en fourre un dans la bouche de Barnabé. Celui-ci continue de parler la bouche pleine, tandis que tombe le

RIDEAU

"LA MARIEUSE"...

Thornton Wilder est surtout connu en France parce qu'il est l'auteur de Notre Petite Ville, qui remporta au théâtre et au cinéma un égal succès. Louis Ducreux est connu parce qu'il est... Louis Ducreux. Le mariage Wilder-Ducreux — à propos d'une « marieuse » — ne pouvait être qu'heureux !

Pourtant cette comédie américaine, d'origine autrichienne, et naturalisée parisienne par Louis Ducreux a vu le jour... en province. Grâce à la perspicacité et l'initiative de la Comédie de l'Est, Paris perd son monopole de créations théâtrales. Tant pis pour lui ! Et tant mieux pour la province où les Centres dramatiques — et tout particulièrement celui de la Comédie de l'Est si efficacement animé par Hubert Gignoux — font une œuvre durable. Si la lumière vient de l'Est, le centre de Strasbourg est bien placé pour nous la dispenser. Car l'effort de La Marieuse *doit être... fécond.*

...ET LA CRITIQUE

JEAN-JACQUES GAUTIER :

Une comédie qui ne manque point d'agrément

Telle qu'elle nous revient, cette petite comédie d'intrigues ne manque point d'agrément. Son humour est aimable. La satire y affleure, dépourvue d'âpreté. A quatre reprises, à la fin de chaque acte, un des personnages vient parler au public, comme faisait librement le commentateur, le meneur de jeu de *Notre Petite Ville*, du même Thornton Wilder. Et personnellement, ce sont ces quatre très courts monologues, un peu cyniques, un peu mordants, doux-amers, mais toujours humains en fin de compte que j'apprécie le plus dans la pièce.

Le Figaro

ROBERT SEVY :

Sous le signe de Labiche

A vrai dire, ces variations américaines (de Thorton Wilder, adaptation de Louis Ducreux) ont été justement placées sous le signe de Labiche, car elles ne s'écartent que bien peu des thèmes chers à notre premier vaudevilliste. Tout l'art (estimable) de Labiche est de promener des fantoches à travers des situations toujours drôles et jamais scabreuses, en égratignant avec une férocité gantée de fausse naïveté, le monde de l'argent, incarné par le vieux Vandergelden. L'auteur du *Chapeau de paille d'Italie* nous revient du Nouveau Monde à peine rajeuni, mais toujours visible. Dans *La Marieuse*, on peut même détecter çà et là quelques vestiges de Molière : la marieuse, qui est une sorte de Frosine en plus truculent et moins subtil, cherchant la ligne de vie dans la main de son jeune vieillard de client, par exemple. Mais ce client finira par devenir son époux après une campagne bien menée. Et cette poursuite hachée de quiproquos verra se croiser, se manquer, et finalement s'épouser les principaux protagonistes. Homme d'argent et femme d'intrigues, commis échappé et modiste coquette, commis ahuri et modiste timide, jeune homme désargenté et honni et jeune fille naïve, tourbillonnent comme il sied jusqu'au dénouement heureux. Une vieille folle romanesque, à silhouette de poupée, sœur de toutes les tantes cinglées et providentielles, aidera au dénouement. Et tout le monde, sur la scène et dans la salle, se sera bien amusé.

Les Nouvelles, de Besançon

JEAN-HENRY RAIDRON :

Une comédie moderne, drôle sans être vulgaire

La Marieuse est une comédie moderne, drôle sans être vulgaire, et gaie sans avoir recours à la grivoiserie. Cette pièce aurait-elle un quelconque rapprochement avec certaines *Folies amoureuses* où l'argent jouerait un rôle primordial ? Mais si l'argent est un bon serviteur, il est un mauvais maître et Thornton Wilder a su nous le faire comprendre, il a fait triompher la jeunesse de corps et de cœur évoluant dans le vert Paradis de l'amour.
Cette histoire trouve sa force dans sa beauté simple et neutre ; elle débute par l'éternelle aventure de la jeune fille qui, quasiment emprisonnée par un vieil oncle jaloux, réussit, au prix de mille astuces à rejoindre celui qu'elle aime.
Côtoyant ces deux personnages, nous retrouvons l'éternel couple de serviteurs « Cornelius » et « Barnabé » qui, tout en nous égayant, cherchent eux-mêmes à s'évader de l'antre de leur patron, lieu où le mot « liberté » n'existe pas. Heureusement et pour notre plus grand plaisir, Cornelius et Barnabé connaîtront des « aventures ». Les héros de Wilder sont vivants et drôles avant tout, légers et transparents. Leur langage est souple et ne nous donne jamais l'impression fâcheuse d'être mécanique; chacun des personnages a son humeur et son caractère propre ; leur humour sait parfois faire face à une certaine émotion qui, quoique légère et fraîche, n'en est pas plus vraie. Wilder a également su faire évoluer ces personnages sur un manège où se côtoient l'amour et l'argent et c'est ce manège, dirigé avec maestria et semé d'incidents gracieux, qui plait « même à des esprits délicats ».

Union Républicaine, de Châlons-sur-Marne

JEAN BEAUMONT :

Des acteurs admirablement employés

Fort heureusement, Thornton Wilder sait peindre. Et il suspend devant nos yeux toute une guirlande de « types », très américains. Il introduit dans cette farce des éléments de poésie fort étrangers aux vaudevillistes du XIXe siècle. Il va même bien plus loin, ressuscitant un procédé antique : celui du « canzon » espagnol, qui ressemble un peu au « song » de Brecht... Quatre monologues interrompent les quatre actes en leur milieu pour nous révéler les pensées de quatre protagonistes.
Pierre Lefèvre, le metteur en scène du C.D.E., a souligné ces brusques décalage par un arpège de guitare, par un changement d'éclairage passant du quotidien à l'irréel. C'est dire combien ces hors-textes s'apparentent aux recherches que nous aimons tant d'un Copeau, d'un Dasté, d'un Michel-Saint-Denis. Les centres dramatiques sont de la même lignée.

L'Echo, de Lyon

Un accueil chaleureux

En somme, le Centre Dramatique de l'Est a été bien inspiré en montant *La Marieuse* à laquelle la salle a réservé un accueil chaleureux : une dizaine de rappels à la fin du quatrième acte.
La distribution est assez homogène. Bien sûr, on constate ici et là quelques grincements dans une mécanique qui a encore besoin d'un certain rodage, mais il n'y a pas à vrai dire de lacunes irrémédiables. La plupart des interprètes méritent une mention. Jean Schmitt, dans le rôle de Cornélius, et Bernard Freyd, dans celui de Barnabé, ont été des « commis » pleins de drôlerie. Sylvie Artel est une « Madame Molloy » espiègle et charmante, Paul Bru, qui est Vandergelder, le bourgeois parvenu et grotesque, a été parfois assez inégal, mais il a eu de très bons moments. Quant à Anne Le Noir, qui est Madame Lévi, « la marieuse », elle est en pleine possession de son rôle. Le seul reproche que l'on pourrait peut-être lui faire est d'avoir en quelques occasions un peu forcé la note. Citons encore André Pomorat, Claudine Bertier, Lise Visinand et Danièle Gauthier qui s'en sont tirés bien plus qu'honorablement.
Gageons que *La Marieuse* fera une belle carrière sur les planches de la Comédie de l'Est. On n'a pas si souvent l'occasion de s'amuser et de rire sans réticence.

Les Dernières Nouvelles d'Alsace

comédie en un acte

vieux soleil

l'auteur

Louis Ducreux

les personnages

2 femmes
1 homme

Irène
Simone
Pierre

Créée en 1946 à la Radiodiffusion Française

durée : 25 minutes

décors

La pièce principale d'une petite ferme provençale aménagée en habitation. Murs jaunes ou roses délavés. Quelques meubles très simples. Des livres. Deux ou trois toiles au mur. Du désordre. Une robe sur une chaise, des souliers par terre, une paire de bas. Sur la table une bouteille d'alcool, un verre à moitié vide, une carafe.

Au lever du rideau les volets sont fermés ; par un contrevent un rayon de soleil entre.

On entend un chien aboyer.

Entre Simone, en peignoir sur sa chemise de nuit.

SIMONE. Chut ! Willy... Où es-tu ?

VOIX D'IRÈNE, *ensommeillée, de la chambre, fort à la cantonade.* Simone, fais taire le chien, je t'en supplie !

SIMONE. J'y vais, une seconde.

VOIX D'IRÈNE. Il y a une heure qu'il aboie... C'est insupportable.

SIMONE. Je dormais. Je n'ai pas entendu. (*Elle se regarde dans un miroir et se coiffe.*)

(*Un chien aboie à nouveau.*)

VOIX D'IRÈNE, *avec une lassitude exaspérée.* Je t'ai dit cent fois de faire attention en rentrant le soir de ne pas le laisser dehors.

SIMONE. Oui !... oui !... Ce n'est pas un crime. (*Elle achève de se coiffer.*)

(*Le chien aboie.*)

VOIX D'IRÈNE. Tu veux que j'y aille moi-même ? Je te dis que je suis morte de fatigue.

SIMONE. Mais non ! J'y vais !... J'y vais !... Dodo, la petite mère !

VOIX D'IRÈNE. Idiote !

SIMONE, *pour elle-même.* Merci, Madame, merci.

(*Le chien aboie. Simone ouvre la porte, sort, et revient un instant après portant le chien dans ses bras.*)

Alors, vieux chien, on ne peut pas rester tranquille ? A quoi ça rime d'aboyer à 9 heures du matin ? On veut montrer qu'on est vivant, hein ? Ici c'est défendu, tu le sais bien ? Il faut faire comme la petite mère. Dormir le matin de 8 heures à midi. Dormir l'après-midi de 2 à 5 heures. Et la nuit se retourner sur son lit sans fermer l'œil. Ça, c'est sain, hein ! vieux chien ! Ça, c'est recommandable ! Et dans les intervalles, avaler une douzaine de fines à l'eau avec des airs de somnambule, pour vous tenir en forme, hein ? (*Elle dépose le chien.*) Tiens, reste là, ou alors tais-toi. Il vaut mieux la laisser dormir encore un bon coup, la petite mère. Ça lui fera quand même quelque chose quand elle verra que je ne suis plus là... (*Elle va à la fenêtre et ouvre les volets.*) Beau temps, ce matin. Beau temps pour partir... Ça va être agréable de rouler sur la route au bord de la mer ! Toi, tu préfères la maison, vieux chien ? Chacun son goût. (*Regardant au dehors.*) Tu as encore galopé dans les fleurs... Qu'est-ce que tu vas entendre quand elle se réveillera... Ah ! là là !... (*Elle s'étire avec satisfaction en pensant qu'elle ne sera plus là pour assister à la scène.*) La valise... (*Elle passe dans sa chambre et revient avec une valise.*) Heureusement qu'elle n'est pas grande, il n'y a pas grand-chose à mettre dedans. (*Elle pose la valise sur une commode dont elle a ouvert un tiroir.*) Deux chemises, une blouse, je ne prends pas la jupe elle est trop sale, le pull-over. Je mettrai l'autre... C'est tout. Chemise de nuit et peignoir tout à l'heure. Pas lourd, comme garde-robe. Heureusement qu'avec Pierre ça va changer. Hé ! vieux chien... Je le prends, son foulard ? (*Elle le déplie.*) Oui, hein ? Maintenant que je ne suis plus à sa charge, elle va pouvoir s'en acheter un autre. (*Prenant le museau du chien.*) Alors, quoi ? Tu ne ris pas, vieux chien ? Tu trouves que ce n'est pas gentil pour elle, ce que je viens de dire ? Tu as peut-être raison. Qu'est-ce que tu veux ? Elle est trop assommante, la petite mère, avec ses airs de fantôme !... Et quand on a pris une décision, hein ! vieux chien ! Qu'est-ce que ça aurait changé que je lui dise tout, que je l'écoute crier pendant des heures ?... (*Légèrement.*) Pauvre petite mère !... Si on lui écrivait une lettre ? Je lui doit bien ça, hein ? (*Elle prend son papier et s'assied à une table.*) Aide-moi, vieux chien... (*Après un temps.*) C'est difficile. Le mieux serait de dire. (*Cherchant*

ses mots.) « Tu as été bien gentille, la petite mère, depuis trois ans qu'on se connaît, mais je m'en vais vivre avec un homme qui... qui m'aime et qui me donnera une vie... » Qu'est-ce que tu en penses ? Et puis, zut ! Je verrai tout à l'heure, si j'ai le temps. (*Elle sort un instant, rentre avec un vêtement qu'elle va pour mettre dans la valise.*)

(*Irène entre, l'air las, et va vers la fenêtre.*)

IRÈNE. Oh ! Il n'a jamais fait aussi chaud. Je n'arrive pas à me rendormir.

SIMONE, *se tenant devant la valise qu'elle dissimule de son mieux.* Il faut te recoucher, la petite mère, et rester au lit jusqu'à midi. Tu as l'air très fatiguée.

IRÈNE, *statique.* Cette brute de chien est encore allé galoper dans les fleurs. Où est-il ?... Il se cache... Pauvre Willy ! N'aie pas peur. Je n'ai même pas la force de te gronder. (*Un temps.*) J'ai mal à la tête. (*Elle va près de la table, allume une cigarette et se sert à boire.*)

SIMONE. Tu fumes trop... Et tu avais dit que tu ne boirais plus le matin. (*Un temps.*) Va t'allonger...

IRÈNE. Je te dis que je ne peux pas me rendormir.

SIMONE. Prends un peu de gardénal. Ça te fera dormir. (*Temps.*) Je dis ça pour ton bien... (*Temps. Simone lui apporte le flacon de gardénal.*) Va te reposer, petite mère. Ça ira mieux après. Crois-moi.

IRÈNE. Mais dis-moi... Ma santé a l'air de t'intéresser beaucoup. ce matin...

SIMONE, *se mord les lèvres, puis.* C'est que je t'aime bien, petite mère, et ça m'ennuie de te voir malade et triste.

IRÈNE. « Je t'aime bien... Ne fume pas... Tu bois trop... » Il y a des mois que tu ne m'as pas parlé comme ça... Qu'est-ce qu'il se passe ?

SIMONE. Il ne se passe rien. Va te recoucher, je t'en prie.

IRÈNE. Bien, bien... que d'attentions ! C'est bien beau pour y croire. (*Se levant, soupirant.*) Enfin... Il ne sera pas dit que pour une fois je ne t'aurai pas encouragée.

(*Elle se dirige vers la porte. Simone s'arrange pour masquer en l'accompagnant la valise à sa vue.*)
A tout à l'heure, mon petit. (*Elle est rentrée dans sa chambre.*)

SIMONE. Ouf ! On l'a échappé belle, vieux chien. (*Elle prend la valise et va pour la porter dans sa chambre. Mais Irène est rentrée.*)

IRÈNE, *elle voit Simone, la valise dans les bras.* Qu'est-ce que c'est que cette valise ?

SIMONE, *sèchement.* C'est moi.

IRÈNE. Une fugue ?

SIMONE. Ça me regarde.

IRÈNE. Bien sûr. Quand pars-tu ?

SIMONE. Tout à l'heure.

IRÈNE. Eh bien... Bon voyage.
(*Un temps.*)

SIMONE, *posant sa valise.* C'est tout ?

IRÈNE. Oui. Je pense que si tu avais des explications à me donner ce serait déjà fait.

SIMONE. C'est-à-dire... Enfin, je ne voulais pas...

IRÈNE. Tu ne voulais pas me faire de peine.

SIMONE. Oui, bien sûr.

IRÈNE. ... Ou plutôt, tu ne voulais pas être témoin de la peine que tu allais me faire.

SIMONE. Je voulais t'écrire...

IRÈNE. Ecris... écris... Moi, je vais me recoucher. Puisque c'est pour mon bien.

SIMONE. Ecoute...

IRÈNE. Je t'ai dit tout ce que j'avais à te dire, la dernière fois. Tu fais ce que tu veux de tes journées, tu vois tes beaux amis autant qu'il te plaît. (*Avec force.*) Mais si tu quittes la maison pour deux ou trois jours, tu n'y rentreras pas.

SIMONE. Mais justement.

IRÈNE, *la coupant.* Attends... Tu comptes peut-être qu'une fois de plus je ne tiendrai pas parole. Et tu as peut-être raison, après tout. C'est que je serai encore plus bas que je ne me l'imagine. Alors, va-t'en, reviens, fais ce que tu veux. C'est à tes risques et périls. Voilà. Bon voyage. (*Elle va pour rentrer dans sa chambre.*)

SIMONE. Mais écoute-moi, Irène... Cette fois ce n'est pas pour trois jours que je m'en vais, c'est pour de bon.

IRÈNE. Non ?... Le grand amour ?

SIMONE. Oui.

IRÈNE, *riant.* Oh ! ça... Raconte. C'est trop beau.

SIMONE. Ne ris pas.

IRÈNE. Oh non ! Ça me plaît les histoires d'amour. Ça me rajeunit.

SIMONE. Tant pis. Je ne te dirai rien.

IRÈNE. Il est riche, je parie.

SIMONE. Oui... Je crois...

IRÈNE. « Je crois »... C'est trop gentil. Qui est-ce ?

SIMONE. Il s'appelle Pierre... Tu ne connais pas.

IRÈNE. Beau garçon ?

SIMONE. Oh non ! Mais très doux, avec des lunettes. C'est marrant ?

IRÈNE. Et comment vous êtes-vous rencontrés ?

SIMONE. A « L'Escale »... Il m'a invitée à danser...

IRÈNE. Ça commence bien.

SIMONE. Et puis il m'a emmenée faire une promenade en auto...

IRÈNE. Original... Et qu'est-ce qu'il fait, ton Pierre ?

SIMONE. Il travaille dans une affaire de tissus, avec son père.

IRÈNE. Une grosse affaire ?

SIMONE. Oh oui !... Je crois.

IRÈNE. Tu crois... Et tu crois qu'il t'aime aussi ?

SIMONE. J'en suis sûre. Il veut m'épouser.

IRÈNE. Ah !... Et ça, tu le crois ou tu en es sûre ?

SIMONE. Lui est sûr de pouvoir convaincre son père.

IRÈNE, *ironique.* De sorte que, si par malheur son père ne se laissait pas convaincre, tu ne pourrais vraiment pas lui en vouloir, à Pierre...

SIMONE. Tu vois comme tu es... Je ne voulais pas t'en parler...

IRÈNE. Je te choque ? Pardon...

SIMONE. C'est bien pis, tu ne crois à rien. Tu détruis tout, sans même savoir.

IRÈNE, *à elle.* Je sais ce que c'est, l'amour...

SIMONE. Parce que tu as eu une histoire malheureuse...

IRÈNE. Ma vie fichue, oui !

SIMONE. Tout le monde n'est pas comme toi ! Moi je m'en remettrai. A ta place, j'aurais repris le dessus.

IRÈNE. Oh oui !... J'en suis bien sûre.

SIMONE. Alors ?

IRÈNE. Oui ?

SIMONE. Qu'est-ce que ça a de répréhensible, de partir avec lui... ou avec un autre ?

IRÈNE. Il faudrait que je t'explique des tas de choses ; ça me fatigue d'y penser. D'ailleurs...

SIMONE. Quoi ?

IRÈNE. Ça ne t'intéresserait pas beaucoup.

SIMONE. Si encore ma présence t'était indispensable. (*Temps.*)

IRÈNE, *vraie.* Qui te dit qu'elle ne me le soit pas ?

SIMONE. On ne se voit jamais.

IRÈNE. C'est parce que tu es tout le temps dehors.

SIMONE. Rien ne t'empêchait de m'accompagner.

IRÈNE. Oh ! les boîtes et les dancings de la côte, je les connais trop.

SIMONE. Pourquoi veux-tu que j'habite tout le temps ici ?

IRÈNE. Tu ne comprendrais pas...

SIMONE. Je ne suis plus une petite fille.

IRÈNE. Non, mais si tu ne m'avais pas rencontrée, tu serais restée une petite grue, et de la pire espèce.

SIMONE. Je t'en prie...

IRÈNE. Quoi ! A dix-sept ans, tu passais tes journées et tes nuits sur un tabouret de bar dans la boîte où je chantais... Beau début dans la vie. Comment crois-tu que ça aurait tourné pour toi ?

SIMONE. J'aurais très bien pu rencontrer...

IRÈNE, *ironique.* Un autre Pierre...

SIMONE. Quelqu'un qui m'aurait assuré une vie...

IRÈNE, *ricanant.* Plus agréable que celle que tu mènes ici, c'est ça. A ce moment-là seulement, il n'y avait pas d'amateurs et tu as été bien contente que je sois là.

SIMONE. Oh ! tu as toujours été très généreuse.

IRÈNE, *grave.* J'ai fait ce que j'ai pu.

SIMONE. Seulement ce n'est pas une raison pour que ça dure toujours. D'abord, tu n'as presque plus d'argent. Qu'est-ce qu'on ferait quand tu aurais tout dépensé ?

IRÈNE. J'avais pensé que je pourrais me remettre à chanter.

SIMONE. Tu n'as plus la santé pour ça.

IRÈNE. Je l'aurais vite retrouvée, la santé, si je n'avais pas prévu depuis longtemps ce qui arrive aujourd'hui.

SIMONE, *soulagée.* Tu l'avais prévu, tu vois. C'est forcé. J'ai dix ans de moins que toi. Ce n'est pas une vie pour moi. Et puis...

IRÈNE. Et puis ?

SIMONE. Ça ne fait pas très bon effet deux femmes qui vivent seules...

IRÈNE. Qu'est-ce que tu veux dire ?

SIMONE. Tu ne t'es pas regardée...

IRÈNE, *se regardant.* Il y a longtemps c'est vrai, ou alors bien distraitement... Ça pourrait être pire.

SIMONE. Au village quand je passe on chuchote, ce n'est pas drôle.

IRÈNE, *ironique.* Pauvre ange !

SIMONE, *rageuse.* Enfin, j'ai droit à une vie normale, à me marier, à vivre dans une maison, à avoir des domestiques, à ne pas toujours voir le linge sale traîner sur les meubles entre ta bouteille de cognac et ton paquet de gauloises. J'ai droit à un foyer.

IRÈNE. Un deuxième étage dans une maison bourgeoise.

SIMONE. Pourquoi pas ?

IRÈNE. Le paradis sur terre, quoi !

SIMONE. Appelle ça comme tu voudras. C'est facile de tout ridiculiser. Et avant tout, il y a Pierre qui m'aime et que j'aime. C'est ce qui compte le plus pour moi.

IRÈNE, *plus grave.* Tu l'aimes toi ? Je veux dire tu l'aimes *vraiment ?*

SIMONE. Oui, je l'aime ! Oui, je l'aime ! Ça t'étonne ?

IRÈNE. Plutôt, oui... Tu vois, mon petit, je pensais que ton égoïsme, ta légèreté, ta méchanceté, c'étaient des défauts insupportables, mais que du moins ils te préservaient d'être amoureuse. Si je me suis trompée, je me demande alors ce que tu fais sur la terre...

SIMONE, *avec colère.* Ce que je fais ?..., Je m'en vais ! Adieu la petite mère et merci pour le compliment !

IRÈNE. Non attends un peu.

SIMONE. Quoi ?

IRÈNC. Deux mots à te dire encore.

SIMONE. Je dois m'habiller.

IRÈNE. Tu t'habilleras ensuite. Assieds-toi...

SIMONE. Je suis déjà en retard... Il doit me prendre sur le chemin. S'il ne me voit pas, il croira que je n'ai pas pu venir, ou que j'ai changé d'avis...

IRÈNE, *avec un soupir.* Eh bien... Tu l'appelleras par la fenêtre. Il t'attendra ici et moi je passerai dans ma chambre, tu iras t'habiller et vous partirez. Assieds-toi...

SIMONE, *protestant faiblement.* Tu disais que ce n'était pas la peine de...

IRÈNE. Assieds-toi ! (*Simone s'assied.*) C'est vrai, j'ai dit et je dis toujours que tu ne comprendras pas *profondément* ce que j'ai à te dire. Mais tu moins tu vas m'entendre. On ne se reverra plus, n'est-ce pas ?

SIMONE, *avec une méchanceté involontaire.* Oh non alors !...

IRÈNE. Bien dit. Alors il faut que tu saches. Où j'en étais ? Attends... (*Elle passe la main sur son visage.*) La tête me tourne. (*Elle écrase sa cigarette à moitié consumée. Très simplement.*) Il n'y a plus que toi que j'aime au monde.

SIMONE. Ça !... A t'entendre, on ne dirait pas...

IRÈNE. C'est qu'on ne choisit pas ce qu'on aime... Toi et un ou deux souvenirs que je n'ai pas choisis non plus.

SIMONE. Alors, tu m'aimes ?

IRÈNE. Oui.

SIMONE. Tu m'aimes comme une mère, comme une sœur, comme...

IRÈNE. Je n'en sais rien et ça m'est égal, d'ailleurs... Ce n'est pas ça qui compte. Je t'aime un peu comme tout ce que tu dis.

SIMONE. C'est gai !

IRÈNE. C'est sinistre. Comme quelqu'un qui n'a plus personne et qui ne croit plus à rien, qu'à un ou deux souvenirs, je te l'ai dit.

SIMONE. Et tu trouves que ça te donne le droit de m'empoisonner la vie comme tu l'as fait, de m'emprisonner avec ta jalousie ?

IRÈNE, *statique, fort.* Tu mens ! Jamais je ne me suis occupée de tes petites histoires. Tu as toujours été libre de faire ce que tu voulais.

SIMONE. Oui. Mais si je reste dehors plus de vingt-quatre heures, tu recommences ton chantage et tes menaces de ne plus me laisser entrer ici...

IRÈNE. Oh ! mon Dieu... Il faudrait tout de même que tu comprennes... Ecoute-moi bien, je t'en supplie.

Après tu feras ce qu'il te plaira, tu penseras ce que tu voudras. La première fois que je t'ai parlé, il y a trois ans, je sortais de mon « histoire malheureuse » comme tu dis... A ce moment-là, je me suis aperçue que j'étais seule, que je ne connaissais personne... Je n'avais pas un ami véritable. Rien n'avait existé que les quelques mois vécus avec lui. J'étais seule... Maman en mourant m'avait laissé cette petite maison, un peu d'argent. Je n'avais plus le cœur à chanter. Je n'avais pas non plus le courage de venir m'enfermer ici toute seule.

SIMONE, *ironique*. Tu as pensé à moi...

IRÈNE. A moi surtout. Tu étais gentille et gaie sur ton tabouret. J'ai voulu être moins seule et te tirer de là en même temps. Tu me faisais pitié. Avec le temps, je me suis attachée à toi, je me demande pourquoi... Et un peu plus chaque jour... Mais sois tranquille, ce n'est pas par jalousie que je t'interdisais de quitter la maison... pas par égoïsme non plus.

SIMONE. Pourquoi, alors ?

IRÈNE, *après un temps*. J'appartiens à cette catégorie de gens qui sont faits pour être malheureux, quoi qu'il arrive. Tu me l'as assez répété. Et c'est vrai. Au plus fort de mon bonheur même, je n'étais pas heureuse. Nous avons le don de toujours prévoir le nuage dans le ciel, qui vient gâter toute notre joie, avant même qu'on l'ait ressentie...

SIMONE. Au moins, tu t'en rends compte, maintenant.

IRÈNE. Notre consolation, c'est de croire qu'il y a des hommes et des femmes moins graves, plus durs ou cruels, je ne sais pas... Mais qui sont faits pour être heureux, pour... rire de tout... J'ai cru que tu étais de ceux-là.

SIMONE. Bien sûr... Moi, je ne suis pas sur terre pour m'ennuyer.

IRÈNE. J'ai voulu te donner toutes tes chances, que tu prennes les plaisirs sans risquer les catastrophes. Ce n'était pas grand-chose, mais comme je t'aimais bien, dans le vide de ma vie ça devenait comme une raison d'être. Je n'ai jamais rien fait pour contrarier tes petites fantaisies. Si je t'ai paru un peu tyrannique, c'est parce que je ne voulais pas que tu leur donnes trop d'importance, qu'elles puissent devenir dangereuses pour toi et que, par un chemin ou un autre, elles te ramènent d'où tu étais partie, ou plus bas encore. Voilà. Mais puisque tout ça t'ennuie... (*Geste.*) Voilà. Tu comprends ?

SIMONE. Je comprends que tu vois tout en noir. Et je n'ai pas attendu tes explications pour te comprendre. Nous ne sommes pas faites pour nous entendre, c'est tout.

IRÈNE. Evidemment... Dommage.

SIMONE, *allant à la fenêtre*. Pierre doit être arrivé. Voilà son auto.

IRÈNE. Dis-lui qu'il vienne, je rentre dans ma chambre.

SIMONE. Je préférerais que tu le reçoives... Ce sera plus convenable.

IRÈNE. Oui ?... Comme tu voudras.

SIMONE. Seulement... Ne lui raconte pas tes histoires, hein ?

IRÈNE. Ne crains rien.

SIMONE. Tu me le promets.

IRÈNE. Tu peux compter sur moi.

SIMONE, *appelant*. Pierre ! Pierre ! Hou-ou !

VOIX DE PIERRE. Hou-hou !

IRÈNE. Charmant.

SIMONE. Je ne suis pas prête ! Viens ! (*Elle fait de grands signes.*)

IRÈNE. On se tutoie.

SIMONE, *très vite*. Voilà, il arrive... Dis-moi... Euh... Pour lui, tu es une amie d'enfance chez qui je suis en vacances... Ça fait mieux, tu comprends... Je vais m'habiller... Et puis, il n'a pas besoin de savoir... Sois gentille avec lui, hein, petite mère ?

IRÈNE. Tu crois que je suis présentable ? Ça ne risque pas de l'effrayer ?

SIMONE, *riant*. Mais non... Je lui ai dit que tu étais malade... Je vais faire vite. (*Elle sort.*)

(*Irène met un peu d'ordre dans sa toilette. La porte s'ouvre et Pierre entre.*)

PIERRE. Je m'excuse de vous déranger, Madame. Je me présente : Pierre Mortier.

IRÈNE. Très heureuse.

PIERRE. Je sais que vous dormez très tard le matin et que votre santé...

IRÈNE. Je vais mieux, merci. Asseyez-vous, Monsieur.

PIERRE. Je ne voudrais pas vous déranger davantage. Je viens juste prendre Simone...

IRÈNE. Je sais. Elle achève de s'habiller. Elle va être bientôt prête.

PIERRE. Ah ! Elle vous a dit ?

IRÈNE. Oui, oui. Vous allez vous marier, n'est-ce pas ?

PIERRE. Euh... Oui. Je le voudrais beaucoup. Ce n'est pas tous les jours qu'on rencontre un être aussi adorable...

IRÈNE. Simone ?

PIERRE. Oh ! oui... Et une si jolie sensibilité. Elle m'a raconté tout ce qu'elle vous devait. Si vous saviez comme elle est touchante quand elle parle de vous.

IRÈNE. Ça ne me surprend pas.

PIERRE. Vous avez été une vraie sœur pour elle.

IRÈNE. J'ai tâché, oui...

PIERRE. A dix-sept ans travailler dans une usine métallurgique ! Dans ce tintamarre !

IRÈNE. Oui, elle n'était pas faite pour cette vie-là. Enfin mes soins n'auront pas été perdus puisque la voilà à bon port.

PIERRE. Pardon ?

IRÈNE. Je veux dire que je ne pouvais souhaiter pour ma petite Simone un mari plus sympathique...

PIERRE. Ah ! oui... Vous êtes trop aimable. (*Un temps. Se levant.*) Je crois que je devrais ranger mon auto. Je pensais que Simone serait prête. Je l'ai laissée sur le chemin.

IRÈNE. Ici il ne passe pas une voiture avant l'heure du bain.

PIERRE. Vous êtes sûre qu'il n'y a pas de risque ?... Ce serait vite fait.

IRÈNE. Mais non. D'ailleurs Simone va être prête.

PIERRE, *se rasseyant*. Oui. C'est juste.

(*Un moment de gêne.*)

Vous fumez ?

IRÈNE. Trop, oui. (*Elle prend une cigarette.*) C'est curieux, il me semble vous avoir déjà vu.

PIERRE. Tout le monde me dit ça, c'est drôle ? En fait, depuis trois ans je n'ai guère bougé de Mortagne.

IRÈNE, *un temps*. Mortagne ?

PIERRE. C'est là que mon père a son usine. « Les Filatures de Mortagne. » Vous connaissez ? Il pleut tout le temps.

IRÈNE. Vaguement, oui... Mais avant, vous n'habitiez pas le Midi ?

PIERRE. Si. Je voulais être peintre... J'y ai renoncé. La peinture n'a rien perdu. On s'est peut-être rencontré à Castil ?

IRÈNE. Castil, c'est ça ! Vous aviez une petite maison sur le port.

PIERRE. En effet. C'est drôle.

IRÈNE. Oui... C'est un des plus beaux souvenirs que j'aie de ce temps-là. Un soir, vous vous rappelez ? On était venu une vingtaine de la ville. On a dansé toute la nuit et à cinq heures, on a mangé la friture des pêcheurs.

PIERRE. Ah ! vous étiez de la partie ? Il paraît que c'était amusant. Nous sommes deux à n'en avoir pas profité : moi et l'organisateur de la soirée.

IRÈNE. Tiens, pourquoi ?

PIERRE. Moi parce que j'étais saoûl et qu'à minuit je ronflais...

IRÈNE. Et l'autre ?

PIERRE. Guichard ?

IRÈNE, *après un temps*. Oui.

PIERRE. Il y a longtemps. Je ne me rappelle plus bien... Je crois qu'il s'agissait d'une danseuse qui faisait un numéro dans un cabaret. Il n'arrivait pas à s'en dépêtrer. Ce soir-là il espérait venir sans elle. Mais pour l'accompagner, elle avait fait dire à son directeur qu'elle était malade. Alors, forcément, pour Guichard, ça avait été une soirée gâchée.

IRÈNE, *un temps, atteinte*. Oui, forcément.

PIERRE. Et le plus drôle, c'est qu'elle ne s'était aperçue de rien. C'est Guichard lui-même qui me l'a raconté.

IRÈNE. C'est vrai.

PIERRE. Vous le connaissiez, Raymond Guichard ?

IRÈNE. A peine.

PIERRE. C'était un bon vivant. On ne s'embêtait pas avec lui.

IRÈNE. Il paraît.

PIERRE. Je l'ai complètement perdu de vue depuis trois ans.

IRÈNE. Moi aussi.

PIERRE. Mais je vois que je vous fatigue.

IRÈNE. Non... Non... pas du tout.

PIERRE. Mais si, vous êtes très pâle.

IRÈNE. C'est cette cigarette. Je fume trop, je vous l'ai dit.

PIERRE. Nous allons vous laissez reposer. (*Appelant.*) Simone, tu es prête.

VOIX DE SIMONE. Juste deux minutes, mon chéri.

IRÈNE. C'est moi qui l'ai mise en retard.

PIERRE. Vous vous sentez bien ? Je ne vous ennuie vraiment pas ?

IRÈNE. Mais non, pensez-vous ! Vous venez de préciser un de mes meilleurs souvenirs. Vous ne pouviez pas me faire un plus grand plaisir.

PIERRE. Qu'est-ce qu'ils m'avait fait avaler comme whisky, ce soir-là. Encore un toast, et encore un toast !... (*Il rit.*)

IRÈNE. Mais je me rappelle parfaitement maintenant. C'était une soirée d'adieu, n'est-ce pas ?

PIERRE, *à peine évasif*. Ah oui ? Je ne m'en souviens pas. Enfin... Il y a si longtemps.

IRÈNE. Mais oui. Vous deviez rentrer le lendemain dans votre famille et... pour vous marier. Mortagne, c'est ça.

PIERRE. Vous vous trompez sûrement. Vous devez confondre.

IRÈNE. Pas du tout. Vous aviez même une photo de votre fiancée sur votre bureau et nous avons bu à sa santé aussi.

PIERRE. Il faut croire que j'étais déjà saoul...

IRÈNE. Sans doute...

PIERRE. Ah ! vous avez une bonne mémoire.

IRÈNE. Oui... Et je trouve que vous vous mariez souvent. (*Elle boit.*)

(*Un temps.*)

PIERRE. Surtout pas un mot de tout ça à Simone, je vous en prie.

IRÈNE, *innocente*. Pourquoi ? Vous êtes divorcé ?

PIERRE. Ne plaisantez pas.

IRÈNE. Ou veuf, peut-être...

PIERRE. Chut ! Non, écoutez, je préfère vous dire la vérité, puisque vous êtes sa meilleure amie. De toute façon vous ne tarderez pas à l'apprendre. Je me suis marié, j'ai même deux enfants. Mais j'aime Simone, vous comprenez. Je lui ai laissé croire, n'est-ce pas ?... Elle avait l'air d'y tenir. Et de toute façon, en dehors des vacances, elle ne veut pas être à votre charge... Mais elle sera heureuse, croyez-moi.

IRÈNE. C'est bien possible.

PIERRE. Vous comprenez. Là-bas, on se marie entre industriels, pour les affaires. On vit à la campagne, en famille. Mais en ville nous avons tous une... une amie, enfin.

IRÈNE. Ah ! vous les gardez longtemps, vos amies ?

PIERRE. Je vous répète que j'aime Simone. Seulement je lui expliquerai la situation tout doucement, sans la brusquer... De toute façon, elle ne voulait pas être à votre charge... alors...

VOIX DE SIMONE. Voilà. Je suis prête. J'arrive !

PIERRE. Ne lui dites rien. Laissez-moi faire, je saurai mieux m'y prendre.

IRÈNE, *sincère*. Je vous fais confiance.

SIMONE. Bonjour, Pierre ! (*Ils s'embrassent.*) Je t'ai fait attendre, mon chéri. C'est la première et la dernière fois... Comment trouves-tu mon fiancé, petite mère ?

IRÈNE. Nous nous étions déjà rencontrés un soir, il y a longtemps...

SIMONE. Tu ne m'avais pas dit ça, Pierre.

PIERRE. C'est vrai, je n'ai pas la mémoire des noms.

IRÈNE, *à elle-même*. Ni celle des visages.

PIERRE. Il faut dire que j'avais beaucoup bu ce soir-là. C'était une soirée...

IRÈNE. Inoubliable, oui.

SIMONE. Quand on sera mariés, on va mener une vie très tranquille, très sage, hein, mon Pierrot ? Toi tu iras à tes affaires, moi je resterai à la maison, je ne recevrai que les gens de ta famille, et le reste de la journée je m'occuperai de nos enfants... Ça va me changer de vie, hein, petite mère ?

IRÈNE, *plaisantant tristement*. Si le premier est une fille, appelle-la Irène, tu me feras plaisir.

SIMONE. Oui ?

IRÈNE. Ça lui portera bonheur.

SIMONE. Si Pierre veut bien... Moi je veux tout ce que veut mon Pierrot... (*Elle l'embrasse.*)

PIERRE. Nous avons bien le temps d'y penser, ma chérie. Hum ! (*A Irène.*) Madame, je vous remercie pour votre accueil. Maintenant, si nous voulons être à Marseille pour le déjeuner, il faut que nous partions tout de suite. Tu es prête, chérie ?

SIMONE. Mais oui, mon Pierrot, je prends ma valise. Au revoir, petite mère. Dis, j'ai pris ton foulard rouge, par erreur... Tu n'en as pas besoin ?

IRÈNE. Tu peux le garder.

SIMONE. Vraiment ? Je te demande ça parce que je me rappelle que tu m'avais dit que c'était un souvenir...

IRÈNE. Oh ! un souvenir...

SIMONE. Auquel tu tenais. « Le seul cadeau de Raymond... »

IRÈNE. Non, tu peux le garder, je t'assure.

SIMONE. Bien vrai ? Tu es gentille.

IRÈNE. Va, va vite.

SIMONE. Au revoir. Soigne-toi bien, petite mère. Tu as mauvaise mine, aujourd'hui, tu sais ?

(*Ils sortent tous trois. On entend indistinctement au loin leurs derniers adieux. La scène reste vide un court instant. Puis Irène rentre seul en sifflotant un air mélancolique. Elle se sert un verre d'alcool.*)

IRÈNE. Quelle chaleur ! Qu'est-ce que ça va être au mois d'août. Tiens, je parle seule. (*Elle boit.*) « Seule !... » Voilà un mot qui a un sens. Plus personne... Plus un souvenir... Tout est mort... Il y a encore vous, vieux chien. Je vous avais oublié... Elle aussi d'ailleurs. Elle ne vous a pas même dit au revoir. Quelle farce, hein ? On pourrait en rire des journées entières ou en pleurer suivant l'humeur. L'ennui, mon vieux Willy, c'est que je n'ai envie ni de rire ni de pleurer. Une souffrance, ça vous aide à vivre, je suis payée pour le savoir. Mais ce dégoût... (*Geste vague. Court silence. Puis.*) Ah ! la petite mère va dormir, « dormir un bon coup », comme disait Simone. Allez ! dehors mon vieux Willy. Ce n'est pas drôle à voir. (*Elle prend le chien et le fait sortir.*) C'est ça... dans les fleurs. (*Petit rire. Elle rentre et ferme la porte.*) Dehors aussi, vieux soleil ! Dehors ! Il y a des désastres plus intéressants ! (*Elle a tiré le store de la fenêtre. Pénombre dans la pièce.*) Quelle chaleur ! (*Elle prend le flacon de gardénal, elle le regarde un moment, hausse les épaules.*)

(*On entend Willy qui, du dehors, aboie. Elle a un mouvement d'impatience, puis avec un sourire dérisoire.*)

Il ne va pas se taire ! Si c'est ça la musique des anges... Ça commence bien.

RIDEAU



Photo CARABIN

LE NOUVEAU THEATRE DE COMEDIE DE STRASBOURG (DANS LES LOCAUX DU C.D.E.)
(Architecte Pierre SONREL)

petit dictionnaire du c. d. e.

HISTOIRE

Le Centre Dramatique de l'Est a été fondé en 1947. Il a été successivement dirigé par Roland Piétri, André Clavé, Michel Saint-Denis et Hubert Gignoux qui en a pris la direction le 1er juillet 1957.
Etabli d'abord à Colmar, le C. D. E. s'est installé à Strasbourg en octobre 1954.

STRUCTURE

Le C. D. E. est un Centre dramatique national, patronné par un Syndicat intercommunal comprenant les villes de Colmar, Haguenau, Metz, Mulhouse, Nancy, Strasbourg. Il comprend deux organismes jumelés : la Comédie de l'Est et l'Ecole Supérieure d'Art Dramatique ; à quoi il faut ajouter la jeune Troupe des Tréteaux.

BATIMENT

Le Centre est installé à Strasbourg dans un bâtiment spécialement construit pour lui par l'Etat et la ville de Strasbourg. Il comprend, outre les bureaux, de nombreuses salles de travail pour les élèves de l'Ecole, une « petite scène » entièrement équipée pour les répétitions de la troupe, et les ateliers de menuiserie, de peinture, de couture, qui permettent au C.D.E. de réaliser dans les meilleures conditions ses spectacles.

THEATRE

Au cœur de ce bâtiment s'élève le Théâtre de Comédie de Strasbourg, inauguré le 1er octobre 1957. Conçu, ainsi que le bâtiment, par Pierre Sonrel, c'est le premier théâtre construit en France depuis la guerre. D'une capacité de 750 places, il est remarquable par son proscénium transformable, son équipement et les heureux rapports de la scène et de la salle.

TOURNEES

La Comédie de l'Est tourne dans un vaste quadrilatère allant de Strasbourg à Epernay, de Luxembourg à Mâcon, comprenant 14 départements et environ 70 villes. Les comédiens professionnels qui la composent présentent leurs quatre spectacles annuels dans de grandes villes comme Strasbourg ou Nancy, mais aussi dans de petites localités de moins de trois mille habitants comme Dieuze ou Hochfelden. De plus, la Comédie se produit également en Suisse romande, au Luxembourg et en Allemagne de l'Ouest.

REPERTOIRE

La Comédie de l'Est, depuis le 11 janvier 1947, a présenté 81 spectacles d'ordre très divers : classiques français et étrangers, auteurs modernes et seize créations dont les dernières ont été *L'Amour parmi nous*, de Morvan Lebesque, *Romulus le Grand*, de Friedrich Durrenmatt, et *Les Aventures d'Ulenspiegel*, de Jean-Claude Marrey (d'après Charles de Coster).

PUBLIC

Le C.D.E. a donné jusqu'au 8 décembre 1959 (date de la création de *La Marieuse*) 2.300 représentations. La saison passée, en 204 représentations, il a accueilli 84.456 spectateurs (soit 414 par représentation). Il espère, cette saison, passer pour la première fois le cap des 100.000 spectateurs. Il est assez malaisé de définir son public, extrêmement divers selon les villes et les régions : disons qu'il est, en général, assez semblable à celui du T.N.P. avec une forte proportion de « jeunes » (plus du tiers des spectateurs ont moins de 30 ans).

ECOLE

Fondée le 1er janvier 1953 par Michel Saint-Denis, l'Ecole Supérieure d'Art Dramatique de Strasbourg est actuellemeent dirigée par Pierre Lefèvre. Elle forme des élèves comédiens et des élèves techniciens (régie, mise en scène, décoration) et reçoit des élèves français, issus pour une grande part de la région, et des élèves étrangers (Israël, Amérique du Sud, Suisse, Canada, Tunisie, Maroc, etc.). Son originalité est de travailler au milieu d'une troupe professionnelle et de mettre ainsi les élèves au contact quotidien des réalités du théâtre. Son ambition est de devenir l'Ecole des Centres Dramatiques Français.

TRETEAUX

En sortant de l'Ecole, les élèves peuvent être engagés dans les Tréteaux, jeune troupe qui sert de transition entre l'Ecole et la Comédie de l'Est, et qui a pour mission de visiter les petites localités et les villages dont l'équipement scénique est insuffisant pour recevoir la Comédie. Ce second circuit, inauguré il y a deux ans dans les trois départements du Haut-Rhin, du Bas-Rhin et de la Moselle, donne déjà d'excellents résultats : trente-cinq localités, dont la majorité ne reçoivent aucune autre tournée professionnelle, ont vu, au début de cette saison, *L'Amour médecin* et *La Cruche cassée*.

ACTIVITES PARALLELES

ABONNEMENTS-COLLECTIVITÉS : créé cette saison en collaboration avec le Théâtre municipal de Strasbourg, cet abonnement mixte (lyrique et dramatique) offre cinq spectacles (une opérette, un opéra, un gala de danse, une comédie, un drame) pour 15 NF. Signes particuliers : souscription par groupes de dix personnes minimum ; les billets sont adressés directement par le Centre au lieu de travail des abonnés. Malgré l'afflux des demandes, il n'a pas été possible par cette première expérience d'accepter plus de 1.700 inscriptions.

LA VIE DU C. D. E. : bulletin d'information paraissant 4 fois par an et distribué gratuitement à tous les spectateurs achetant le programme. Rédigé par l'équipe du Centre, il a publié des inédits de : Albert Camus, Camille Demangeat, Morvan Lebesque, Michel Saint-Denis, Pierre-Aimé Touchard, etc.

LA TRIBUNE DU C. D. E. : émission bi-mensuelle passant le dimanche sur les antennes de Radio-Strasbourg, réalisée et interprétée par le C. D. E. Objectif : tenir au courant du travail du Centre les auditeurs et leur présenter en « avant-première » les meilleurs spectacles donnés à Strasbourg.

MOLIÈRE FAIT LE TOUR DU MONDE EN 80 REPRÉSENTATIONS

Le chef-d'œuvre de Molière interprété par dix comédiens de Paris, son héros le plus attachant incarné par un grand acteur, six panières, quatre valises, cent onze jours de voyage, cinquante-deux mille kilomètres parcourus, dont onze mille par la route et le reste dans les airs, soixante-douze mille spectateurs, presque tous de langue étrangère et appartenant, dans une proportion des deux tiers, aux milieux universitaires américains et australiens, quatre saisons et six climats distincts affrontés en seize semaines, dans huit pays sur trois continents, cette sèche nomenclature peut résumer le bilan de la première tournée théâtrale française qui ait réellement fermé la boucle autour de notre petite planète. Elle illustre de manière frappante le mot de Giraudoux : « Les comédiens ne sont pas des marins d'eau douce » (1).

●

1960. 16 janvier. Le brillant historien qui dirige l'Association Française d'Action Artistique, M. Philippe Erlanger, m'informe que le Conseil de l'Association a accordé son patronage à la tournée du *Misanthrope :* ainsi la troupe va-t-elle s'élancer autour du monde, drapée de tricolore, au service de Molière, sous le signe des colombes du Théâtre du Vieux-Colombier.

20 janvier. On répète une dernière fois, la veille du départ, sur le plateau du Vieux-Colombier, où Jacques Copeau fut, en 1922, l'atrabilaire amoureux aux prises avec Valentine Tessier-Célimène, où Jacques Dumesnil imposa pour la première fois, en 1955, un Alceste en habit au gilet vert dans la mise en scène conçue par Bernard Dhéran en costumes modernes stylisés. Roger Dornès a signé le décor, très sobre, composé de tapisseries du XVIIe siècle, de deux lustres et de quelques sièges d'époque. Larsen a coupé les habits masculins de ligne romantique, à larges revers et sans poches aux pantalons, et choisi les gilets qui apportent une note de fantaisie opportune : rouge pour Oronte, bleu pour Philinte, rayé gris-blanc et jaune-vert pour les marquis. Pierre Cardin, rompant pour la première fois son abstention tenace à l'égard du théâtre, a créé trois robes pour caractériser Célimène, Eliante et Arsinoé. Alliant la rigueur d'une silhouette classique, la simplicité des tons (rose pâle pour Célimène, tabac pour Arsinoé, bleu turquoise pour Eliante) et l'audace d'une coupe affranchie des ukases de la mode, Cardin a réussi une périlleuse synthèse, qui provoquera partout l'étonnement, au sens fort du XVIIe siècle et une délectation sans réserves.

25 janvier. Début à Ottawa, capitale fédérale du Canada. Comme ce sera le cas fréquemment, l'état du plateau met à l'épreuve l'ingéniosité de nos techniciens qu'assistent des étudiants dont la gentillesse et le zèle compensent sympathiquement l'inexpérience. L'installation sera meilleure sur la scène du Gesu, à Montréal (où je présentai Marcel Marceau pour la première fois en Amérique, en 1955). On refuse du monde pour *Le Misanthrope* chaque soir à partir du quatrième.

Nous allons à Québec, à Chicoutimi, à Trois-Rivières, à Nicolet. Nous parcourons ainsi la province de Québec par une température polaire, qui enchante plus que nous les milliers de visons auxquels nous rendons visite près du lac Saint-Jean.

15 février. Première de gala au Phœnix Theatre à New York. Nous jouons au bénéfice de la Fédération des Alliances Françaises aux Etats-Unis. La salle est comble, le public trié sur le volet. Dès le lendemain matin nous prenons le départ de notre circuit automobile devant l'immeuble du Service Culturel Français aux Etats-Unis. M. Morot-Sir, le conseiller culturel, nous dit sa joie que nous réalisions son vœu : porter le théâtre français dans les Universités et les grands collèges à travers cet immense pays. Malgré les difficultés rencontrées, il a jugé concluante la reconnaissance que j'avais tentée en 1958 avec *Britannicus.* La brèche ouverte en 1958 devient béante en 1960. On nous attend aux quatre points cardinaux des Etats-Unis. Du perron, il nous souhaite, en souriant, bon voyage et fructueuse ambassade. A ses côtés, rayonnante elle ausi, se tient sa collaboratrice, Mme Minor, qui a fait sien depuis le début son acte de foi dans notre téméraire entreprise.

Nous démarrons en caravane de Dauphines généreusement prêtées par le directeur de Renault aux Etats-Unis, M. Robert Valode. Une Estafette, la première et la seule encore importée en Amérique, qui contient sans peine tout l'équipement du spectacle, ferme le convoi.

Notre itinéraire nous conduit d'abord vers le Nord, à Williamstown, où nous découvrirons une collection de peinture française qui n'inclut pas moins de trente toiles de Renoir. Nous trouvons le plus cordial accueil auprès du professeur Savacool, qui met en scène tous les ans une pièce en français avec ses étudiants. Une fois ce fut *Caligula,* de Camus. Cette année ce sera *Fantasio,* de Musset.

Deux jours plus tard, nous luttons pendant douze heures contre un blizzard de neige qui arrête la circulation sur toutes les routes. Nous refusons de nous avouer vaincus et arrivons à temps à Toronto pour monter le spectacle. On s'arrête aux chutes du Niagara transformées en orgues de glace géantes, avant de continuer vers l'Ouest : les Etats d'Illinois, du Kansas, du Wisconsin, du Minnesota, de l'Indiana, de l'Ohio. La température descend plus d'une fois à — 30° et le Ciel ne nous fait pas grâce d'une tempête de neige, ni d'un ouragan du vent furieux qui

cingle sans obstacles à travers les Prairies.

Aucune intempérie, pourtant, ne fait reculer l'auditoire attentif de huit à neuf cents personnes, en moyenne, qui vient remplir chaque soir tous les sièges disponibles, ponctue de francs éclats de rire les effets comiques de la pièce et fait suivre la sortie d'Alceste, au dernier acte, d'une longue ovation. Les étudiants qui ont scruté le texte pendant des mois, les professeurs qui leur ont expliqué chaque vers s'émerveillent de voir, aux feux de la scène, scintiller, palpiter le papillon qu'ils avaient disséqué. Tous nous interrogent avidement au cours de la réception qui suit presque toujours le spectacle. Souvent aussi, un des comédiens se rend, l'après-midi, dans une classe, répond à des questions et fait un bref exposé sur la mise en scène de notre *Misanthrope.*

A Washington, l'Ambassadeur de France et Mme Hervé Alphand assistent à la représentation que nous donnons dans l'auditorium de la Bibliothèque du Congrès. C'est la première fois qu'une troupe de théâtre a le privilège d'y jouer en français.

A Boston, M. Charles de Pampelonne, notre consul général, nous reçoit avec la grâce qui a gagné tant de cœurs à la France en Nouvelle-Angleterre.

22 mars. Nous rendons nos vaillants véhicules à Renault et prenons l'avion pour la Floride, où nous trouvons, enfin, le soleil et la chaleur. Un comité d'étudiants nous y a préparé un séjour idéal. Patricia Lamar et son état-major ont mené dans l'enthousiasme une campagne méthodique pour assurer le succès de notre visite à Miami. Nous gagnons Atlanta en Géorgie, Austin dans le Texas, Los Angeles en Californie. A Hollywood, Charles Boyer, un camarade de longue date de Jacques Dumesnil, Simone Signoret et Louis Jourdan, que connaissent bien Madeleine Delavaivre et Jacques François, sont présents à la représentation à l'Université de Californie. Trois jours plus tard. Simone Signoret recevra l'Oscar de la meilleure actrice de l'année. De Boulder, nous allons en pèlerinage à Central-City, qui prospéra au temps fabuleux des chercheurs d'or dans ce pays au nom magique : Colorado.

Nous terminons à San Francisco notre odyssée nord-américaine. M. Luc, notre affable consul général, met la dernière main aux préparatifs de la prochaine visite du général de Gaulle. Nous décollons à bord d'un Boeing vers de nouveaux horizons.

La baie que nous survolons, si justement célèbre, est la dernière image que nous emportons de cette terre que nous quittons à regret, car nous y laissons, nous semble-t-il, beaucoup d'amis. Au revoir, Amica America (2).

Escale à Honolulu. La fille aînée de Georges et de Ludmilla Pitoëff, Nadia, qui enseigne le français sur cette île lointaine, nous souhaite la bienvenue à l'aéroport avec des colliers de fleurs, selon la coutume indigène. Pour encourager la fondation d'une Alliance Française, Jacques Dumesnil et ses camarades acceptent d'improviser une représentation privée en costumes de ville et en robes de cocktail, car nos bagages volent déjà vers l'Australie.

17 avril. Dimanche de Pâques. Du printemps hawaïen nous passons sans transition à l'automne de l'hémisphère austral. Nous nous en consolons, puisque, partout, à Melbourne, à Adélaïde et à Sydney, les salles sont bondées. Nos hôtes regrettent de n'avoir pas osé prévoir davantage de représentations, tant on a refusé de demandes de places. Un public bien plus nombreux qu'on ne l'imaginait s'est révélé ici, passionnément curieux de voir et d'entendre des comédiens français (pour la première fois sur le sol australien depuis la venue très ancienne de Mme Sarah Bernhardt, en 1891).

Des péripéties de visas nous privent de l'escale touristique de Singapour et nous obligent à faire un détour par Manille, aux Philippines. Nous arrivons à Saïgon *in extremis.* Trois heures seulement après notre atterrissage, le rideau se lève à l'heure prévue pour le gala auquel assiste le gouvernement vietnamien presque au complet. Nous gagnons Phnom-Penh, où les étudiants, comme à Saïgon, se pressent en foule pour voir le spectacle.

A Téhéran, la Reine Farah préside la première soirée, donnée au bénéfice des sinistrés du tremblement de terre de Lar. Sa Majesté, qui parle un français irréprochable, nous félicite avec une grâce exquise. Beyrouth, où nous jouons dans le splendide théâtre du nouveau Casino du Liban, et Barcelone sont les dernières étapes qui nous réintroduisent au monde occidental avant le retour à Paris, le 13 mai.

Y a-t-il une conclusion à cette histoire autre que celle d'un air d'opérette : « Nous avons fait un beau voyage » ? Oui, sans doute, et la voici. Plus on s'éloigne de notre pays, plus on s'étonne du prestige qui s'attache encore à la langue française, davantage surtout on admire le mérite des maîtres qui l'enseignent et des étudiants qui s'obstinent à l'apprendre dans un univers où l'anglais suffit à toutes fins pratique dans la plupart des opérations commerciales ou techniques. Il ne faut rien épargner pour garder vivante notre langue et pour aller au devant de ceux qui s'acharnent à maîtriser les subtilités de notre syntaxe et la précision de notre vocabulaire. Quels anges combattants leur envoyer qui soient mieux armés, moins pesants que les personnages légers ou graves de notre théâtre ? Les ovations qui ont salué notre *Misanthrope,* les propos unanimes de tous ceux qui ont fait fête à la troupe et au spectacle, les promesses de retour qu'ils m'ont arrachées imposent cette évidence : aucun discours, aucun geste, aussi sûrement que ceux du théâtre (les plus nobles, les moins suspects de propagande), ne confirmeront de vieux amis, ne susciteront de nouveaux fervents de la langue française. Or, quel verbe manifeste aussi librement, aussi victorieusement que la poésie dramatique la vitalité de notre pays ? Le poète n'a-t-il pas, une fois de plus, raison de nous rappeler que « la force d'un peuple est son imagination (3) » ?

---

(1) et (3) Jean Giraudoux : « L'Impromptu de Paris ».

(2) « Amica America » est le titre d'un livre publié avant la guerre par André Maurois. L'auteur veut bien autoriser qu'il soit repris comme titre du film qu'Alain Brunet a tourné sur notre passage dans les Universités américaines.

Le Directeur de la publication : Jacques CHARRIERE.



JEAN DE RIGAULT PRÉSENTE CHACUN DES COMÉDIENS, A LA REINE FARAH, LE 4 MAI, A TÉHÉRAN



SIMONE SIGNORET, CHARLES BOYER ET LOUIS JOURDAN, FÉLICITENT LES COMÉDIENS APRÈS LA REPRÉSENTATION DU « MISANTHROPE », LE 31 MARS, A L'UNIVERSITÉ DE CALIFORNIE, A BEVERLEY HILLS-HOLLYWOOD

«Le Misanthrope» à travers le monde



CÉLIMÈNE : « SOYEZ AVEC MADAME, ELLE AURA LA BONTÉ D'EXCUSER AISÉMENT MON INCIVILITÉ. »

TOUTE LA TROUPE SALUANT

ACASTE (*Jacques Ciron*) — DU BOIS (*Alain Raffael*) — ORONTE (*Jacques François*) — BASQUE (*Jean-Marie Lormont*) — ALCESTE (*Jacques Dumesnil*) — PHILINTE (*Jean-Pierre Delage*) — CLITANDRE (*Etienne Aubray*)

Au premier plan : ELIANTE (*Anouk Ferjac*) — CÉLIMÈNE (*Madeleine Delavaivre*) — ARSINOE (*Giselle Touret*)



Photo BERNAND



HOMMAGE A JULES RENARD

Pour le cinquantième anniversaire de la mort de l'écrivain, la Comédie-Française a réuni, sur la même affiche, *Poil de Carotte*, *Le Plaisir de rompre* et *Le Pain de ménage*, de Jules Renard.

« Sourires pincés, avait dit Jules Renard, *Le Plaisir de rompre* et *Le Pain de ménage* se jouent avec des sourires pincés. Disons, si vous aimez mieux (c'est André Billy qui le dit par la voix d'Henri Rollan) avec un certain sourire, un peu tendre, un peu moqueur, un sourire désabusé, le sourire de ceux qui, comme Jules Renard et comme nos jeunes contemporains, refusent d'être dupes de quoi que ce soit... »

Magistral hommage rendu par la Comédie-Française grâce à Louis Seigner et Jean-Paul Roussillon, dans *Poil de Carotte*, Annie Ducaux et Bernard Dhéran, dans *Le Plaisir de rompre*, Marie Sabouret et Paul-Emile Deiber, dans *Le Pain de ménage*. Sans oublier Jean Mercure pour sa subtile mise en scène et François Ganeau pour ses décors.



BRECHT TRIOMPHE AU THÉATRE DES NATIONS, IL TRIOMPHE A L'ODÉON-THÉATRE DE FRANCE GRACE A LA COMÉDIE DE SAINT-ETIENNE VENUE, SOUS LA DIRECTION DE JEAN DASTÉ, OFFRIR AUX PARISIENS UNE REPRÉSENTATION EXEMPLAIRE DU CERCLE DE CRAIE CAUCASIEN



LETTRE MORTE,
Robert Pinget

LA DERNIERE BANDE,
Samuel Beckett.

LE SEXE ET LE NEANT,
Thierry Maulnier.

LA FLEUR DES POIS,
Edouard Bourdet.

BLAISE,
Claude Magnier.

LA CERISAIE,
A.-P. Tchekov - Georges Neveux.

UN GOUT DE MIEL,
Shelagh Delaney,
G. Arout - F. Mallet-Jorris.

SI LA FOULE
NOUS VOIT ENSEMBLE...
Claude Bal.

MOUSSELINE,
Louis Velle.

UN BEAU DIMANCHE
DE SEPTEMBRE,
Ugo Betti - Huguette Hatem.

LONG VOYAGE VERS LA NUIT,
Eugène O'Neill - Pol Quentin.

UN BARRAGE
CONTRE LE PACIFIQUE,
Geneviève Serreau,
Marguerite Duras.

LE VELO DEVANT LA PORTE,
Joseph Hayes - M.-G. Sauvajon.

LA PETITE MOLIERE,
Jean Anouilh - Roland Laudenbach.

LE CŒUR LEGER,
Samuel Taylor - C. Otis Skinner.
C.A. Puget.

LE JOUEUR,
André Charpak - Dostoïevski.

MASCARIN,
José-André Lacour.

L'EFFET GLAPION,
Jacques Audiberti.

VU DU PONT,
Arthur Miller - Marcel Aymé.

LA TETE DES AUTRES,
Marcel Aymé.

DANS LES NUMEROS

ENCORE DISPONIBLES :

LE TIR CLARA,
Jean-Louis Roncoroni.

LA DESCENTE D'ORPHEE,
Tennessee William - R. Rouleau.

UNE SAGA,
Hjalmar Bergman.

L'ETONNANT PENNYPACKER,
Liam O'Brien - Roger Ferdinand.

MAUVAISE SEMENCE
Paul Vandenbergne - T. Mihalakeas.

LA BAGATELLE,
Marcel Achard.

L'ENFANT DU DIMANCHE,
Pierre Brasseur.

LE DESSOUS DES CARTES,
André Gillois.

TCHIN-TCHIN,
François Billetdoux.

LE JOURNAL DE ANNE FRANK,
Hackett-Goodrich - Neveux.

LES TROIS CHAPEAUX CLAQUE,
Miguel Mihura - Hélène Duc.

MEURTRES EN FA DIESE,
Frédéric Valmain-Boileau Narcejac.

LES PORTES CLAQUENT,
Michel Fermaud.

LES TROIS COUPS DE MINUIT,
André Obey.

L'ANNEE DU BAC,
José-André Lacour.

L'ETRANGERE DANS L'ILE,
Georges Soria.

DOUZE HOMMES EN COLERE,
Reginal Rose-André Obey.

LA TOUR D'IVOIRE,
Robert Ardrey - J. Mercure.

VIRAGE DANGEREUX,
J.-B. Priestley - Michel Arnaud.

L'ANNIVERSAIRE,
John Withing - C. Robson.

HUMILIES ET OFFENSES,
Dostoïevski - André Charpak.

PATATE,
Marcel Achard.

LADY GODIVA,
Jean Canolle.

LOPE DE VEGA,
Claude Santelli.

L'AMOUR PARMI NOUS,
Morvan Lebesque.

LA BRUNE QUE VOILA,
Robert Lamoureux.

OSCAR,
Claude Magnier.

PROCES A JESUS,
Diego Fabbri - Thierry Maulnier.

PLAINTE CONTRE INCONNU,
Georges Neveux.

ROMANOFF ET JULIETTE,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

PAPA BON DIEU,
Louis Sapin.

CHAMPAGNE ET WHISKY,
Max Régnier.

LA MEGERE APPRIVOISEE,
Jacques Audiberti.

OURAGAN SUR LE CAINE,
Herman Wook - José-André Lacour.

LE CŒUR VOLANT,
Claude-André Pujet.

HENRI IV,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

L'ŒUF,
Félicien Marceau.

MADEMOISELLE,
Jacques Deval.

L'EQUIPAGE AU COMPLET,
Robert Mallet.

LE PAIN BLANC,
Claude Spaak.

VIRGINIE,
Michel André.

COMME AVANT,
MIEUX QU'AVANT,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

PRINTEMPS PERDUS,
Paul Vandenberghe.

Envoi franco contre 2 NF par numéro — Etranger 2,40 NF

CATALOGUE GRATUIT SUR DEMANDE

DANS NOTRE PROCHAIN NUMÉRO

« ERIK XIV »

D'AUGUST STRINDBERG

(T. N. P. - FESTIVAL D'AVIGNON)

l'Avant-Scène

DIRECTEUR GENERAL : ROBERT CHANDEAU
27, RUE SAINT-ANDRE-DES-ARTS, PARIS (6e)
DAN. 67-25 - C. C. P. 7353-00
CONDITIONS D'ABONNEMENT P. 41
PRIX DU NUMERO :
2 NF — ETRANGER : 2,40 NF